ÉDOUARD SCHURÉ

LES ENFANTS DE LUCIFER

(DRAME ANTIQUE)

LA SOEUR GARDIENNE

(DRAME MODERNE)

NOUVELLE ÉDITION

Librairie académique PERRIN et Cie

LES ENFANTS DE LUCIFER

(DRAME ANTIQUE)

LA SŒUR GARDIENNE

(DRAME MODERNE)

L'ŒUVRE D'ÉDOUARD SCHURÉ

Histoire, Esthétique, Philosophie.

Les Grands Initiés, Rama, Krishna, Hermès, Moïse, Orphée, Pythagore, Platon, Jésus (60ᵉ édition).

L'Évolution divine, du Sphinx au Christ (10ᵉ édition).

Sanctuaires d'Orient, Égypte, Grèce, Palestine (12ᵉ édition).

Histoire du drame musical (13ᵉ édition).

Richard Wagner, sa vie et son œuvre (14ᵉ édition).

Les Prophètes de la Renaissance. Dante, Léonard de Vinci, Raphaël. Michel-Ange, Le Corrège (8ᵉ édition).

Précurseurs et Révoltés (10ᵉ édition).

Femmes Inspiratrices (11ᵉ édition).

L'Alsace Française (6ᵉ édition).

L'Ame Celtique et le génie de la France à travers les Ages.

Poésies.

La Vie mystique (Nouvelle édition).

L'Ame des Temps Nouveaux (Nouvelle édition).

La Légende de l'Alsace (chez Fasquelle).

Romans.

L'Ange et la Sphinge (2ᵉ édition).

Le Double (2ᵉ édition).

La Prêtresse d'Isis (4ᵉ édition).

Théâtre.

Les Enfants de Lucifer (2ᵉ édition).

La Sœur gardienne (2ᵉ édition).

Léonard de Vinci (2ᵉ édition).

La Druidesse (2ᵉ édition).

Divers.

Le Corrège, sa vie et son œuvre, par MARGUERITE ALBANAS, précédé d'un essai biographique sur M. A., par EDOUARD SCHURÉ.

Les Mystères antiques et le Mystère chrétien, par RUDOLF STEINER, traduction et préface d'EDOUARD SCHURÉ.

L'Œuvre d'Ed. Schuré, par ALPHONSE ROUX et ROBERT VEYSSIÉ.

Lettres à un Combattant d'ED. SCHURÉ, publiées avec une introduction et des notes par ALPHONSE ROUX.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

ÉDOUARD SCHURÉ

LES ENFANTS DE LUCIFER

(DRAME ANTIQUE)

LA SŒUR GARDIENNE

(DRAME MODERNE)

L'Ame est la clef de l'Univers.
(*Les Grands Initiés*)

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1922

AVANT-PROPOS

La première édition de ce livre remonte à l'année 1900. Je crois néanmoins que les deux drames qu'il contient n'ont rien perdu de leur actualité. L'évolution de la pensée et de la littérature contemporaine depuis vingt-deux ans le prouve à loisir. Il va sans dire que je ne préjuge en aucune manière leur valeur théâtrale, dont une épreuve scénique dans les conditions requises pourrait seule décider souverainement. Toutefois, il est certain que depuis lors le besoin d'un théâtre franchement idéaliste n'a fait que grandir dans une élite intellectuelle.

Je republie donc intégralement, avec leur préface, les deux pièces que me redemandent un grand nombre de lecteurs de mes autres livres. Lors de leur publication première, je leur avais donné le titre commun de *Théâtre de l'Ame*. Voici pourquoi :

L'année 1900 fut une date climatérique dans la vie intellectuelle et spirituelle de l'humanité. L'aurore du XXe siècle correspond en effet à un point tournant dans toute l'évolution historique de notre Occident. C'est le moment où l'esprit humain, las de l'analyse exclusive de la matière et de l'obsession tyrannique du monde extérieur, s'est retourné vers *le Monde intérieur de l'Ame*, comme vers le centre éternel de la vie et vers le but sublime de ses aspirations

indestructibles. A l'appel de ce sentiment impérieux, j'avais placé un peu aventureusement mes premières tentatives dramatiques sous l'invocation d'un art de rêve et de désir, d'un théâtre à naître, auquel j'avais donné ce nom de *Théâtre de l'Ame*. Cela voulait dire que, derrière les apparences superficielles et les péripéties trompeuses de la comédie humaine, une dramaturgie sérieuse devait laisser transparaître désormais la lumière fixe et consolante de la divine Psyché et de sa destinée sublime.

Si je voulais aujourd'hui donner un titre général à ces deux tentatives, afin de marquer mes espérances accrues pour l'avenir du théâtre, je substituerais à ce nom un peu trop vague de « théâtre de l'âme » celui de *Théâtre initiateur*. Je me placerais ainsi sous l'égide protectrice de cet art sacré, qui a existé à diverses époques du passé et qui devient plus nécessaire que jamais. Car il sera l'un des plus puissants instruments de la civilisation et de la religion futures. Mais leur donner ce nom glorieux, c'eût été prétendre que j'ai atteint mon idéal, ce que je ne n'ose affirmer.

Qu'on me permette cependant, malgré les lacunes et les imperfections de ces essais, de définir cet idéal en trois mots.

Il signifie un drame qui se proposerait d'être pour le public non seulement un divertissement agréable ou une émotion poignante, mais en même temps une initiation à ce monde divin et à ces vérités transcendantes qui, pour être inaccessibles à nos sens actuels, n'en dominent pas moins notre vie, comme elles ont dominé le passé et domineront l'avenir.

E. S.

Paris, janvier 1922.

LE THÉATRE DE L'AME

L'Ame est la clef de l'Univers.
(*Les Grands Initiés.*)

I. — LA DIVINE PSYCHÉ

L'Ame humaine, avec ses plus profonds mystères et ses plus nobles pouvoirs, la divine Psyché, eut jadis ses temples, ses autels et ses trépieds. Aujourd'hui elle semble exclue de notre vie publique et chassée de nos institutions. La Science l'écarte; l'Église l'opprime; le Monde, ivre de luxe et de plaisirs, l'oublie; l'Art, désorienté, ne l'affirme plus que faiblement, et, s'il en parle, il semble demander pardon de la nommer encore.

Pourtant jamais l'âme humaine ne fut plus vivante. Méprisée des puissances du jour, elle se réfugie dans les couches profondes de l'humanité. Proscrite de la conscience, elle règne dans les ré-

gions obscures du cœur. Partout elle vibre, elle tressaille, elle s'agite, dans les rêves de la jeunesse et dans son désir d'action, dans le cri de révolte de l'individualiste qui veut être lui-même tout entier, dans la méditation du penseur solitaire, qui, saisi de pitié, se penche sur la souffrance humaine, dans la houle des multitudes qui se gonfle aux premières lueurs de vérité comme l'Océan au surgir du soleil. En vain essayerez-vous de comprimer l'âme humaine ou de l'engloutir aux gouffres; pareille au fleuve disparu, elle rejaillira du sol par cent sources et par mille jets d'eau. La divine Psyché est, dans notre société, la chère Absente toujours aimée, le belle Exilée toujours présente. Cette grande Morte est la grande Immortelle. Dès à présent on peut entrevoir que l'Ame sera la vraie Muse du xxe siècle. C'est elle que Lamartine invoquait déjà au commencement du nôtre :

Muse des derniers temps, divinité sublime,
Qui des monts fabuleux n'habite plus la cime,
Et qui n'as pour trépieds, pour temples, pour autels
Que les seins frémissants des généreux mortels.

Mais, selon les lois de l'évolution, tout ce qui est intérieur doit se traduire au dehors sous les formes précises qui correspondent à la pensée intime. C'est dans la pensée que se dessinent d'abord les lignes idéales d'un monde à naître. Plus tard, elles prendront corps dans le granit et le marbre, dans

les hommes vivants et les fêtes de la cité. Aujourd'hui, l'Ame nouvelle de l'humanité, dont les frissons ont passé sur nous en redressant nos têtes, réclame des berceaux, des arènes et des temples; des berceaux, pour que l'enfance y croisse; des arènes, pour que la jeunesse y lutte; des temples, pour que le génie s'y abrite et puisse y parler au peuple.

Or, parmi les temples nécessaires, il n'en est pas que notre temps appelle d'un plus impérieux désir que le théâtre.

Le théâtre, ce miroir de la vie, est un mouleur formidable de l'âme des foules et même de l'âme de l'élite. Car il agit sur l'être humain tout entier : sens, âme, esprit; et il agit par un exemple, par une action éloquente, aussi réelle et plus intense que la vie. Son influence est capitale dans le bien comme dans le mal. S'il n'est pas une école de beauté, de vérité et de renaissance, il devient fatalement une école de laideur, de mensonge et de mort. Qu'il soit l'esclave du luxe, de la frivolité et de la spéculation industrielle, comme dans notre société aveulie; et le théâtre ne sera guère autre chose que le reflet chatoyant et trompeur des vices, des ignorances et des lâchetés d'une époque. Mais placez à son centre l'âme consciente avec tous ses pouvoirs, faites rayonner à son foyer incandescent la divine Psyché, déployez ses ailes — et le théâtre sera le miroir de la vie meilleure, l'éducateur du peuple, l'initiateur qui conduit l'homme à tra-

vers la forêt de la vie et les mirages du rêve aux sommets des plus hautes vérités. Le théâtre actuel est l'image docile et passive de l'histoire et de la société ambiante. Le théâtre de l'avenir remoulera l'homme et la société à son image. Car il sera le temple de l'Idée, le foyer ardent de l'Ame consciente, libre et créatrice.

Ce théâtre fut celui de certaines époques privilégiées. Il existera de nouveau plus fortement, plus consciemment, le jour où une élite en comprendra la puissance et saura le mettre en œuvre avec l'armature solide des principes et des volontés.

II. — LES TROIS THÉATRES

Le théâtre idéal, le théâtre éducateur de l'homme et transfigurateur de la vie, je l'ai longuement étudié dans le passé. Quand j'écrivis l'histoire des *Grands Initiés*, j'ai salué son origine dans les danses sacrées de l'Inde, à travers la légende de Krichna. En écrivant l'*Histoire du Drame musical*, je l'ai vu s'épanouir aux flancs de l'Acropole dans la Tragédie d'Athènes. En visitant les *Sanctuaires d'Orient*, j'ai même tenté, malgré le sourire incrédule des savants, la reconstruction poétique du *Drame sacré d'Éleusis*, cet arcane des mystères de la Grèce, contre-partie religieuse et clef secrète de la tragédie.

Entrevoir, comprendre, faire revivre en nous les plus sublimes manifestations dramatiques du passé, cela est déjà scabreux, mais pronostiquer ce que sera le théâtre futur en cet âge de crise et de bouleversement, cela est bien autrement difficile. Sera-t-il aristocratique ou démocratique, idéaliste ou réaliste, individuel ou social? Sera-t-il une dissection savante de nos maladies morales ou une représentation libre de l'homme éternel? Sera-t-il une chirurgie de psychologue ou une extase de poète? A toutes ces questions on peut répondre par cent hypothèses les unes plus ingénieuses que les autres, mais qui ne seront que des hypothèses. Un seul homme, en ce siècle, a réussi à démontrer au présent ce que pourra être le théâtre de l'avenir; c'est Richard Wagner. Et il l'a fait, non pas seulement en théorie, mais d'abord en acte, avec son génie souverain de poète symphoniste.

Nous avons beau faire, lorsque nous parlons du théâtre futur, chacun l'imagine à sa manière, et tous ces désirs sont très différents. Aucun d'eux certes n'embrasse tout l'avenir, mais il n'en est pas moins vrai que cet avenir doit naître de l'ensemble de nos aspirations diverses et de l'élaboration profonde des forces qui nous agitent.

Je crois pour ma part que le théâtre de l'avenir sera très varié et très multiple, mais qu'il aura *trois formes principales, qui seront comme trois degrés de la vie, de la conscience et de la beauté.*

Il y aura premièrement le *Théâtre Populaire*, champêtre et provincial, qui, descendant vers le peuple, réveillera son âme dormante par ses meilleurs instincts et ses plus poétiques traditions. C'est le théâtre voulu par Michelet, celui que M. Maurice Pottecher, par une très noble initiative, essaye de créer aujourd'hui dans les Vosges, que MM. Le Braz et Le Goffic tentent de restaurer en Bretagne, en rejouant en langue celtique les vieux Mystères bretons.

Il y aura ensuite le *Théâtre de la Cité*, que j'appellerais volontiers un *Théâtre de Combat*. Il étudiera la réalité contemporaine avec le regard pénétrant d'une observation aiguë et d'une sympathie profonde. De ce théâtre Ibsen, Tolstoï, Hauptmann, François de Curel nous ont déjà fourni de frappants exemples.

Il y aura enfin ce théâtre de l'élite que l'on pourrait appeler le *Théâtre du Rêve*, par son organe essentiel, et que j'appelle le *Théâtre de l'Ame* par son centre inspirateur. Il évoquera une humanité supérieure dans le miroir de l'histoire, de la légende et du symbole. Cette humanité, pour être idéale, n'en sera pas moins palpitante de vie et de vérité. Shakespeare a dit ce mot profond : « Nous sommes faits de l'étoffe de nos rêves. » Mais on peut retourner sa pensée et dire : « Nos rêves sont faits du sang de notre vie; ils sont la respiration et l'aspiration de nos âmes. » Ce théâtre du Rêve,

ce théâtre qui racontera le Grand-Œuvre de l'Ame dans la légende de l'Humanité, j'ose dire qu'il sera hautement et profondément religieux. Car il tentera de relier l'humain au divin, de montrer dans l'homme terrestre un reflet et une sanction de ce monde transcendant, de cet Au-delà auquel nous croyons tous à titres divers, ne serait-ce qu'au nom des sentiments infinis et des idées éternelles. Ai-je besoin de rappeler que ce théâtre essentiellement idéaliste a été celui de toutes les grandes époques créatrices? Mais chaque époque doit le réenfanter selon ses besoins. Aussi notre temps trouble, sans idéal social, sans foi commune, sans élite constituée, n'en montre-t-il encore que des tentatives isolées, mais qui contiennent des semences fécondes. Citons parmi elles *l'Axël* de Villiers de l'Isle Adam, les drames de Joséphin Péladan, le théâtre de Maurice Maeterlinck, celui de Gabriel d'Annunzio et de Gabriel Trarieux (1). — En tous ces hommes, quelque diverse que soit la nature de leur talent, l'art noblement humain cherche son

(1) Tous les amis du Théâtre sérieux se souviennent de la saisissante représentation, au *Théâtre Antoine*, du beau drame *Joseph d'Arimathée* en 1898. Deux autres drames remarquables à tous égards de Gabriel Trarieux, *Hypatie* et *Savonarole*, viennent de paraître à la librairie Ollendorff sous ce titre : *les Vaincus*. Je suis heureux d'annoncer ici ces trois nobles œuvres comme faisant virtuellement partie du Théâtre de l'Ame et de l'Élite qu'une phalange serrée ne se contente plus de *rêver*, mais *veut* énergiquement pour l'avenir.

temple au-dessus du public vulgaire, de la mode corruptrice et de l'industrie avilissante (1).

Ces lignes disent suffisamment ma conception d'un *Théâtre de l'Ame*, le rôle d'initiation psychique et de groupement social que je lui attribue. J'en arrive à mes tentatives personnelles.

III. — *LES ENFANTS DE LUCIFER* ET *LA SŒUR GARDIENNE*

Placés dans le cadre historique du IVe siècle, à l'époque de la grande lutte de l'Héllénisme et du Christianisme, qu'ils brisent et dépassent de leur âme impétueuse, *les Enfants de Lucifer* aspirent à un idéal de l'Homme et de la Femme, que ni l'Histoire, ni la Légende, ni la Poésie n'ont encore réalisé — celui de l'*Amour dans l'Action.* En ce drame, l'homme incarne l'hellénisme, la femme personnifie l'âme chrétienne, et leur fusion s'opère par le miracle de l'Amour. Ce qui les rapproche et les unit c'est l'amour complet, absolu, à la fois humain

(1) J'exposais une partie de ces idées l'année dernière (1899) dans une conférence donnée à Bruxelles sous ce titre : *Le Théâtre du Rêve.* Je profite de cette occasion pour remercier mes auditeurs de leur attention bienveillante et M. Octave Maus, qui fut l'organisateur de cette conférence. Je dois une reconnaissance toute particulière à Mme van Bruyssel, si justement appréciée dans *la jeune Belgique* et dans tout le monde des lettres sous le nom de J. de Tallenay, qui a bien voulu témoigner sa sympathie à mon œuvre en la soutenant de sa haute intelligence et de sa grâce exquise.

et divin, passionnel et spirituel, c'est l'amour fécondant, c'est l'amour sauveur et créateur. Chacun d'eux se donne et chacun ressuscite dans l'autre, en sorte qu'ils ne forment plus qu'un seul être dont les pôles magnétiques centuplent la puissance. Phosphoros devient la conscience de Cléonice et Cléonice devient l'âme de Phosphoros. Voilà pourquoi le couple libre est libérateur. Voilà pourquoi il verse autour de lui une vie nouvelle et enfante, sans le vouloir, une nouvelle religion. La cité libre naît de son rayonnement. — Mais, dans le monde où il est né, un tel couple ne peut triompher longtemps. Il est destiné à succomber dans sa lutte audacieuse contre César et l'Église, il ne peut affirmer sa victoire que par sa mort. Ainsi seulement il léguera aux hommes le testament de sa foi sous le signe de Lucifer.

Lucifer, génie de la Science, de la Liberté et de l'Individualité humaine, est l'adversaire implacable de l'Église sous sa forme actuelle, mais il n'est pas l'adversaire du Christ, quoiqu'il se développe en sens inverse; il est son complément. Car il est un point où l'homme qui veut devenir dieu se rencontre avec le dieu fait homme, c'est le point même où la Science devient la Sagesse en se fondant à l'Amour.

Dans son cadre breton, *la Sœur Gardienne* tente une incarnation toute moderne de l'Ame celtique,

voyante et prophétesse. Elle apparaît ici à la date fatidique de 1789, où l'homme moderne sort de l'homme de l'ancien régime sous la tempête de la Révolution, avec son désir infini de liberté et de terres vierges à conquérir. Cette sœur mystérieuse et divine a une destinée redoutable. Génie inspirateur de son frère, elle excite en lui une passion fatale et n'en est comprise que par son sacrifice et par sa mort.

Je disais dans la Préface de mes *Grandes Légendes de France :* « L'Ame celtique est l'âme intérieure et profonde de la France... Druidesse passionnée ou voyante sublime, elle est dans notre histoire la glorieuse vaincue qui toujours rebondit de ses défaites, la grande Dormeuse qui toujours ressuscite de ses sommeils séculaires. Écrasée par le génie latin, opprimée par la puissance franque, criblée d'ironie par l'esprit gaulois, l'antique prophétesse n'en ressort pas moins d'âge en âge de sa forêt sonnante. Elle reparaît, jeune toujours, et couronnée de rameaux verts. Ses profondes léthargies annoncent ses plus éclatants réveils. Car l'âme est la partie divine, le foyer inspirateur de l'homme. Et comme les hommes, les peuples ont une âme venue d'en haut. Qu'elle s'obscurcisse et s'éteigne, le peuple dégénère et meurt ; qu'elle s'allume et brille de toute sa lumière, et il accomplira sa mission dans le monde. Or, pour qu'un homme ou un peuple remplisse toute sa mission, il faut que son

âme arrive à la plénitude de sa conscience, à l'entière possession d'elle-même. »

Cette vérité, qui domine notre histoire, se manifeste dramatiquement dans l'aventure de *la Sœur Gardienne*. Par son amour, la voyante Lucile réveille dans son frère la conscience d'un divin idéal. Par son exemple, elle suscite dans l'instinctive et passionnée Fulgence une âme d'épouse. Par son sacrifice et sa mort volontaire, elle met fin au conflit passionnel qui les déchire tous les trois. Ainsi l'aimante renonciatrice donne au couple ennobli la force d'accomplir son devoir de combat. Double magie, double rédemption, divine et terrestre. Lucile attire Maurice aux cimes de son âme; Maurice attire Fulgence à sa hauteur intellectuelle. Le rideau tombé, la sœur morte continuera de planer sur les époux vivants, invisible mais partout présente, comme *la fée Morgane* sur la fontaine merveilleuse.

Sombre destinée d'une âme de lumière... Et la nôtre l'est-elle moins, à nous tous qui voulons l'*Idéal par le Drame initiateur?*

A l'heure présente, toutes les tentatives vraiment idéalistes ont quelque chose de tragique. Ceux qui les osent doivent se laisser marquer par les puissances régnantes du signe de la réprobation. Ils seront également excommuniés par le matérialisme

athée et par l'étroitesse cléricale. Mais de cela n'ayons souci. L'essentiel en ce monde n'est pas de réussir, c'est d'avoir une haute volonté. Si nous ne pouvons être des moissonneurs joyeux, soyons des semeurs confiants et hardis.

En vérité j'ignore si les deux drames, que j'offre au lecteur comme l'effort suprême de ma pensée et de mon art sont d'un grain assez solide et d'une carrure assez forte pour servir un jour à la construction de ce théâtre initiateur, où la divine Psyché parlerait avec son verbe humain, et que j'appelle *le Théâtre de l'Ame*. Ayant façonné mon œuvre de mes mains d'ouvrier solitaire, mais fidèle à son idéal, je la pose simplement comme une pierre d'attente sur la route que nous devons tous frayer. Pierre milliaire sur le chemin d'un temple futur, ou pierre de taille pour servir à ses fondements — il n'importe — ceci est un devoir accompli et un acte de foi en l'Art Libérateur.

EDOUARD SCHURÉ.

Paris, 1er mars 1900.

LES ENFANTS DE LUCIFER

DRAME EN CINQ ACTES

A LIÉTA

(A LA MUSE)

Luttons !....
Jusqu'à ce que l'Espérance crée
De son propre naufrage la chose contemplée !

SHELLEY

LES ENFANTS DE LUCIFER

PERSONNAGES

THÉOKLÈS, surnommé PHOSPHOROS, citoyen de Dionysia.
CLÉONICE, jeune fille chrétienne de Dionysia.
DAMIS, PHRYGIUS, ANDROCLÈS, ALCÉTAS — Amis de Théoklès.
LYCOPHRON, un devin.
HÉRAKLIDOS, hiérophante au Temple du Dieu inconnu.
HARPALUS, proconsul d'Asie.
LE PONTIFE DE BACCHUS.
L'ÉVÊQUE DE DIONYSIA.
UN MOINE.
LE PÈRE DU DÉSERT.
AGLAÉ., CYTHÉRIS, MIMALÔNE. — hétaïres costumées en bacchantes.
THESSALUS, un vieil esclave,
UN SERVITEUR de Phosphoros,
LE HÉRAULT du Proconsul,
UN CENTURION.
DEUX MONTAGNARDS.

UN JEUNE HOMME,
UNE JEUNE FEMME, } du peuple de Dionysia.
UN VIEILLARD.
UN GÉNIE, sous la figure de LUCIFER,
LA VOIX DE L'ÉTOILE FLAMBOYANTE.

Figurants : Légionnaires romains, Licteurs, Jeunes gens de la phalange dionysienne, Vierges du désert, Peuple.

L'action se passe au commencement du IVe siècle de l'ère chrétienne, sous le règne de Constantin le Grand.

La scène est en Asie Mineure et en Égypte.

ACTE PREMIER

Une place publique à Dionysia, ville d'Asie-Mineure. — Au fond, un portique donnant sur la cour du prytanée. A gauche, l'entrée du Temple de Bacchus, ombragé de sycomores. A droite, une basilique chrétienne surmontée d'une croix. — Il fait nuit.

SCÈNE I

DAMIS, PHRYGIUS arrivent à pas lents, l'oreille au guet, comme s'ils cherchaient à distinguer quelque chose dans les ténèbres.

PHRYGIUS

As-tu vu les Romains?

DAMIS

Pas encore.

PHRYGIUS

C'est ici la grande place?

DAMIS

Oui, l'agora avec le prytanée. Elle est déserte et sombre comme si elle craignait de voir se lever le jour.

(Coups de trompette au loin.)

PHRYGIUS

Entends-tu cette fanfare?

DAMIS, tressaillant.

Les voilà! Ils viennent comme des voleurs avant l'aurore.

PHRYGIUS

La trompette se rapproche. Ecoute! (Nouvelle fanfare plus distincte.) Elle résonne lugubre dans l'aube blafarde de la cité muette.

DAMIS

Chacune de ses notes stridentes étouffe une vertu dans l'âme des lâches dormeurs. Les légions de l'empereur de Rome et de Byzance vont prendre possession de la citadelle. Bientôt la trompette impériale, en résonnant du haut de l'Acropole, annoncera l'entrée du proconsul dans cette ville. Alors, la liberté de l'antique cité de Dionysia aura rendu son dernier soupir.

PHRYGIUS

C'est le sort des villes du monde entier. Depuis des siècles, tout plie devant Rome; aujourd'hui tout s'aplatit devant César divinisé. Ma ville natale à moi, se nomme Dyrapolis, la cité de Jupiter Tonnant. Elle s'élève sur une montagne inaccessible. Jadis elle fut la terreur de l'Asie et la souveraine de la tienne. Oui, il y a huit cents ans, nous, les fiers montagnards, descendants des Galates,

nous avons soumis votre cité par les armes. Nous commandions sur vous en maîtres, vos aïeux nous payaient le tribut de l'or et de la chair. Dionysia était le port de Dyrapolis et les enfants efféminés de Bacchus obéissaient aux fils de Jupiter, manieur de la foudre. Je m'en souviens, moi, le fils des anciens rois. — Eh bien, nous aussi, nous avons dû baisser la tête quand les légions escaladèrent nos murailles. Les aigles de César ont volé jusqu'au front de l'orgueilleuse Dyrapolis, qui ne connaissait d'autres maîtres que les nuages et les éclairs ;... il est juste que la molle Dionysia courbe à son tour son corps de Bacchante et son front d'esclave.

DAMIS

Ah ! tu ne connais pas l'âme de ma cité natale, sa destinée tragique et sublime ! — Jadis, il est vrai, la noble reine de l'Ionie, qui donna au monde le thyrse et la lyre, porta des fers forgés par tes ancêtres. Mais Alexandre le Grand, après avoir soumis la terre jusqu'à l'Indus, affranchit notre ville de votre joug, parce qu'une phalange dionysienne de jeunes éphèbes avait suivi le nouvel Achille, le joyeux vainqueur du monde, jusqu'aux bords de l'Océan Indien. Il se souvint que Dionysia est la ville de Dionysos Libérateur. Nous adorons Bacchus, l'Esprit divin, rené de la terre fendue par la foudre ; Dionysos déchiré par les Titans, mais ressuscité dans la lumière céleste. Notre dieu n'est pas un maître inaccessible et impitoyable ; c'est un dieu toujours souffrant, toujours en devenir ; un dieu qui

circule et qui palpite dans nos cœurs; un dieu qui meurt et qui renaît comme nous-mêmes. Notre chair est son corps et notre sang est la fumée de ses rêves ; nos âmes sont les larmes de ses yeux, et si elles sont immortelles... c'est qu'elles ont été pleurées par Lui!... Notre cité partage le destin de son dieu, qui est d'enfanter dans la douleur. Tour à tour, riche ou pauvre, libre ou asservie, glorieuse ou chargée de honte, elle n'a cessé d'agiter dans le monde sa torche enflammée comme l'Amour brûlant dans le chaos de l'Univers. Ce n'est pas la cité des rois et des puissants de la terre, ni celle des sages ; c'est la cité des orgiastes, des hérétiques et des révoltés ; mais, de ses joies, il naît des poètes ; de son délire, des pythonisses ; de sa détresse, des héros ! Sais-tu quelle est la plus grande gloire de Dionysia? C'est d'avoir sur son Acropole, en face du temple de la Victoire ailée, un autel toujours couronné de fleurs et consacré : « *Au dernier né des dieux*. » Dans nos pires malheurs, nous attendons toujours quelque dieu à naître ou un héros qui va surgir. Voilà pourquoi nos adolescents, nos athlètes, nos vierges portaient jadis leurs flambeaux, leurs armes et leurs chevelures coupées en prémices à l'autel mystique du dernier venu et du plus beau des Immortels. Voilà pourquoi Dionysia est restée depuis des siècles le Temple du Désir et la Patrie de l'Espérance !

(L'aube commence à paraître.)

PHRYGIUS

Eh bien, aujourd'hui, c'est la statue de l'empereur de Rome et de Byzance qui se dresse sur cet autel.

DAMIS, baissant la tête et laissant tomber les bras.

Je le sais... hélas !

PHRYGIUS

Crois-moi, il n'y a pas d'autre Dieu que César et le Destin.

SCÈNE II

LES MÊMES, LYCOPHRON, vieillard courbé, en haillons, s'est approché à petits pas des deux interlocuteurs. Il porte, attachée à une chaine, une lanterne de bronze à parois de corne, qui se balance à sa main tremblante, et projette sa lueur falote dans le petit jour.

PHRYGIUS

Quel est ce vieillard décrépit? Par Hercule, on dirait Caron inspectant les bords du Cocyte.

DAMIS

C'est Lycophron, un sage en haillons. Interroge-le.

PHRYGIUS

Quel est ton métier dans cette ville ?

LYCOPHRON

Gardien de cimetière.

PHRYGIUS

Alors, qui cherches-tu avec ta lanterne, nouveau Diogène ?

LYCOPHRON

Je cherche une âme vivante dans la ville morte.

PHRYGIUS

Tu n'en as donc trouvé nulle part ?

LYCOPHRON

Nulle part, ni dans cette ville, ni dans le vaste monde. Vous êtes tous des ombres sans vie, des larves sans volonté, dignes de peupler le Tartare, mais non des hommes libres dont se réjouit le soleil d'Apollon. Si vous étiez des âmes vivantes, vous porteriez votre lumière en vous-mêmes et vous marcheriez avec elle. — Mais tous, vous attendez pour faire un pas qu'on vous montre le chemin. Vous voulez qu'on vous éblouisse ou qu'on vous fouaille. Vous êtes les ombres d'autres ombres, des copies de copies. Ah! les fantoches de théâtre! pour agir il leur faut le picotement de la vanité ou le fouet de la peur ! Otez donc vos masques, histrions, pour qu'on voie vos faces de singes et de moutons.

PHRYGIUS

C'est l'envie et l'impuissance qui te font parler ainsi, misérable vieillard ! Qu'as-tu fait, Thersite de bas étage, avorton d'humanité ; pour insulter les fils

nobles de cités illustres qui seraient couronnés de gloire si les temps étaient propices ?

LYCOPHRON

Ce que j'ai fait ? La nuit, le jour, je cherche, je rôde, aux carrefours, au seuil des maisons, au fond des gynécées. J'étudie dans l'espèce humaine les pensées de derrière la tête. J'ai le don de les voir. Riches, pauvres, jeunes gens, courtisanes, vieillards, matrones, tyrans et démagogues — je connais leurs cellules secrètes. Ah! les monstres hideux embusqués sous ces crânes chauves, sous ces savantes chevelures! Hommes et femmes ont peur de moi parce que je dis la vérité. En as-tu fait autant? Oser dire la vérité, n'est-ce pas assez pour mériter sa place au soleil ?

PHRYGIUS

C'est un métier dont on ne vit guère.

LYCOPHRON

On dit même qu'on en meurt de faim. Les hommes couvrent d'or les porteurs de mensonges : mais quand leur apparaît la vérité, ils lui jettent des pierres. (Mystérieusement.) Ce n'est pas tout... Derrière les pensées des hommes...j'ai cherché...l'Ame humaine..., la Vierge merveilleuse qu'on dit avoir des ailes !... car j'ai un secret pour voir les âmes dans les corps !...

DAMIS

Lequel? Confie-nous cela.

LYCOPHRON

Je me sers de cette lanterne magique. Quand je l'approche brusquement de l'œil d'un homme, au moment où il s'en doute le moins et que je darde la lumière au fond de sa prunelle dilatée... alors, je vois, comme une ombre légère dans un nimbe obscur... un portrait de lui-même... la forme éthérée de son âme !... Ah ! que ces portraits sont effrayants ! Jamais d'Apollon, toujours des Marsyas ; jamais de Bacchus, toujours des silènes et des satyres. Oh ! les horribles têtes d'animaux que j'ai vues dans les yeux humains : taureaux, boucs, tigres, hyènes, sangliers et pire encore... Oui, voilà près d'un siècle que je cherche la divine Psyché aux ailes d'or... (avec dégoût), mais autour de ma lanterne, il n'est venu voltiger que des chouettes et des chauves-souris.

PHRYGIUS (riant d'un rire sardonique)

Ohé ! l'homme à la lanterne ! Cette chasse aux papillons t'a rendu boiteux et poussif.

DAMIS, avec curiosité.

Cette Psyché, cette âme ailée et vivante, elle est peut-être en nous ? As-tu regardé ?

LYCOPHRON approche lentement sa lanterne des yeux de Damis et les observe avec une une tendresse de vieillard.

Je vois une blanche chrysalide. A l'intérieur, elle a de jolies ailes aux frêles couleurs. Elle voudrait s'envoler et ne peut pas ; sa prison l'en empêche.

Quand elle éclora, ta petite âme, gare à la tempête qui passe et qui balaye les pauvres papillons à l'océan !...

PHRYGIUS

Et moi ?

LYCOPHRON lui met brusquement la lanterne sous le nez.

Oh ! par Pluton ! la tienne est une chenille noire dont la robe tachetée et piquante. Il empoisonne. Il en sortira un gros phalène à tête de mort... Malheur à qui te frôle !

(Il se détourne avec horreur.)

PHRYGIUS

Vilaine chenille de vieillard, retourne à ta besogne ! Tu sens le cimetière et le bouge... Va-t-en !

LYCOPHRON s'en va à petits pas, sans l'écouter, perdu dans ses pensées.

Psyché ... L'âme ailée ! Quand la trouverai-je ?

PHRYGIUS, haussant les épaules.

Un fou !

DAMIS

Un devin !

SCÈNE III

DAMIS, PHRYGIUS, LE HÉRAUT DU PROCONSUL. (La fanfare romaine retentit de près dans la cour du prytanée... Une

poignée de *Peuple* se rassemble au son de la trompette. Le héraut du proconsul s'avance sous le portique avec trois licteurs, portant les faisceaux consulaires, surmontés de haches. Il fait grand jour.)

DAMIS

Le héraut du proconsul! Écoutons!

(Coup de trompette.)

LE HÉRAUT

César Auguste tout puissant, Souverain de Rome et de Byzance, Père des peuples, Impérator des armées, maître de l'univers, le grand, le divin Constantin à l'illustre cité de Dionysia — Salut! — César Auguste, protecteur des chrétiens et des Hellènes, a résolu de prendre sous sa garde souveraine l'antique cité de Dionysos, ses églises, ses temples, ses foyers, afin de la défendre contre ses ennemis. La légion d'Auguste occupera la citadelle. Au nom de César, Harpalus ordonne à Androclès de lui livrer les portes de la ville et les enseignes des phratries. Androclès montera avec le proconsul à l'Acropole et portera le feu du prytanée devant l'autel du dernier né des dieux, où se dresse la statue de César, triomphateur du monde. — Prenez vos thyrses, semez des fleurs, enfants de cette ville. Bientôt César viendra fêter ses noces avec la reine de l'Ionie dans la basilique chrétienne. Pour vous, il apporte les danses et les jeux, un millier de bêtes et cinq cents gladiateurs. — César tout puissant à Dionysia, salut!

(Le *Peuple* crie : « Vive César! » Le héraut et les licteurs disparaissent dans la cour du prytanée.)

PHRYGIUS

Ainsi, vous livrez les portes de la ville, tous ses pouvoirs et le feu sacré de Vesta protectrice à Harpalus? Et c'est Androclès, le chef de la phalange dionysienne, qui accomplit ce crime?

DAMIS

Oh! Androclès est un cœur de lion dans un corps d'athlète. Mais le Sénat appelle César et le peuple l'acclame. Que peut-il faire? Il obéit en rugissant.

PHRYGIUS

A sa place, j'eusse mieux aimé périr sous la hache du licteur.

(On entend de nouveau la fanfare et les cris assourdis de « Vive César! »)

DAMIS

Écoute ces cris! Que faire avec ce peuple?

(Une cloche retentit dans la basilique.)

PHRYGIUS

Écoute cette cloche! Ce sont les chrétiens qui saluent l'entrée des légions et César qui les protège.

DAMIS

C'est ton glas funèbre, ô Dionysia! Il me semble que j'entends ton dernier soupir dans mon cœur... (Il baisse la tête, puis la relève d'un mouvement subit.) Et pourtant tu vivais, tu me parlais, dans cet unique ami qui luisait sur ma jeunesse... dans celui

que j'aimais... et que j'ai perdu pour toujours !
(Il couvre son visage de ses mains.)

SCÈNE IV

DAMIS, PHRYGIUS, THÉOKLÈS. Tunique violette, manteau noir ; sur la tête une couronne de cyprès; à la ceinture, une épée courte, fleurie d'une branche de myrte. Il s'est approché par derrière et pose sa main sur l'épaule de Damis.

DAMIS se retournant.

Théoklès ! En ce moment, je pensais à toi !... Est-ce possible? Tu vis? Tu respires? Frère aîné de mon âme, mon unique, mon royal ami ! (Il se jette à son cou et le regarde). Dans ton premier regard, je te retrouve tout entier !

THÉOKLÈS

Et moi aussi, je te retrouve. O sainte fidélité de l'amitié mâle, seul cordial de la terre !

DAMIS

Sept ans en voyage, et pas un message de toi ! Te souviens-tu du temps où j'avais seize ans et toi vingt-cinq, où notre âme vagabonde voltigeait dans les prairies des Muses ?

Te souviens-tu que nous allions, dès l'aurore, couronnés de smilax, au bosquet de Daphné où l'ormeau murmure auprès du platane ?

Te souviens-tu de ces jours divins où nous lisions Platon, où la Vérité, la Justice et la Beauté mar-

chaient devant nous comme trois déesses sous les profonds ombrages ?... T'en souviens-tu ?

THÉOKLÈS

Trop de torrents ont dévasté mon cœur depuis qu'y chantait le pur ruisseau de ma jeunesse...

DAMIS

Alors, tu m'as oublié.

THÉOKLÈS

Non; mais je cherchais la Vérité à travers le monde. Deux divinités sévères m'accompagnaient parmi les hommes : la Solitude et le Silence. L'une avait mis un rempart autour de mon cœur et l'autre me fermait la bouche.

DAMIS

As-tu trouvé la Vérité ?

THÉOKLÈS, sombre.

A certaines heures, au fond de moi-même. Mais quand la prouverai-je au monde ?

PHRYGIUS

Et moi, ne me reconnais-tu pas ?

THÉOKLÈS

Oui, Phrygius de Dyrapolis.

PHRYGIUS

Nous fûmes rivaux dans les gymnases.

THÉOKLÈS

Émules seulement.

PHRYGIUS

Voyant que nous ne pouvions nous vaincre l'un l'autre, tu me proposas de devenir amis.

THÉOKLÈS

Et nous fîmes ensemble la guerre aux Parthes, avec les Pamphiliens.

PHRYGIUS

En combattant, je voulais devenir roi.

THÉOKLÈS

Et moi m'affranchir des chaînes de ma pensée.

PHRYGIUS, ironiquement.

Et nous n'avons réussi ni l'un ni l'autre.

DAMIS

Mais que vois-je ? Ton manteau est noir et le cyprès assombrit ton front. Quel parent pleures-tu ? Est-ce un homme ou une femme?

THÉOKLÈS

Ni homme ni femme; je n'ai plus de parents.

DAMIS

Pourquoi donc portes-tu le deuil ?

THÉOKLÈS

Pour mes désirs inaccomplis, pour mon âme que l'univers écrase, pour la Vérité éternellement voilée.

DAMIS

Alors, tous les hommes devraient porter le deuil.

THÉOKLÈS

Ils ont sacrifié jusqu'à l'Espérance à leur fureur de jouir. Aussi je porte le deuil pour eux, pour cette cité esclave, pour le monde opprimé dans les ténèbres de la bassesse et de la haine.

PHRYGIUS

Pourtant tu as vu les plus grandes nations de la terre.

THÉOKLÈS

J'ai vu Babylone, Thèbes, Alexandrie, Athènes et Rome. Partout les temples sont muets, les dieux morts, les âmes vides. Chétifs pygmées, les hommes rampent devant leurs idoles d'or ou de fer. César est leur dieu... ils sont dignes de lui ! Et pourtant mon âme indomptable ne peut ni délivrer le monde ni se résigner au carcan. Qui me dira ma destinée et celle de ma patrie ?

PHRYGIUS

Voici Bacchus lui-même qui t'envoie son cortège pour te répondre.

DAMIS

C'est le brillant Alcétas, avec trois hétaïres, déguisées en Bacchantes.

SCÈNE V

LES MÊMES, ALCÉTAS entre avec AGLAÉ, CYTHÉRIS et MIMALONE. (Elles sont vêtues de tuniques en peaux de faon, de panthère et de tigre, couronnées de fleurs et de feuillages. Elles s'approchent de l'autel dressé sur l'escalier du temple de Bacchus.)

MIMALÔNE, levant son thyrse.

A toi, divin Bacchus, nos offrandes.

AGLAÉ, faisant une libation avec une coupe d'or.

Voici le sang de la vigne pour enflammer ton cœur !

CYTHÉRIS, jetant des roses d'une corbeille.

Voici la parure des prairies pour rafraîchir ton front !

MIMALÔNE, balançant le thyrse.

Voici le thyrse qui t'évoque dans les bois épais. Doux sont tes sommeils dans la mort et dans la volupté, ô Dieu déchiré par les Titans, et splendides tes renaissances... Donne-nous une heureuse journée à ta fête, suivie d'une nuit flamboyante !

ALCÉTAS, apercevant Théoklès.

Comment ! C'est toi, Théoklès? Déjà de retour de tes voyages ?

THÉOKLÈS

Sept ans... tu trouves cela court ?

ALCÉTAS

Le plaisir ne connaît point le temps. Pour moi, les heures, les jours, les mois, les années ont des ailes.

THÉOKLÈS

Ainsi tu es toujours heureux ?

ALCÉTAS

Toujours. Te souviens-tu que jadis tu fus mon compagnon? Je ne demandais à chaque jour qu'un nouveau désir, à chaque nuit qu'une volupté nouvelle. Mais toi, malheureux ! — au fond des plaisirs mêmes, tu cherchais le secret des choses. Dans les chastes hymnes des vierges, dans les sanglots des amantes éperdues, dans les fureurs des courtisanes ... ah ! j'en ris encore.. tu aimais quoi ? l'Ame souffrante, éparse et multiple de la Nature... tu cherchais... qui le croirait ?... le Dieu caché ! Mais, insensé, tu ne le trouvais pas... et tes joies les plus ardentes se changeaient en noirs tourments. (Il rit.) Es-tu toujours le même ?

THÉOKLÈS

Aujourd'hui, mon âme est debout dans ma poitrine, comme une Minerve armée dans son temple, attendant l'heure du combat.

ALCÉTAS

La politique, alors ! Je te plains davantage. Tu finiras mal. Regarde ces hétaïres que j'emmène aux fêtes de Bacchus, et viens avec nous. Parlez-lui, savantes élèves d'Aphrodite. Peut-être vous écoutera-t-il ?

AGLAÉ lui montre sa coupe.

Mon nom est Aglaé. Je suis le Désir. Si tu bois la liqueur de cette coupe, un feu délicieux va courir dans tes veines.

CYTHÉRIS lui offre sa corbeille.

Mon nom est Cythéris. Je suis la Volupté. Avec ces roses, j'éteins les flammes terribles qu'allume Aglaé.

MIMALÔNE brandit son thyrse.

Mon nom est Mimalône. Je suis l'Ivresse inassouvie dans le plaisir sans fin. Si tu suis mon thyrse, tu verras mille bacchantes danser dans la montagne du dieu et tu les retrouveras toutes dans une seule de mes étreintes. Je suis vaste comme la Vie et profonde comme la Mort !

THÉOKLÈS

O divines Bacchantes, fleurs de chair de la Terre éternelle, puissantes et folles, porteuses de parfums et verseuses de philtres, vous les Grâces et les Furies de l'homme, pouvez-vous étancher la soif qui me dévore, pouvez-vous me donner la Vérité qui

assouvit, la Foi qui sauve et l'Action qui crée ? Pouvez-vous du moins me donner l'oubli ? Si oui, je vous suis jusqu'au trépas!...

(Elles se concertent entre elles silencieusement et l'entourent comme pour l'enchanter. Aglaé lui présente sa coupe, Cythéris lui jette des roses, Mimalône balance le thyrse sur sa tête.)

THÉOKLÈS demeure immobile ; les bras croisés, les yeux absorbés par une vision lointaine.

Oh ! bien loin des Bacchantes nues, où donc es-tu, ô ma Muse voilée !

LES TROIS BACCHANTES reculent brusquement d'un mouvement d'effroi et de respect :

La Muse !

MIMALÔNE

Nous n'avons pas pouvoir sur lui.

ALCÉTAS

Eh bien, tu ne viens pas ?

THÉOKLÈS

Je ne puis.

ALCÉTAS, à part.

C'est un ambitieux. (Haut.) Que la Fortune te protège !

THÉOKLÈS

Qu'Aphrodite te soit propice !

(Alcétas sort. Les Hétaïres le suivent. Avant de disparaître, elles

se retournent encore une fois et regardent Théoklès en se tenant par les épaules.)

AGLAÉ

Qu'il est beau !

CYTHÉRIS

Qu'il est pur !

MIMALÔNE

Qu'il est fort !

TOUTES LES TROIS

Adieu, fils de Dionysos !

(Théoklès demeure concentré dans son rêve, sans les voir ni les entendre.)

SCÈNE VI

DAMIS, PHRYGIUS, THEOKLES, LE PÈRE DU DÉSERT, avec les SEPT VIERGES, dont CLÉONICE, voilée.

(On entend la cloche et le son de l'orgue dans la basilique.)

PHRYGIUS

Encore le glas funèbre de ces chrétiens.

DAMIS

Le Père du Désert avec les Vierges consacrées.

LE PÈRE DU DÉSERT, à Théoklès.

Théoklès, mon fils, toi, le jeune espoir de l'anti-

que cité, j'ai su ton retour. Car j'ai rêvé de toi cette nuit. Je t'ai vu entouré d'une lumière éclatante et sinistre. Derrière toi, une voix clamait : Il sera la gloire et le fléau de sa cité !... Je sais que ton âme est droite et courageuse. Je connais tes pensées secrètes... Je sais que tu es tenté par l'Adversaire !... (Théoklès le regarde, étonné.) Je le sais... et je veux te sauver... Viens au désert avec moi, te soumettre à Dieu. Là je te promets tout ce que tu cherches : la Vérité, la Force et la Vie.

THÉOKLÈS

Et pour cela que faut-il faire ?

LE PÈRE

Te renier, abdiquer tout désir, t'anéantir devant le Christ, ne plus être qu'un instrument dans les mains de Dieu.

THÉOKLÈS

Alors, mon être intime, l'arcane de mon désir innommable, cette flamme sacrée dont je vis et qui fait que je suis une âme, — il faut que j'y renonce?

LE PÈRE

Oui, pour le moment.

THÉOKLÈS

Tu ne sais donc pas que ce désir est lui aussi une étincelle de Dieu, que dis-je ? qu'il est Dieu lui-même, en puissance ?

LE PÈRE

Orgueilleux insensé, n'insulte pas le Verbe fait chair, Jésus-Christ, le Dieu unique !

THÉOKLÈS

Honneur au plus grand des fils de Dieu ! que Jésus revienne en ce monde, j'irai l'écouter sur sa montagne et l'adorer sur son calvaire. Mais me soumettre à toi et à ta règle — jamais ! Si je refuse de me courber devant les Olympiens, pourquoi irais-je ramper sous une croix ? Plutôt périr pour l'Éternité que faire mon salut en mutilant mon âme, et, parce qu'un Dieu est mort pour moi, n'aurai-je plus l'audace de vivre? Tu perds ta peine, vieillard. Tu ne m'asserviras ni à la corde des pénitents ni aux affres de la peur. Sache que je veux faire de ma terre un séjour de joie, et des âmes libres un temple de beauté !

LE PÈRE

La liberté ? Elle est dans le mystère divin du sacrifice. Tu ne le connaîtras jamais, je le vois... tu portes au front le signe fatal de Lucifer.

THÉOKLÈS se rapproche du Père avec une curiosité subite.

Lucifer ! Qui est cela ?

LE PÈRE

L'Ange rebelle.

THÉOKLÈS

Ah ! comme je voudrais le connaître !

LE PÈRE

Malheureux! Il te tient déjà! (Il recule d'un pas avec un geste d'effroi.) Horreur ! Un fils de Lucifer !

THÉOKLÈS

Dis-moi, mon Père, pourquoi cette vierge est-elle voilée, tandis que les autres montrent leur visage à découvert ?

LE PÈRE

C'est Cléonice, la fille de l'archonte Laodikos, le plus illustre et le plus riche chrétien de la ville. Elle n'ose montrer son beau visage au grand jour, elle redoute les outrages des payens. Avec les autres vierges, elle va porter la flamme de son cœur et la fleur de son corps aux pieds du Christ. Une si grande âme, une si noble vierge pourrait seule te sauver, en priant pour toi... (Cléonice fait quelques pa vers Phosphoros sans être vue du Père.) Homme néfaste, destiné à bouleverser le monde pour notre malheur et le tien, tu as déserté le Christ pour t'adonner à Satan!

(Cléonice regarde longuement Théoklès à travers son voile)

THÉOKLÈS, à part.

Est-ce une divinité muette qui me regarde sous un voile? Cette femme inconnue a la forme de ma destinée... Oh ! mon rêve de la Muse !...

(Cléonice se détourne en élevant ses bras dans un geste de désespoir, puis elle joint les mains pour la prière et les ramène sur son visage en sanglotant.)

LE PÈRE DU DÉSERT, s'apercevant du mouvement de Cléonice, se retourne vers Théoklès.

Fils du Démon, que Dieu te confonde et nous garde de toi !

(Il sort avec Cléonice et les vierges.)

THÉOKLÈS, suivant Cléonice du regard.

Elle pleure encore... Comme elle est belle sous les plis mystérieux de son voile, et quel pouvoir dans son geste ! L'effroi, la prière, les sanglots, tout en elle est sublime. Et dire que je ne verrai jamais ce visage et ces yeux, les seuls peut-être qui aient pleuré et pleureront sur moi des larmes divines !... O Dieu tout-puissant, pourquoi les belles âmes sont-elles voilées et solitaires en ce monde comme les îles de l'océan !

SCÈNE VII

DAMIS, PHRYGIUS, THÉOKLÈS, et peu après ANDROCLÈS, et avec une poignée de PEUPLE.

DAMIS

Cette croix, qui sort de la nuit des basiliques et des cryptes et marche à la conquête du monde, m'étonne !

PHRYGIUS

Les chrétiens disent que leur Messie est le fils unique de Dieu.

DAMIS

Les enfants d'Israël disent que le Messie n'est pas encore venu, mais qu'il viendra.

THÉOKLÈS

Il est bon que l'humanité attende encore de futurs Messies et en rêve douloureusement; nul ne sait quand viennent les envoyés de l'Éternel, et ils ne viendraient jamais, si des âmes altérées de lumière ne les appelaient, et si ne veillaient en armes les guerriers de l'Esprit... (Il tombe dans une rêverie.) Mais si Dieu est descendu jusqu'à l'homme, pourquoi l'homme ne remonterait-il pas à Dieu ?... C'est cela !... Il y a deux Verbes du Tout Puissant : le Messie et Lucifer !

DAMIS, inquiet.

Qu'as-tu? Dans tes yeux passent des incendies et fulgurent des étoiles...

THÉOKLÈS, dans une sorte d'extase.

Nous vivons dans le royaume terrible du *Désir*, où tout se dévore pour se posséder. Mais par de là le royaume du Désir, je vois sourire le royaume de *l'Art* qui sculpte ses fantômes dans le marbre de la Beauté. Plus haut encore, au centre des mondes, je vois briller le royaume de *l'Amour*, qui moule des âmes vivantes avec le Feu divin dans la Lumière incréée !... C'est la sphère des Archanges immortels !... Oh ! créer, créer ainsi !

PHRYGIUS

Des songes !... Es-tu fou ?... Si tu veux nous convaincre, parle avec des actes...

THÉOKLÈS, revenant à lui, très calme.

Attends et tu verras !

(Grande rumeur derrière la scène. Une poignée de *Peuple* accourt en vociférant.)

UNE FEMME

Quel scandale !

UN VIEILLARD

Quelle audace !

UN JEUNE HOMME

C'est le commencement de la révolte !

LE VIEILLARD

C'est la fin de la ville !

(On entend la fanfare.)

LE JEUNE HOMME

Le héraut du proconsul est là bas. Courons voir! Courons !

(La foule sort à grand bruit.)

DAMIS

Voici Androclès, le commandant de l'Acropole.

(Androclès entre à pas précipités.)

PHRYGIUS

Qu'y a-t-il ?

ANDROCLÈS, dans une grande agitation.

Un signe! un miracle! un prodige qui déjà court la ville et travaille les âmes en tous sens, comme un vent de tempête qui fouette les vagues et bouleverse l'océan! — Je montais avec le proconsul à l'Acropole; nous marchions entourés du Sénat de la ville, accompagnés des légionnaires, suivis du peuple entier. Je portais — bien malgré moi — le Sénat l'a voulu, sur l'ordre de Harpalus — je portais le flambeau allumé au feu de Vesta. Nous approchions l'autel « du dernier né des dieux », le plus saint de la ville; celui qui passe pour donner des oracles et qui supporte maintenant la statue de César. Le proconsul s'avance ; il hésite, il recule. Il a vu sur le socle, en grands caractères, des vers injurieux pour César. Harpalus troublé s'écrie : « L'autel est profané par un blasphémateur... le sacrifice interrompu... mais avant que Hélios soit couché, j'aurai découvert et châtié le coupable ! » Je laisse tomber mon flambeau, qui s'éteint, mais le peuple se précipite pour lire les distiques hardis et court les répandre aux quatre coins de la ville. Il clame qu'un dieu inconnu a fait ce miracle et va le venger de César !... On agite des thyrses, des palmes, des épées — et le Romain confus, immobile, est frappé de terreur.

THÉOKLÈS

Quelles sont les paroles qui ont réveillé l'âme dormante de ma cité natale ?

ANDROCLÈS

Voici l'oracle qui flamboie sur l'autel du » dernier né des dieux...

« O Dionysia, reine de l'Ionie,
« Silence à tes héros et honte à tes aïeux ;
« Ton Acropole a vu le jour d'ignominie,
« Car César est debout sur le socle des dieux !... »

PHRYGIUS

Connaît-on l'auteur de ces vers ?

ANDROCLÈS

Un héros, à coup sûr. Ils sont écrits avec du sang et signés : HARMODIUS.

PHRYGIUS

Harmodius qui jadis délivra Athènes de la tyrannie ?

DAMIS

Les mânes, quelquefois, parlent avec du sang.

PHRYGIUS

Est-ce un mort ? Est-ce un vivant ?

THÉOKLÈS

Un vivant... C'est moi qui suis Harmodius!...

(Damis, Phrygius, Androclès reculent, frappés de stupeur, e tirent leurs épées.)

TOUS LES TROIS

Lui ? Théoklès !

THÉOKLÈS

Trouverai-je un Aristogiton ?

DAMIS, mettant sa main dans la sienne.

En voici un.

ANDROCLÈS

En voici deux.

THÉOKLÈS

Nous sommes trois. A trois on peut oser, à trois on peut agir, à trois remettre un monde sur l'enclume.

ANDROCLÈS

Mets le marteau dans nos mains et nous frapperons.

THÉOKLÈS, à Androclès et à Damis.

N'êtes-vous pas les chefs des deux phratries aujourd'hui désarmées qui combattaient sous le signe de Mars et d'Apollon ?

DAMIS ET ANDROCLÈS

Oui.

THÉOKLÈS

Exercez-les dans les gymnases sans leur rien révéler. Quand viendra le grand jour, cachez-les dans les souterrains de l'Acropole. Au premier signal de la révolte, faites-les sortir et frappez à mort les chefs des légionnaires.

ANDROCLÈS

Et puis ?

THÉOKLÈS

Dionysia libre trouvera des alliés. — (A Phrygius.) N'es-tu pas le fils des anciens rois de Dyrapolis ? N'as-tu pas en toi le courage, l'orgueil et la fierté de ta race ?

PHRYGIUS

Oui, certes.

THÉOKLÈS

Agis donc quand nous agirons. Chasse les Romains et libère ta ville. Si tu fais cela, tu seras roi !

PHRYGIUS (à part).

Roi ?... C'est vrai... alors, je le pourrais. (Il porte la main à sa poitrine comme dans une joie trop grande.) — (Haut.) Soit. Si Dionysia s'affranchit, Dyrapolis suivra son exemple. Mais le signal, qui le donnera ?

THÉOKLÈS

Nous trois !

DAMIS, ANDROCLÈS à la fois.

Quel sera-t-il ?

THÉOKLÈS marche vers le fond et désigne la chaise curule sous le portique.

Frapper le proconsul sur son trône de juge, dans le prétoire, aux yeux de toute la cité.

DAMIS, ANDROCLÈS ont suivi Théoklès, comme fascinés par la vision de l'acte.

Ici ?...

THÉOKLÈS

Ici ! La révolte bondira de montagne en montagne et de ville en ville dans toute l'Ionie.

(Ils reviennent tous les quatre sur le devant de la scène.)

DAMIS

Et ce jour-là nous mettrons comme toi, à nos épées, la fleur d'Harmodius et d'Aristogiton.

THÉOKLÈS

C'est le signe qui doit nous unir. Comme le glaive nu sort de la branche verte, ainsi la volonté créatrice jaillit des feuilles et des fleurs vierges de la pensée ; ainsi notre dessein redoutable sortira d'une sève de jeunesse et d'une gerbe de joie immortelle. Et de même que cette branche parfumée cache un glaive vengeur, de même, à l'heure de l'action, qu'un sourire de gaieté cache notre dessein terrible. — La liberté des villes n'est rien sans la liberté des âmes. C'est pour elle que nous allons combattre. Et dussions-nous périr, nous et notre cité, nous laisserions au monde un exemple plus beau que celui d'une ville affranchie : — l'infrangible fraternité des âmes libres. Les corps peuvent périr, les glaives se rompre, les remparts crouler... mais l'Ame est invincible ! Soyons des âmes — et nous serons la cité future !

(Damis, Androclès, Phrygius croisent leurs épées sur celle de Théoklès.)

TOUS LES TROIS ensemble.

Nous en sommes !

(On entend la fanfare romaine au fond du prytanée. Les trois conjurés tressaillent et cachent brusquement leurs épées sous leurs manteaux. Théoklès seul reste immobile et remet tranquillement la sienne à sa ceinture).

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE HÉRAUT DU PROCONSUL avec ses trois licteurs s'avance sur l'escalier du prytanée. Une poignée de PEUPLE se rassemble devant lui. En même temps le PONTIFE de DIONYSOS sort du Temple et s'arrête sur le seuil. En face, l'EVÊQUE chrétien sort de la basilique et reste sous le porche.

LE HÉRAUT

Au nom de l'Empereur et de la majesté du peuple romain, écoutez. — Un téméraire a outragé la statue de César. Le proconsul d'Asie somme tout citoyen, esclave ou étranger, de découvrir et de livrer le coupable. Tout habitant, homme ou femme, qui lui donnera le feu ou l'eau sera puni de mort. Qu'on le cherche, qu'on le traque, qu'on l'amène, poings liés, au prétoire, pour subir le châtiment des blasphémateurs. Par ordre du proconsul, seront fermés les bains, les gymnases, les cirques, les théâtres. L'impôt est triplé jusqu'au jour où le peuple livrera à son juge l'infâme qui signe : *Harmodius !*

(Murmures dans la foule.)

LE PONTIFE DE DIONYSOS, sous la porte du temple.

Les ennemis des Dieux sont les ennemis de la cité. Leur tête ne s'élève pas longtemps au-dessus des foules ; comme les arbres orgueilleux, ils tombent frappés par la foudre. César et le Destin sont des Dieux tout-puissants. Malheur à qui les brave ! Malheur sur Harmodius !

L'ÉVÊQUE

Nous rendons à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Béni soit l'Empereur qui protège les chrétiens. Les ennemis de l'Empereur sont les ennemis du Christ. Maudits soient les sacrilèges ! Malheur sur Harmodius !

(Le Héraut, le Pontife et l'Evêque se retirent, et le peuple, consterné, s'en va en mumurant.)

LE PEUPLE

Harmodius ! Malheur !

DAMIS

Si tu es découvert, je te cacherai dans ma maison. Tu le sais, elle t'appartient, avec tout ce que je possède.

THÉOKLÈS

Non, ami; l'exil est plus sûr.

ANDROCLÈS

Tu sais si mon cœur est avec toi. Tu sais que le jour du combat chaque muscle de ce bras se chan-

gerait en fibre d'acier. Mais les temps sont contraires. Fuis, ta vie est en danger.

PHOSPHOROS

L'âme de Dionysia, qui bouillonnait tout à l'heure comme une ruche d'abeilles, s'est tue soudain, et sur la ville pèse un silence de mort. Si tel est le pouvoir d'un héraut romain suivi de deux licteurs, quel sera celui du proconsul lui-même et de César suivi de toutes ses légions ?

(Un homme enveloppé d'un manteau vient rôder au fond de la scène.)

ANDROCLÈS, à Théoklès.

Vois-tu cet homme ? C'est l'espion du proconsul. Il nous observe. Prends garde ! Déjà l'ombre de César s'étend sur toi, et sa main partout présente va te saisir. Ta vie est en danger, Théoklès, fuis, fuis !...

(L'homme au manteau disparaît.)

THÉOKLÈS

C'est de cette ombre qui obscurcit l'univers, c'est de cette main qui vous écrase que j'ai voulu vous affranchir.

ANDROCLÈS

Pour le tenter il faudrait plus qu'un homme, il faudrait la voix d'un dieu.

PHRYGIUS

Oui, d'un dieu.

THÉOKLÈS

Mais si ce dieu parlait jamais, vous agiriez ?

ANDROCLÈS et PHRYGIUS

Oui.

THÉOKLÈS

Donc notre pacte demeure infrangible jusqu'au jour du signal divin ?

ANDROCLÈS, PHRYGIUS et DAMIS

Il demeure.

THÉOKLÈS

Alors, adieu et au revoir.

(Androclès et Phrygius sortent.)

DAMIS

Laisse-moi te suivre !...

THÉOKLÈS

Non; tu resteras ici. Tes messages me porteront les voix de la cité. Je te reverrai avant de partir. Laisse-moi maintenant; j'ai besoin d'être seul.

(Damis sort.)

SCÈNE IX

THÉOKLÈS, peu après LYCOPHRON

THÉOKLÈS, seul.

Ils ont raison... Pour penser, l'homme se suffit

à lui-même. Mais pour agir, il faut la voix d'un dieu. Quel est le dieu qui parlera pour moi? (Il réfléchit, le menton dans sa main.)

(Lycophron approche sa lanterne, toujours allumée en plein jour, et considère Théoklès de près.)

THÉOKLÈS, sortant de ses pensées.

Que veux-tu ?

LYCOPHRON

Jeune homme en deuil, à l'épée fleurie, ô bel exilé, derrière toi je vois flotter une femme aux cheveux d'or, couronnée de narcisses, à l'étrange sourire... Elle tient un dard et une palme et murmure des paroles divines à ton oreille... Est-ce la Mort ou l'Immortalité ? Peut-être les deux. (Il approche sa lanterne des yeux de Théoklès.) Oui, toi... tu as une âme vivante !... (Il souffle sa lanterne.) Je n'ai plus besoin de ma lumière ; j'ai trouvé ce que j'ai cherché toute ma vie.

THÉOKLÈS

Qu'appelles-tu une ame vivante ?

LYCOPHRON

Une âme qui agit par elle-même et non sous le joug des autres. Celle-là est infrangible et peut soulever un monde.

THÉOKLÈS

Si je suis cette âme, pourquoi ne le puis-je pas? Donne-moi le sabot du Centaure pour dompter la

la montagne, et l'aile de l'aigle pour atteindre les cimes, et mon humanité aura la taille de mon désir... Mais je ne puis même pas insuffler ma foi à un seul ami !

LYCOPHRON

Parce que tu ne connais pas encore la force des forces. As-tu jamais entendu parler de Hérakli-dos, l'hiérophante du Dieu inconnu, qui habite les gorges sauvages du Taurus ?

THÉOKLÈS

Non.

LYCOPHRON

Eh bien, vas-y. Il te fera connaître à toi-même et te révélera les puissances cachées de la Nature. Lui seul te fera voir l'Esprit face à face et communier avec le cœur du monde.

THÉOKLÈS

Quelle étrange répercussion de tes paroles dans les abîmes de mon cœur!... Qui donc es-tu ?

LYCOPHRON

Fossoyeur et devin. J'enterre les morts et je montre la route aux vivants. Va chez Héraklidos !
(Il s'en va à petits pas. Théoklès, immobile, le suit du regard.)

ACTE II

PREMIER TABLEAU

LE TEMPLE DU DIEU INCONNU

Dans une région sauvage du Taurus. — Un large portique occupe la scène et s'appuie au mur de la montagne. De hautes colonnes doriennes supportent les rochers surplombants. Leur double rangée laisse au milieu de la scène un vide formant une entrée ; on aperçoit au fond la fente d'un gouffre béant dans le sol. Derrière la fente, une galerie à colonnes trapues et carrées plonge à perte de vue dans les entrailles du mont et se termine par un point lumineux. C'est le sanctuaire inaccessible. Ni statues, ni ornements ; le temple est nu et vide ; le roc brut en forme le sol et le plafond. Seuls deux sphinx gigantesques, et vus de face, veillent accroupis au bord du gouffre. Celui de droite est blanc, celui de gauche est noir. Leurs ailes sont dressées. — Près de la fente, à distance égale des deux sphinx, un autel de marbre sur lequel brûle une flamme à peine visible. A droite et à gauche, des trépieds supportent des bassins de cuivre qui contiennent l'encens.

SCÈNE I

THÉOKLÈS, un casque sur la tête, l'épée nue à la main, entre à gauche par un portail du rocher. Il s'arrête au milieu de la scène et jette autour de lui des regards étonnés.

THÉOKLÈS

Te voici donc enfin, sanctuaire terrible! Comment suis-je monté par l'escalier des blocs sous le vol des vautours et des aigles ? En vérité, je ne sais plus. Un tout puissant désir m'emportait sur ses ailes... et cette épée m'a frayé la voie... Mais où suis-je, grand Dieu ? Le Silence et laTerreur habitent ce portique et, tout autour l'œil n'aperçoit que cimes et que précipices.

(Il se tourne vers les sphinx.)

Et vous, colosses muets, animaux fabuleux, êtes-vous les seuls vivants d'ici ? Quel mystère effrayant et sublime, quel monstre ou quel dieu gardez-vous de vos ailes dressées ? Qui de vous deux a raison, le noir ou le blanc? le sombre gardien des ténèbres d'où nul ne revient, ou le messager splendide, vêtu de lumière immortelle ?

(Il s'avance entre les deux sphinx, jusqu'au bord du gouffre, et se penche par-dessus.)

C'est le gouffre insondable ! Il va jusqu'aux entrailles de la terre ! et par de là une voie étroite se perd dans l'Infini où luit faiblement un point de lumière... C'est bien là le temple de ton verbe, le trépied de tes oracles, ô Dieu redoutable, ô Dieu inconnu ! Que de fois l'horreur de ton sanctuaire

n'a-t-il pas hanté mes insomnies, et, maintenant que je le vois, je frissonne jusqu'aux moëlles et je voudrais m'enfuir au bout de la terre !...

(Il regarde de nouveau les sphinx.)

Et pourtant il faut que j'entende sa voix, dût-elle me renverser au pied de ces colonnes. Mais comment le faire parler ? Les sphinx se taisent depuis l'éternité. Leurs yeux de pierre conversent avec Dieu, mais non pas avec l'homme.

(Il aperçoit un bouclier fixé par le centre sur une des colonnes du portique.)

Que vois-je ici ? Un bouclier, et sur l'airain flamboient des lettres d'or.

(Il lit à haute voix l'inscription suivante :)

« Malheur au profane qui franchit le seuil de ce temple. Toi, qui veux connaître le Dieu inconnu, n'entre pas si tu es impur. Mais si tu oses l'évoquer, frappe sur moi — une fois, si tu n'es qu'un homme — deux fois, si tu es un roi — trois fois, si tu es un initié. »

(Il réfléchit un moment,)

Allons, mon cœur, tu n'as pas tremblé devant les clameurs de l'ennemi et le choc des javelots. Pourquoi trembler devant l'Inconnu ? Que le pommeau de mon épée soit le forgeron de mon destin. Et toi, réponds, bouclier, si tu as une âme. Sans crainte je te frappe !

(Il donne trois coups de la poignée du glaive sur le bouclier.)

SCÈNE II

THÉOKLÈS, HÉRAKLIDOS sort lentement par la porte de bronze d'un édicule qui donne à droite sur le portique. Il porte la robe blanche des hiérophantes, une tiare d'or, des bandelettes de pourpre entrelacées à ses cheveux blancs et un sceptre d'ébène fleuronné d'un lion d'or.)

HÉRAKLIDOS

Toi qui oses gravir la montagne défendue et franchir le seuil de ce temple, l'épée nue à la main, de quel Dieu es-tu l'initié ?

THÉOKLÈS

D'aucun.

HÉRAKLIDOS

Tu es donc un roi?

THÉOKLÈS

Pas davantage.

HÉRAKLIDOS

Alors, n'étant ni prêtre, ni roi, de quel droit oses-tu frapper trois coups sur l'airain fatidique ? Sache que l'appel du bouclier se répercute dans les profondeurs de l'Être. Aucune puissance ne rappellera l'onde sonore qui court dans l'Infini. Son triple cri évoque le triple Dieu. Si je le fais parler pour toi, il se manifestera dans sa majesté terrible. Simple mortel, comment soutiendras-tu sa lumière et sa voix, toi qui n'es roi d'aucun peuple ni l'initié d'aucun mystère ?

THÉOKLÈS

Je ne suis qu'un simple mortel, il est vrai. Mais par l'immensité de mon désir, je me sens roi, et, par la terreur que mon âme a vaincue, je suis un initié.

HÉRAKLIDOS

Vraiment? De ton audace ou de ton orgueil je ne sais lequel est le plus grand! Serais-tu par hasard un charlatan qui croit pouvoir, d'un larcin furtif, dérober le mystère éternel ou quelque sacrilège gonflé d'un dessein impur? Approche ce gouffre. J'en connais qui n'ont jeté qu'un seul regard dans sa profondeur et s'y sont laissé choir, fascinés de vertige. D'autres n'ont pu l'oublier, et croient tomber, tomber toujours dans un vide sans fond. — Ainsi, pèse ta force et réfléchis. Tu peux reculer encore.

THÉOKLÈS

On ne recule pas quand le désir de toute une vie aboutit à l'enjeu d'une heure et qu'on sait que cette heure est venue. — Téméraire? peut-être, mais ni sacrilège ni charlatan. Je suis un homme qui veut regarder le Ciel et l'Abîme avant d'agir et mesurer le Dieu qu'il porte en lui-même avec le Dieu de l'univers. Les terreurs dont tu parles ne m'effrayent pas. Elles ne peuvent égaler l'enfer de la pensée que je porte en moi-même sans trembler ni fléchir.

HÉRAKLIDOS

Tu parles comme un héros prédestiné. Ton nom?

THÉOKLÈS

Théoklès, de Dionysia.

HÉRAKLIDOS

Qui t'envoie?

THÉOKLÈS

Lycophron.

HÉRAKLIDOS

C'est bien ; je t'attendais. Ta parole concorde avec tes actes comme la poignée avec le glaive ; c'est la marque des forts. Tu es un vrai fils de Japhet, un de ceux qui marchent sous le signe du Soleil et que moi, l'héritier des sages antiques, je suis chargé de défendre. — Maintenant, que demandes-tu de moi ?

THÉOKLÈS

Connaître ma destinée, trouver la voie que je cherche.

HÉRAKLIDOS

C'est à toi de choisir ta destinée et de trouver ta voie. Mais je puis faire sortir de l'Insondable et de l'Éternel les Puissances qui t'ont engendré et le Génie qui règne sur ton âme.

THÉOKLÈS

Ah ! si tu le pouvais !

HÉRAKLIDOS

Je veux l'essayer. Recueille ton âme au fond de

ton cœur et ne bouge pas d'ici avant que je t'appelle.

(Héraklidos s'agenouille, se prosterne et se relève en restant à genoux. Puis il prie, les bras levés.)

Seigneur qui trônes dans l'Insondable, Roi du ciel et de la terre, Père des mondes et des âmes, Zeus-Adonaï, je t'invoque. Permets qu'un de tes rayons se manifeste à cet intrépide, à ce fils qui remonte à toi plein d'audace et de noble vouloir !

(Un éclair blanc sort du sanctuaire inaccessible. Héraklidos se remet debout.)

Le Dieu inconnu parlera (Il trace un cercle dans l'air.) Entre dans le cercle.

Théoklès se place au milieu et reste immobile. Héraklidos va prendre de l'encens dans le bassin de cuivre, près du sphinx noir, et le jette sur le feu de l'autel. Une flamme rouge en jaillit.)

Et maintenant, au nom du Tout-Puissant, parlez, Puissances du Ciel et de la Terre! J'invoque le Génie qui règne sur cet homme !

(Il élève son sceptre. On entend un tonnerre souterrain. Une lueur cramoisie sort du gouffre.)

La montagne tremble sur sa base. Les colonnes du temple vacillent. L'esprit s'annonce par de rouges éclairs. C'est le plus puissant de l'Abîme... (A Théoklès.) Serre ton glaive dans ton poing, et regarde !...

(L'Archange tombé monte lentement de l'Abîme. Il est vêtu d'une robe de pourpre et couronné d'un cercle d'or, surmonté d'une étoile à cinq pointes en forme de pentagramme. Il porte un flambeau presque éteint dans sa main droite et son fier visage exprime une force indomptable dans une tristesse profonde.)

THÉOKLÈS

Ange sublime et terrible, je tremble et j'exulte

à ta vue. Toutes les fibres de mon corps frémissent. Ma vie centuplée bouillonne comme si elle jaillissait triomphante des sources de la Génération et de l'éternel Désir ! Comme tu es triste et comme tu es beau, ô mon Génie, mon Dieu, mon Lucifer !

LUCIFER

Tu m'as évoqué; que veux-tu de moi ?

THÉOKLÈS

Te ressembler.

LUCIFER

Essaye.

THÉOKLÈS

Comment faire ?

LUCIFER

Croire en toi-même, et lutter avec l'Eternel de toute la force de ton être.

THÉOKLÈS

Me soutiendras-tu ?

LUCIFER

Oui, tant que durera ta foi en toi-même.

THÉOKLÈS

Depuis que je t'ai vu, je la sens invincible. Mais pourquoi, Ange puissant, ton immortalité est-elle pétrie de douleur et pourquoi l'ombre de la mort assombrit-elle ton front ?

LUCIFER

Quand Dieu dit : « Que la Lumière soit ! » je naquis, rayonnant et fier, du souffle de sa bouche. Une étoile brillait à mon front. Lancé dans l'espace, je m'écriai : « Je suis l'Intelligence et la Liberté, je suis la Lumière ! Je ne t'obéirai pas. C'est par moi-même que je veux être, savoir et conquérir. — Cherche donc, Lucifer, à travers la Douleur et la Mort », me dit l'Éternel. Alors je m'approchai du cœur du Tout-Puissant pour lui prendre son feu. Foudroyé par sa splendeur, je tombai, moi, l'Astre des Archanges, entraînant avec moi une pluie de soleils et de démons. Je tombai dans l'Abîme sur une planète maudite et l'étoile s'éteignit à mon front.

Depuis ce jour, je parcours les espaces avec ce flambeau allumé au tabernacle de l'Eternel, et lentement je lui reprends son univers. Aimerais-tu mieux jouir sans effort de la Lumière increéée ou la conquérir avec moi à travers la Douleur et la Mort ?

THÉOKLÈS

Plutôt cent mille morts et la douleur éternelle, que de renoncer à une seule parcelle de ma liberté !

LUCIFER

Es-tu aussi fort que tu crois ?

THÉOKLÈS

Tout mon être aspire à toi et grandit à ta vue

jusqu'à des hauteurs irrêvées. Mon cœur s'allume à ton flambeau d'orgueil et de lumière.

LUCIFER

C'est bien. Désormais tu ne t'appelleras plus *Théoklès*, mais *Phosphoros*. Car tu porteras ma lumière devant les hommes. Va ton chemin.

(Il s'engloutit dans la fente noire, au milieu d'éclairs rouges et d'un nouveau tonnerre souterrain.)

THÉOKLÈS

Il replonge au gouffre... il disparaît !... Oh ! ce mugissement de l'Abîme où gémissent et hurlent des millions d'âmes damnées et auquel rien ne répond... Une nouvelle terreur m'envahit. O Lucifer ! ma douleur mortelle s'agrandit de ton immortelle douleur !... Pourrai-je la supporter et soutenir ton flambeau ? J'ai trop présumé de mes forces. Je me sens défaillir...

(Il chancelle et fait quelques pas en arrière.)

HÉRAKLIDOS

Prends garde ! ne sors pas du cercle, ou tu risques ta vie ! L'Abîme en rut bouillonne et sa fumée crache des démons. (Il étend son sceptre sur le gouffre.) Écoute maintenant *l'autre Voix*. (Il reprend de l'encens sur le trépied de droite, près du sphinx blanc, et le jette sur l'autel. Une flamme d'une blancheur éblouissante en jaillit. Aussitôt une douce musique s'échappe du sanctuaire inaccessible.)

THÉOKLÈS

Quelle est cette mélodie céleste, pareille à l'har-

monie des sphères ou à l'encens qui sort du cœur des Séraphins ?... Elle amollit les entrailles du roc ; la montagne énorme en est allégée... les colonnes du temple vibrent comme des lyres... et l'âme secrète ouvre son calice.

HÉRAKLIDOS

C'est une voix d'en haut. Regarde! la musique se fait lumière, et la lumière va parler !

(Une étoile apparaît au-dessus de l'abîme. C'est une étoile à cinq pointes, d'une vive blancheur, au cœur d'or. Elle flamboie comme un soleil, une voix en sort.)

LA VOIX CÉLESTE

Phosphoros ! Phosphoros ! Tu possèdes la torche qui brûle et le flambeau qui luit. Mais pour que tu sois un héros, il faut qu'une âme sans tache croie en toi. Une seule suffit. Mais sans elle tu ne seras rien.

THÉOKLÈS

Où vit cette âme ?

LA VOIX

Phosphoros ! Phosphoros ! pour que tu sois un héros, il faut qu'une vierge brûle pour toi d'un amour sans peur et s'arrache à son Dieu pour te suivre... Il faut qu'une femme aux sept rayons de Gloire plonge en son propre cœur les sept glaives de douleur... Te sens-tu la force de susciter un tel amour ?

THÉOKLÈS, avec un cri de joie.

Oui ! — par toutes les puissances du Désir, par le flambeau de Lucifer — je m'en sens la force !

LA VOIX

Que ta destinée s'accomplisse... Crains l'orgueil qui mène à l'Abîme... et suis l'Étoile de l'Amour !... La Lumière est une Voix... que sa Voix soit ta Lumière...

(L'Etoile disparaît.)

HÉRAKLIDOS

L'Abîme a parlé et le Ciel aussi. Les Génies t'ont baptisé d'un nom divin. Tu les as appelés ; ils t'ont élu ; désormais il faut leur obéir.

PHOSPHOROS

Le Flambeau ! L'Étoile ! Quand les reverrai-je?

HÉRAKLIDOS

Tu reverras le Flambeau à l'heure de la lutte, mais l'Étoile s'allumera à ton front sous le souffle d'une femme divine.

PHOSPHOROS saisit le bras de l'hiérophante et s'écrie avec passion :

Un souffle de femme assez puissant pour allumer l'Étoile au front du Lutteur? (Il lâche le bras d'Héraklidos.) Cette femme, tu me la fais rêver, tu l'évoques vivante à mon regard... avec sa chair diaphane et les boucles passionnées de ses cheveux sombres ;

ses yeux, fleurs de lumière; sa bouche, calice de tendresse et de force... (Il secoue la tête.) Mais cette femme n'existe pas! O mage téméraire, prophète dangereux, pourquoi jeter dans mon cœur ce feu dévorant? La chevelure des Ménades et les caresses des Bacchantes ne distillent pas les flammes d'un tel désir!

HÉRAKLIDOS

C'est avec ce feu-là qu'on forge les héros. Ton cœur est sur l'enclume. Laisse battre le marteau et jaillir les étincelles.

PHOSPHOROS, sans l'écouter.

L'âme qui croira en moi... la vierge qui laissera son Dieu pour me suivre... la Titanide née des amours des filles d'Ève avec les Archanges... où la trouver jamais ?

HÉRAKLIDOS

Crois à ton étoile et tu la trouveras.

PHOSPHOROS

O sœur mystérieuse de mon désir, formée du sang de mes douleurs et de la vapeur de mes songes, sur quelle cime, dans quel gouffre te chercher ? Pour te découvrir, je fouillerais les mondes et souffrirais mille morts. L'univers est vaste, plus vaste encore mon désir!... Et pourtant, Héraklidos, je te quitte à regret. Ces colonnes du temple, où les dieux m'ont parlé, quand pourrai-je les contempler de nouveau ?

HÉRAKLIDOS

O Phosphoros ! un jour, tu reviendras ici.

PHOSPHOROS

Sera-ce le jour de la victoire ou de la défaite ?

HÉRAKLIDOS

Dieu seul le sait. Mais qu'importe, si tu demeures égal à toi-même ?

PHOSPHOROS

O sage merveilleux, qui demeures comme un lion dans l'antre de la Vérité, tu m'as montré les signes, tu as fait parler les génies qui règnent sur moi. Devant eux, ma propre âme s'est levée comme une guerrière en armes. En me révélant à moi-même tu m'as rendu libre à jamais. C'est pourquoi je t'appelle mon maître et mon roi.

(Il s'agenouille devant lui.)

HÉRAKLIDOS, lui imposant la main.

Et moi, ô Phosphoros, je t'appelle mon fils. Sois l'éveilleur des âmes et la fanfare du Dieu inconnu au monde des vivants. Et maintenant, à l'action !

PHOSPHOROS, se levant.

L'Étoile et le Flambeau m'appellent !... Adieu

HÉRAKLIDOS étend son sceptre.

Au revoir !

(Phosphoros sort.)

DEUXIÈME TABLEAU

LA THÉBAÏDE DES VIERGES DU DÉSERT

Dans une oasis de la Basse-Egypte. Une chapelle chrétienne d'une simplicité primitive, établie dans les ruines d'un temple égyptien, à ciel ouvert. Deux immenses colonnes, dont les chapiteaux en forme de cloche se perdent dans le haut encadrent la scène. Çà et là, des piliers tronqués servent de sièges. Sur les murs, des images grossièrement peintes, à la manière byzantine, de Dieu le Père, de la Vierge et du Christ. Derrière et par-dessus, on voit transparaître les images colossales des dieux égyptiens gravés dans la pierre en lignes hiératiques. — A droite, des portes, pratiquées dans le mur, conduisent aux cellules des Vierges. — A gauche, une porte plus grande, à plein cintre, surmontée de la colombe du Saint-Esprit, sculptée en pierre, conduit à la cellule du Père du désert. — Au fond, dans la niche du temple où trônait jadis un Dieu égyptien, les solitaires ont dressé la statue du Christ pastophore, portant l'agneau dans ses bras et tenant la croix comme une houlette. Derrière les pans de murs en ruines, on aperçoit des couronnes de palmiers gigantesques qui ombragent en partie le temple.

SCÈNE I

LE PÈRE DU DÉSERT, CLÉONICE. Le Père du désert est debout sur le devant de la scène. Cléonice sort de sa cellule et s'approche à pas lents par derrière. Elle a l'air de chercher quelqu'un derrière les colonnes de la ruine, enfin elle touche le bras du père)

CLÉONICE

Il n'est pas venu encore ?

LE PÈRE

Non ; je ne crois pas qu'il vienne ce soir. Déjà le soleil se couche. Mes prières l'ont écarté.

CLÉONICE

Oh ! non, je le sens aux battements anxieux de mon cœur irrité... Je suis sûr qu'il viendra !...

LE PÈRE

Alors tu veux revoir absolument ce réprouvé, ce Théoklès qu'on nomme aujourd'hui Phosphoros et qui ose propager jusqu'en ces contrées le culte de l'Ange rebelle ?

CLÉONICE

Oui.

LE PÈRE

Et pourquoi veux-tu lui parler, toi la vierge sans défense ?

CLÉONICE

Pour le courber devant le Christ... et s'il ne m'écoute pas, pour le charger d'une malédiction qui le rendra impuissant à jamais !

LE PÈRE

Prends garde, ma fille, c'est une œuvre dangereuse. Tu ne connais pas encore les attaques et les embuches du démon. Ses ruses sont plus subtiles que la toile de l'araignée, mais, une fois qu'il nous tient, il nous enserre de mailles d'acier. La présence

de tels hommes est funeste. Souvent une seule de leurs paroles, un seul de leurs regards empoisonne une âme pour toujours.

CLÉONICE

Le Christ est avec moi et je me sens la force d'amener ce rebelle à ses pieds.

LE PÈRE

Tu es bien orgueilleuse, ma fille. Tu apportes dans ta piété toute la violence de ton cœur indompté. Sois plus humble ; je crains que le contraire n'arrive et que Satan ne t'attire à lui.

CLÉONICE

Oh ! jamais ! Jésus, que je vois dans mes rêves, m'a revêtue de chasteté comme d'une armure et m'a donné son courage comme un bouclier de diamant !

LE PÈRE

Oui, si tu étais une sainte éprouvée, mais tu n'es qu'une novice ardente... trop ardente !

CLÉONICE

Le divin maître n'a-t-il pas dit : « Tout ce que vous demanderez dans votre prière, croyez que vous le recevrez... Vous obtiendrez tout, jusqu'à précipiter les montagnes dans la mer. » Eh bien, je me sens contre l'orgueilleux Phosphoros une haine si forte qu'elle renverserait des montagnes.

Je veux le prosterner sous la splendeur de mon roi !

LE PÈRE

Présomptueuse ! Voilà que tu retombes dans les pires erreurs des payens. Ce n'est pas la haine, c'est l'amour qui transporte les montagnes. Jésus la défend ; elle contient toutes les chutes.

CLÉONICE, avec un profond soupir.

Ah ! tu ne comprends pas que ma haine contre les ennemis de Jésus vient d'un amour sans bornes pour lui ! (Elle se tord les mains et cache son visage entre ses bras croisés.)

LE PÈRE, sévèrement

Oui, je comprends... tout. Maintenant que je vois clair dans ton cœur bouleversé, je t'ordonne de fuir l'ennemi de notre Dieu. Rentre dans ta cellule !

CLÉONICE

J'obéis. (Elle rentre à pas lents et la tête baissée dans sa retraite.)

LE PÈRE, pensif.

Elle devra beaucoup souffrir pour devenir une sainte. Heureusement, je veille... et l'ennemi ne viendra plus. (Il fait de ses deux mains un geste de bannissement vers le désert.) Allons prier. (Il rentre dans son habitation.)

SCÈNE II

PHOSPHOROS ; bientôt après, CLÉONICE

PPHOSOSRHO arrive par la gauche et s'appuie à la grande colonne, sur le devant de la scène.

C'est là qu'on te révère, ô Christ ! Devant l'humble statue qui porte un agneau dans ses bras, viennent t'adorer les vierges du désert, et, nuit et jour, elles versent des torrents de tendresse à tes pieds... Et moi, qui porte la liberté des hommes et la beauté d'un nouveau monde dans mon cœur, je n'ai pas rencontré une âme qui ait vu jusqu'au fond de la mienne et qui croie en moi à la vie, à la mort ! Quand donc aurai-je le signe ? Quand donc l'heure de l'action montera-t-elle dans mon ciel avec l'étoile flamboyante ?... Elle ne viendra pas... (Se tournant vers l'horizon avec un geste de lassitude.) O désert immense, fauve linceul qui recouvre des villes mortes et des dieux ensevelis... j'étends en vain mes bras vides vers toi...

(A ce moment, Cléonice sort de sa cellule. Le soleil couchant frappe sa figure en plein. En apercevant Phosphoros, elle fait un geste d'effroi, mais aussitôt elle se recueille et s'avance avec solennité.)

CLÉONICE

Étranger, de quel droit entres-tu dans ce temple ?

PHOSPHOROS

Le temple est ouvert, je suis venu regarder le Dieu.

CLÉONICE

Sais-tu bien que ce Dieu est le Christ et que ces ruines abritent les vierges du désert?

PHOSPHOROS

Je le sais. Mais qui es-tu, toi qui parles si fièrement le doux langage de l'Ionie?

CLÉONICE

Je suis Cléonice, fille de Laodikos, de la cité dionysienne.

PHOSPHOROS

Cléonice! que je rencontrai naguère, sous un voile, dans l'agora?

CLÉONICE

Elle-même. Et me voici au port suave dans l'oasis de la prière, dans l'une des forteresses du Christ à la conquête du monde. Mais toi quel est ton nom?

PHOSPHOROS

Mon père m'appela Théoklès. Ma destinée et mon Génie m'ont nommé Phosphoros.

CLÉONICE

Eh bien, sache, Phosphoros, que le vrai Dieu te maudit, fléau du monde, suppôt de Satan! Il ébranchera les arbres et en fera des verges pour te frapper... Tu as vu des signes et tu ne les as pas compris Des voix t'ont appelé, et tu ne les as pas

entendues. Des mains lumineuses ont tracé en lettre de feu le nom de l'Eternel sur le mur; et tu as effacé l'écriture de ton manteau, rouge d'orgueil et de désir. Le Christ est mort et ressuscité... et tu n'en sais rien ! — Malheur à toi qui ne crois pas au Messie !

PHOSPHOROS

Je crois en moi-même et mon Dieu est l'Ange foudroyé qui éclaire le monde de son flambeau.

CLÉONICE

Orgueilleux infortuné ! Tu ne le connais donc pas, Lui — le divin Souffrant ? Tu ne l'as pas vu défaillir sous la croix ? Il vient nous visiter dans la crypte, le Sauveur du monde ; il vient nous apporter le pain des anges et la coupe du sacrifice. Si tu savais comme il est beau !... Son corps brille comme un soleil... Il verse les roses de l'Amour et les lys de la Grâce par toutes ses blessures... Alors... je me jette sur ses pieds sanglants et je pleure de ne pouvoir souffrir pour lui toutes les douleurs qu'il a souffertes pour les hommes ! Tu ne le connais pas ? Oh ! si tu pouvais le connaître !

PHOSPHOROS la regarde fixement, puis se détourne. — A part.

J'aurais dû rencontrer cette femme plus tôt.

CLÉONICE

Qu'as-tu donc, Phosphoros ? Tu frissonnes... Tu sembles ému...

PHOSPHOROS la regarde de nouveau et se détourne encore.

Jusqu'ici, je n'ai vu que d'humbles vierges, des épouses esclaves ou des bacchantes insensées ; mais celle-ci est une femme !

L'Ame puissante frémit sous la chair vive... Quelle flamme solaire dans l'orbe grandissant de ses yeux !... et le cœur du monde, assoiffé d'amour et de douleur, palpite dans sa poitrine... Une femme !... une vraie !... La femme consciente et complète !... Une seule — et cela suffirait pour qu'un héros naisse et que le monde revive !

CLÉONICE

A quoi songes-tu ?

PHOSPHOROS

Je songeais combien ton Messie est heureux d'être aimé ainsi par toi. Et moi aussi, je veux être un Messie ; moi aussi je suis un envoyé de l'Éternel. Moi aussi je veux sauver les hommes en réveillant leur âme endormie, l'étincelle héroïque, le feu qui crée !... Sais-tu les malédictions, les souffrances qui m'attendent pour les fers que je brise, pour les vérités que je vais jeter comme des torches et des glaives dans le monde ? Sais-tu la haine, la solitude, l'exil, la mort peut-être en un désert perdu, plus triste que ta thébaïde, où tu vis dans le rêve et l'extase ? Tout cela m'attend, ô vierge pure et divine, mais tu n'as de larmes que pour ton Christ !... Sois heureuse... je te bénis. Je veux le

bonheur des hommes ; tu l'as. Puisses-tu le garder toujours. Adieu !...

CLÉONICE détourne à son tour les yeux. — A part.

Malheur à moi d'avoir aperçu ces yeux rayonnants ! Ange et serpent réunis dans un seul ! La ruse du séducteur et la candeur d'un héros divin. Quelle terreur sublime, quelle joie affreuse m'envahit ! Comment retrouverai-je désormais la paix du ciel, si je pense au lutteur désespéré, au grand Souffrant qui s'élève de l'Abîme ? Un Ange révolté rayonne à travers ses yeux et veut me terrasser !...

(Elle chancelle et s'appuie contre la colonne.)

PHOSPHOROS

Qu'as-tu, ô vierge ? Pourquoi pencher ta nuque héroïque ? Pourquoi baisses-tu si douloureusement tes paupières aux cils noirs sur la splendeur de tes yeux ? Oh ! maudis-moi encore ! Couvre-moi d'anathèmes, pourvu que je les voie flamboyer une dernière fois !

(Ils se regardent avec une intensité et une émotion croissantes. Tout à coup elle se détourne, porte fiévreusement les mains à ses tempes et puis à son sein, comme si elle étouffait.)

PHOSPHOROS

Au nom du Christ, qu'as-tu, Cléonice ?

CLÉONICE, avec un geste de brusque défense.

Tais-toi !... Ne me regarde plus ! Laisse-moi... laisse-moi !

(Elle s'en va à grands pas et rentre dans sa cellule sans se retourner.)

PHOSPHOROS, seul.

Voilà la première âme vaincue par moi ! Une âme vibrante et forte, qui voit et qui sait, une âme qui embrasse l'univers dans sa belle étreinte : la Femme dans la Vierge, l'Héroïne dans l'Amante, la céleste Pysché dans Ève tout entière ! Jamais je n'oublierai ces paupières tremblantes, et ces larmes qui tombaient en perles de lumière de ses prunelles de feu... C'était ma première victoire et la plus grande de ma vie.

Victoire silencieuse, dans le fond du désert, au seuil d'une thébaïde ; elle vaut des armées en fuite. Quelle force divine est entrée dans mon cœur ? Jamais sans doute je ne te reverrai, ô Cléonice ! Mais dans mon éternelle solitude, je saurai qu'une âme solitaire comme la mienne, habitante de ce désert, est à moi !

SCÈNE III

PHOSPHOROS, UN SERVITEUR

LE SERVITEUR

J'arrive hors d'haleine d'Alexandrie. Le dernier navire d'Ionie apporte un message pour toi. Il est de Damis.

(Il lui remet une tablette de cire.)

PHOSPHOROS, lisant.

« Tout le monde sait qu'Harmodius c'est toi, et

ton parti grandit à vue d'œil. Tous les jours on lit sur les murs du prytanée : « Reviens, Harmodius; Dionysia pleure son fils ! » Le proconsul Harpalus s'alarme de ces cris séditieux et médite ta perte. Il a révoqué publiquement le décret d'exil lancé contre toi. Il te promet libre séjour dans la ville et la jouissance de tes biens, à condition que tu comparaisses devant son tribunal pour te justifier des graves accusations qui pèsent sur toi, devant les citoyens réunis. C'est un piège tendu à ton désir. Ton retour serait ta mort. Garde-toi de te montrer à Dionysia. Reste chez nos amis d'Alexandrie. *Ton fidèle Damis.* » Ah c'est ainsi ? On décourage mes amis en menaçant ma vie ! C'est dans leurs cœurs hésitants qu'on veut étouffer ma pensée en germe; ainsi l'aiglon sera écrasé dans l'œuf. Bien calculé, Harpalus. Mais c'est trop compter sur ma peur. Il ne sera pas dit que Phosphoros craint de se justifier devant le suppôt de César et devant sa patrie. C'est le moment d'oser, l'appel du Destin répond au signe. L'heure de l'action est arrivée. (Au serviteur.) Sais-tu si quelque bateau va partir pour l'Ionie ?

LE SERVITEUR

Dans trois jours, une barque phénicienne fait voile pour nos rivages.

PHOSPHOROS

Hâtons-nous ; au port, et en route pour Dionysia ! — Et maintenant, lève-toi sur l'horizon et res-

plendis, Solitaire brillante de l'Immensité, étoile de Lucifer !

(Il sort avec le serviteur.)

SCÈNE IV

CLÉONICE ET LES VIERGES DU DÉSERT. (Il fait nuit. Les Vierges, portant des cierges allumés, sortent une à une de leurs cellules et vont s'agenouiller au fond de la scène, aux pieds de la statue du Christ pastophore. Cléonice sort la dernière et les suit du regard.)

CLÉONICE

Je n'ose pas les suivre... je ne peux plus prier!... (Elle s'avance avec précaution vers la colonne.) Oh ! ce regard perçant qui se fixait en moi, de quel abime venait-il ? de quelle mer de souffrance ? Il m'a pénétrée jusqu'aux moëlles. Oh ! ce regard douloureux, comme il vit en moi, comme il règne sur mon âme !

CHANT DES VIERGES, agenouillées au fond de la salle.

Voici des fleurs de la vallée.
Que le faucheur arrache au jour ;
Voici des lys de Galilée,
O moissonneur du Grand Amour!
Nous apportons nos vies,
Branches inassouvies
Sous l'arbre de la croix.
Dans ta large blessure,
Immerge l'âme pure,
O Christ, ô Roi des rois !

(Les Vierges descendent dans la crypte.)

CLÉONICE

Sont-elles heureuses, les épouses du Christ !

Elles possèdent le ciel sur la terre. Dire que j'étais comme elles, et que maintenant je brûle d'autres feux. Jésus me laissera-t-il seule avec le Génie terrible qui m'assiège ? M'a-t-il déjà condamnée, le divin Maître du pardon et de la grâce ? Non, ce n'est pas possible... ce serait une injustice ! Qu'ont-elles fait pour toi, ô Christ, ces simples jeunes filles, ces humbles vierges ? Elles t'ont apporté de faibles cœurs, des âmes tremblantes qui n'ont jamais senti les tentations du monde ni la puissance de régner. Mais moi, je t'ai donné un cœur royal, plein de force, capable de tous les orgueils, de toutes les amours et je l'ai broyé à tes pieds pour souffrir ta douleur divine ! La reine des fleurs, la rose pleine de délices, a-t-elle moins de prix à tes yeux que les lys des champs ? Seigneur ! Tu me dois un miracle ! Si tu veux me sauver, montre-toi dans ta gloire !

(Elle se dirige vers le fond du temple obscur et se prosterne devant l'autel. Mais subitement elle redresse la tête. Dans un rayon de lumière éclatant à la place du Christ, elle aperçoit LUCIFER debout, les ailes étendues, dans l'attitude d'un génie qui va prendre son vol. Sa droite tient le flambeau, sa gauche s'étend sur la suppliante stupéfiée. La vision dure quelques secondes, puis disparaît.)

CLÉONICE revient précipitamment sur le devant de la scène.

L'Ange tombé ! Lucifer ! Il avait son visage ! C'était lui ! Phosphoros !... Je suis perdue... (Elle s'affaisse à demi évanouie sur le sol, la tête contre la colonne.)

SCÈNE V

LE PÈRE, sortant de sa demeure.

Qui est là ? J'ai entendu un appel désespéré au milieu de la nuit. Quelqu'un soupire au pied de la colonne. (Il s'approche.) C'est toi, Cléonice ? Ma fille, que fais-tu là couchée dans les ténèbres.

CLÉONICE, se relevant sur un bras.

O vision, splendide et terrible !

LE PÈRE, prenant son bras.

Tu parais souffrante, égarée. Ta joue est en fièvre, tes mains brûlent. Allons, relève-toi.

CLÉONICE se laisse faire et demeure absorbée en un songe. Enfin, elle murmure à mi-voix.

Lucifer !... Phosphoros !...

LE PÈRE

Tu es malade, ma fille, et plus malade encore d'âme que de corps.

CLÉONICE regarde le Père avec un étonnement, comme si elle ne le reconnaissait pas, puis elle passe la main sur son front et revient peu à peu au sentiment de la réalité.

Oui, je suis étrangement malade, et mieux vaudrait que je sois morte.

LE PÈRE

Qu'est-il donc arrivé ?

CLÉONICE

Quelque chose d'inouï et d'effrayant qui pourrait faire crouler tous les temples de la terre, mais je ne puis le dire...

LE PÈRE

Voyons, qu'est-ce ?

CLÉONICE

Il me semble déjà qu'une éternité s'est écoulée depuis que j'ai vu cette chose... tellement elle a changé pour moi l'aspect du monde.

LE PÈRE

Je veux tout savoir et j'y ai droit. Je suis ton père spirituel.

CLÉONICE

Tu le veux ?

LE PÈRE

Je l'ordonne.

CLÉONICE, d'une voix assourdie et toujours comme en rêve.

Tout à l'heure... je priais le Seigneur, au pied de cet autel. Oh ! je priais de tout le souffle de mon être, de tout le sang de mon cœur... et mon âme n'avait qu'une pensée : le voir ! — Tout à coup... me sentant touchée d'un rayon surnaturel, j'ai relevé la tête... Mais, à la place du Christ... sur l'autel... se dressait Lucifer !

LE PÈRE

Lucifer !

CLÉONICE, avec un sourire mystérieux.

Oui, Lucifer... avec son flambeau et ses ailes !... Non, il n'était pas horrible comme tu le dépeins. Il était rayonnant et beau comme le Sauveur, mais plus sombre et plus triste...

LE PÈRE

Malheureuse fille ! Déjà égarée par l'esprit du mal ! Ne sais-tu pas que la pire tentation du Démon est de revêtir la forme de l'Ange ? Jusqu'à ce que tu sois purifiée, je t'exclus des saints mystères et de l'agape fraternelle. L'humilité profonde, un long repentir et l'obéissance absolue à mes ordres — oui ! — l'anéantissement de ta volonté — voilà ce qui peut te sauver encore !

CLÉONICE, toujours dans son rêve.

M'humilier ? M'anéantir? Pourquoi non, si mon corps et mon âme pouvaient servir d'holocauste pour le sauver ?

LE PÈRE

Qui ?

CLÉONICE

Phosphoros !

LE PÈRE

Lui ? qui par sa seule présence a jeté un malé-

fice dans ce sanctuaire et l'erreur coupable dans ton cœur? Sache qu'il est maudit! N'y pense plus jamais! Te voilà déjà souillée d'un souffle impur; va te prosterner dans ta cellule, revêts le cilice et couvre ta tête de cendres.

(Il va vers le fond et descend dans la crypte.)

CLÉONICE, qui a baissé la tête sous la condamnation du Père, la relève maintenant. Un sourire de pitié, suivi d'un ravissement intérieur, épanouit ses traits.

Phosphoros maudit?... Je vais prier pour lui!

(Elle rentre, la tête haute et comme en extase, dans sa cellule.)

SCÈNE VI

THESSALUS, peu après CLÉONICE.

THESSALUS un vieil esclave.

O Jupiter! ô bonne Cérès! Je meurs de faim, de fatigue et de soif. C'est ici qu'habite Cléonice avec les Vierges du Désert. Elle seule peut me sauver. Attendons-la!...

(Il s'accroupit près de la colonne et s'endort. L'aube paraît.)

CLÉONICE, sortant de sa cellule.

L'aube déjà? Une blancheur prophétique éclaire la cendre du désert... un jour nouveau se lève en mon cœur. Mais quelle étoile merveilleuse perce la rougeur de l'aurore? Elle reluit comme l'améthyste sous un voile de pourpre. N'est-ce pas celle dont

le prophète a dit : « Pourquoi es-tu tombée du ciel, étoile de feu, toi qui étais si brillante à ton matin ? » C'est le fleuron de ta couronne, fier Ange de la Révolte et de la Douleur. Mais voici qu'elle remonte et flamboie comme une émeraude au devant de la splendeur du jour !... Je t'aime, Phosphoros, dans ta tristesse et ta beauté, toi qui portes la lumière dans le monde ! — Ah ! Père implacable, tu veux m'empêcher d'aimer librement ? Tu ne sais donc pas qu'un cœur où entre le triomphant amour devient indomptable parce qu'il est possédé d'un dieu? Le Christ est heureux dans son ciel, mais Phosphoros souffre sur la terre. Que d'autres s'immolent aux pieds de Jésus pour sauver leurs âmes tremblantes... Moi je veux perdre la mienne pour sauver le Maudit !

THESSALUS se réveille et se lève.

Me reconnais-tu, Cléonice ?

CLÉONICE

Quoi ? Thessalus, l'esclave de mon père !

THESSALUS

Oui, le vieux Thessalus qui t'a bercée toute petite dans ses bras. Ton père chrétien, m'avait promis de m'affranchir. Mais, comme j'allais au temple de la Bonne Déesse pour me guérir de mes maladies, il m'a vendu à des marchands de Syrie. Ceux-ci m'ont emmené dans une caravane qui se rend à Thèbes, puis, ils m'ont jeté sur la route

parce que je suis trop vieux et trop faible. Alors, j'ai su que toi, Cléonice, la vierge sainte, tu habitais cette thébaïde. Il y a des brebis et des chèvres dans l'oasis. Que le Père du Désert me prenne pour berger. O ma bonne maîtresse, intercède pour ton vieux serviteur.

CLÉONICE

Qui t'a dit que j'étais ici?

THESSALUS

Un homme de ton pays qui se nomme Phosphoros et qui voyage dans ces contrées.

CLÉONICE

Où l'as-tu vu ?

THESSALUS

Tout près d'ici. Il m'a dit qu'il rentrait dans sa ville natale pour se présenter au tribunal du proconsul. On dit que c'est un ennemi de César et qu'il est menacé d'une condamnation à mort.

CLÉONICE

A mort? Lui? — Cela ne sera pas. Écoute, Thessalus, veux-tu me ramener à Dionysia ?

THESSALUS

Je crois bien, si tu me prends à ton service ! Mais comment sortir de ce pays maudit ?

CLÉONICE

Tu vas voir. Attends-moi. (Elle rentre dans sa cellule et en ressort aussitôt enveloppée d'un grand manteau gris avec une cassette en bois de cèdre sous le bras.) Voilà tout ce que j'ai conservé de mes richesses. Mais ce coffret est plein de bijoux et de pierres précieuses. C'est tout mon héritage. Avec ce trésor je voulais bâtir un couvent pour les filles du Seigneur; avec lui maintenant je vais sauver Phosphoros !

THESSALUS, ouvrant la cassette, y plonge des regards avides.

Par Pluton! Que de merveilles ! Quand partons-nous ?

CLÉONICE

Sur-le-champ.

(On voit les Vierges et le Père du Désert sortir de la crypte, au fond du théâtre, et se grouper devant l'autel, aux pieds du Christ pastophore. Les Vierges s'agenouillent et reprennent l'hymne du début. Le Père reste debout derrière elles, les bras étendus sur son troupeau, le dos tourné aux spectateurs, jusqu'à la fin de la scène.)

CHANT DES VIERGES

Voici des fleurs de la vallée
Que le faucheur arrache au jour ;
Voici des lys de Galilée
O Moissonneur du grand amour !...

(Dès qu'elle a vu apparaître les Vierges, Cléonice pousse l'esclave derrière la colonne.)

CLÉONICE

Cachons-nous ! (Pendant le chant.) Malgré moi il m'en coûte de m'arracher. Adieu, chants aimés...

douces extases, paix suave de la thébaïde... Mais ce n'est plus au port, c'est sur les vagues orageuses qu'il me faut vivre. (A Thessalus.) Ils pourraient nous voir. Partons ! Mes narines ont soif de l'écume de mer, et mes yeux des rivages de l'Ionie !

THESSALUS

N'as-tu pas peur de voyager sans autre protection qu'un pauvre esclave et qu'un misérable vieillard ?

CLÉONICE

Non, je n'ai plus peur des lions du désert et je me ris des fureurs de l'Océan.

THESSALUS superstitieusement.

Alors... un dieu te protège ?

CLÉONICE

Oui, Thessalus, un dieu plus fort que la colère des foules et plus hardi que le verbe des prophètes — un dieu qui brave l'infamie, l'outrage et la mort... et ce dieu se nomme Éros, l'Amour créateur et souverain du monde !

(Elle entraîne Thessalus. Tous deux sortent précipitamment.

ACTE III

Même décor qu'au premier acte. L'Agora de la ville de Dionysia. A gauche, le temple de Bacchus. A droite, la Basilique chrétienne. Au fond, le prytanée devenu le prétoire du proconsul. Sous le portique, une chaise curule en marbre.

SCÈNE I

CLÉONICE, voilée, en manteau gris, THESSALUS, bientôt après, LES JEUNES FILLES en deuil, LYCOPHRON, une poignée de PEUPLE et le PONTIFE DE DIONYSOS, UNE FEMME, UN JEUNE HOMME et un VIEILLARD.

CLÉONICE, rejetant son voile.

Quelle sombre angoisse épaissit l'air de cette ville ! Sur les maisons et les visages traîne le reflet livide de l'inéluctable Destin qui fait trembler les hommes et les dieux. Qui donc a jamais soulevé son poids ? (A Thessalus.) Mais lui, Phosphoros, où est-il ?

THESSALUS

Là-bas, dans les cachots du prytanée. Il s'est livré lui-même, le malheureux... Quelle folie !

CLÉONICE

Moi, je sais pourquoi. Il est venu braver son

destin. Il préfère périr que de manquer à son appel. A quand le jugement?

THESSALUS

Je n'en sais rien. Silence! Voici un cortège en deuil. (Cléonice cache son visage sous sa cape.)

(Six jeunes filles, enveloppées de voiles noirs, portant des branches d'olivier, suivies d'une poignée de Peuple, parmi laquelle LYCOPHRON, s'approchent du temple de Bacchus et se prosternent devant l'autel.)

LA CHORYPHÉE des jeunes filles.

O Dieu de cette ville, puissant Bacchus, regarde nous, vierges prosternées devant ton autel en suppliantes, et daigne nous écouter, car nous pleurons éperdues. Un des plus nobles fils de la cité va subir le jugement terrible. Aiguisée par Némésis, la hache du licteur veille dans l'ombre et le glaive de César courroucé est suspendu sur nous comme la foudre qui dort dans un noir nuage. Nos âmes tremblent comme les feuilles du sycomore et nous répandons à tes pieds une rosée de larmes abondantes. — Dionysos! viens au secours de tes enfants !

LES JEUNES FILLES, d'une seule voix.

Dionysos! Viens au secours de tes enfants!

LE PONTIFE sort du temple.

Vierges de la cité dionysienne, j'ai entendu vos plaintes, et je viens à vous rempli de sollicitude et d'espérance. Je vous apporte les paroles mêmes du

Dieu. Voici ce qu'il a dit ce matin par la bouche du prophète aveugle.

LE PEUPLE

Un oracle ! Écoutez l'oracle !

LE PONTIFE

« Un sacrilège souille la cité dionysienne. Un héros seul peut le chasser. A ses enfants, Dionysos promet un héros et un dieu ! Mais pour qu'ils apparaissent, il faut un miracle... Un miracle aux yeux de toute la cité... un miracle éclatant comme la lumière du soleil, qui éteint les étoiles !... »

(La femme, le jeune homme et le vieillard se forment en groupe.)

LA FEMME

Quel est le sacrilège ?

LE VIEILLARD

C'est Phosphoros.

LE JEUNE HOMME

Non ! Phosphoros est le héros.

LE VIEILLARD, hochant la tête.

Il sera condamné.

LE JEUNE HOMME, à Lycophron.

Qu'en penses-tu, devin ?

LYCOPHRON

Le vrai héros porte une étoile au front. Arrachez les écailles de vos yeux et vous le verrez.

LA CHORYPHÉE des jeunes filles.

O Dionyses, dieu déchiré par les Titans, et qui ressuscites tous les jours en âmes vivantes, toi qui t'agites dans les abîmes de la terre comme dans le sein des épouses lorsqu'elles conçoivent des fils à ton image, toi qui crées des hommes avec tes larmes et des dieux avec ton sourire... donne-nous celui qui combat et celui qui sauve... Donne-nous le héros et le dieu!

LES JEUNES FILLES, d'une seule voix.

Donne-nous le héros et le dieu!

LE PONTIFE

Venez dans le temple, venez pour prier pendant le jugement.

(Les jeunes filles et la choryphée entrent dans le temple avec le Pontife.)

CLÉONICE, qui se tient à l'écart.

Le jugement approche !... Seigneur, que faire ?

LE JEUNE HOMME

De quel dieu parle l'oracle?

LE VIEILLARD

Est-ce de César?

LA FEMME

Est-ce du Christ ?

LYCOPHRON

L'oracle parle d'un dieu nouveau.

LE VIEILLARD

Comment l'appelles-tu ?

LYCOPHRON

Le nom ne vient qu'avec l'acte. Étrange est la parole du prophète... Mais plus étrange sera son accomplissement.

LE VIEILLARD

Jamais on ne tirera un mot clair de ce devin !

LA FEMME

Allons consulter l'Évêque. Il nous dira ce qui en est.

LE VIEILLARD

Allons ! Nous sommes des chrétiens, après tout.

(Le groupe des trois, suivi d'une poignée de peuple, s'approche de la basilique.)

SCÈNE II

CLÉONICE, THESSALUS, LYCOPHRON, LE VIEILLARD, LA FEMME, LE JEUNE HOMME, PEUPLE.

LE VIEILLARD

Pasteur du troupeau des fidèles, au nom du Christ,

sors de ton sanctuaire. La ville est en détresse et le peuple t'appelle.

(Coup de cloche à l'intérieur de la basilique.)

LE PEUPLE

Au nom du Christ; le peuple t'appelle.

(Second coup de cloche.)

L'ÉVÊQUE, sortant du porche.

Me voici. Qu'y a-t-il ?

LE VIEILLARD

Très saint évêque, notre concitoyen Phosphoros va être mis en jugement. Il est accusé de conspirer contre César et les derniers outrages le menacent. Pourtant la voix de Dionysos nous promet un miracle et un libérateur. Quel est-il ? Tu dois le savoir, toi, le détenteur de la vérité unique.

L'ÉVÊQUE

Que venez-vous me parler des mensonges de Dionysos ? Ne rougissez-vous pas, vous qui vous dites chrétiens, de fréquenter encore les officines du démon ? Ah ! tant qu'il sera debout, cet antre de perdition, ce temple de Bacchus, il remplira la ville d'un souffle de luxure et de révolte. Vous parlez de Sauveur ? Il n'en est pas d'autre que Jésus-Christ. Vous parlez de miracle ? Il n'y a que le Christ qui en fasse par ses apôtres et son Église. Dans cette ville, sachez-le, il n'y a que cette crosse qui puisse en accomplir. Vous, qui venez à moi,

souillés de la lie de Bakkhos et des pestilences de Vénus, peuple infâme, je vous exclus des sacrements. Hors d'ici !

LE PEUPLE, *consterné.*

Il nous maudit !

L'ÉVÊQUE

Ou promettez de vous repentir !

LE PEUPLE

Nous le promettons.

L'ÉVÊQUE

Alors, écoutez-moi. *(Il descend les marches de la basilique.)* Approchez... plus près... Mais pas de ces fronts insolents... *(Les menaçant de la crosse.)* Courbez-vous jusqu'à terre comme de vils pécheurs que vous êtes... *(Hommes et femmes font cercle autour de l'évêque, le dos courbe, le cou tendu. L'évêque reprend d'une voix sourde et sifflante, parlant à l'oreille des uns et des autres.)* Phosphoros n'est pas seulement convaincu d'outrage à César, mais d'un commerce criminel avec le démon. Il a fréquenté, dans le Taurus, la montagne des mages qui évoquent Satan. Seuls, les fils de Lucifer en reviennent. Les autres tombent précipités en des abîmes inconnus. Ensuite, il a séduit une vierge sainte en l'arrachant à sa thébaïde... et nul ne sait ce qu'elle est devenue. *(Le peuple se récrie avec des gestes d'étonnement et d'horreur.)* Voilà ce qu'est votre héros, Théoklès l'apostat, Phosphoros le suppôt du démon. Mais

il va paraître au tribunal du proconsul. Il faut qu'il s'humilie, qu'il avoue ses crimes et qu'il se traîne dans la boue jusqu'à la croix de ma basilique. Alors — par la grâce de Dieu — c'est moi qui ferai le miracle! J'obtiendrai son pardon. Le proconsul m'écoutera; car je puis tout auprès de César. Mais si Phosphoros redresse le front, s'il brave César et la très sainte Église, alors criez: « A mort! A mort! » Voilà la seule chose qui peut encore vous sauver des peines éternelles. Avez-vous compris? (Le peuple recule avec terreur. L'évêque remonte solennellement les marches de l'église et se retourne sous le porche. La crosse étendue, il prononce dans le ton religieux.) A cette condition, je vous promets le pardon des péchés, l'admission aux sacrements et ma bénédiction pastorale.

(La foule abattue s'écoule lentement avec des gestes de désespoir. La femme, le jeune homme et le vieillard s'en vont les derniers et se retournent plusieurs fois en désignant le porche avec des gestes d'effroi.)

LYCOPHRON, à part.

A quoi servent les sacrements aux mains des oppresseurs?... A écraser des âmes et à tuer des consciences. (Il sort.)

CLÉONICE

Ils sont tous contre lui. Contre lui, César avec les soldats et tout l'Empire; contre lui, l'évêque qui tient le peuple dans sa main. Ils vont écraser celui qui porte l'étoile à son front douloureux de maudit!... Je vois le juge s'approcher... Derrière lui, une armée

innombrable... dans cette mer humaine, hérissée de piques, pas un javelot, pas un glaive qui n'ait pour cible le cœur de Phosphoros ! O Seigneur tout-puissant, où est ton feu et ton ouragan pour balayer la montagne de fer et dévorer l'armée de la haine ?... Comment le puis-je, moi ? Le Christ ressuscité n'est-il pas descendu aux Enfers pour sauver des damnés ? Et moi, la Ressuscitée de l'Amour, je n'aurais pas la force de sauver mon Héros ? A moi, puissances du Ciel qui faites pleuvoir des océans d'âmes à travers les espaces et jetez sur la terre la semence des hommes libres ! A moi, divin Amour, fais de mon cœur un rocher de diamant pour recevoir tous les coups et de mes bras deux flammes pour briser tous les fers et délivrer celui que j'aime !

(Elle reste les bras étendus, comme en extase.)

THESSALUS

Voici des hommes armés. On pourrait nous découvrir. Viens, cachons-nous chez ta sœur Cadmée.
(Il l'entraîne.)

SCÈNE III

DAMIS, PHRYGIUS, ANDROCLÈS arrivent en hâte et se parlent à voix sourde sur un rythme précipité.

ANDROCLÈS, à Damis.

As-tu suivi mes ordres ?

DAMIS

A toutes les portes de la ville, vingt hommes cachés dans une maison. Conduits par des hommes sûrs, au premier signal ils se jetteront sur les légionnaires qui gardent la cité. Et toi, as-tu préparé la surprise de l'Acropole ?

ANDROCLÈS

La phalange occupe le souterrain. Elle est prête à fondre sur la garde barbare. Mais tout dépend du premier coup. Le proconsul tombé, le peuple se soulève, la garde barbare s'effraye et la révolte prend des ailes.

DAMIS

A quel moment faut-il frapper ?

ANDROCLÈS

Quand il prononcera la mort de Phosphoros.

PHRYGIUS

Mais êtes-vous sûrs d'atteindre le proconsul ? Sa garde l'entoure et veille avec des yeux d'Argus ; pour accomplir ce coup d'audace, il faudrait un miracle. Le peuple l'attend ; sans lui, il ne nous suivra pas.

ANDROCLÈS

A nous de faire le miracle en frappant juste au bon moment.

PHRYGIUS

Avant que nos épées aient plongé dans sa poitrine, cent piques auront percé les nôtres. Nous morts, qui soulèvera la ville? qui proclamera la liberté de l'Ionie?

DAMIS

Veux-tu faire échouer l'entreprise?

ANDROCLÈS

Reculer maintenant, c'est nous perdre à coup sûr!

PHRYGIUS

Il me faut le signe d'en haut. Sans lui, je ne ferai rien.

(Fanfare dans le prytanée.)

ANDROCLÈS

Silence! Voici le proconsul.

SCÈNE IV

Le proconsul HARPALUS sort du prytanée, précédé de ses LICTEURS et de son HÉRAUT. Il s'assied sur la chaise curule en haut de l'escalier. Derrière lui, sous le portique du fond, LES LÉGIONNAIRES font la haie. LE PEUPLE afflue de toutes parts et remplit l'Agora. LE JEUNE HOMME, LA FEMME ET LE VIEILLARD forment un groupe à part dans la foule. ALCÉTAS arrive avec les trois hétaïres : AGLAÉ, CYTHÉRIS, MIMALONE, en leurs costumes de Bacchantes. Elles prennent place à gauche, sur l'escalier du temple de Dionysos. Le devin LYCOPHRON, courbé sur un bâton noueux, se campe à leurs pieds. — A droite,

apparaît, sous le porche de la basilique, CLÉONICE, le visage caché sous la cape de son manteau — Les trois conjurés, DAMIS, ANDROCLÈS, PHRYGIUS, occupent le milieu de la scène.

ALCÉTAS

Un jugement? c'est le plus beau de tous les spectacles. Nous allons nous divertir.

AGLAÉ, ironiquement.

Voyons si le fils de Dionysos est toujours aussi beau...

CYTHÉRIS, avec dédain.

Aussi pur...

MIMALÔNE, avec amertume.

Aussi fort!..

AGLAÉ

Sous les verges des licteurs, peut-être qu'il regrettera ma coupe...

CYTHÉRIS

... mes roses dédaignées...

MIMALÔNE

... et mon thyrse magique!

(Trois licteurs amènent par le fond Phosphoros, tête nue, l'épée au côté. Ils se rangent avec lui, à la droite du proconsul.)

DAMIS

Le voici... Comme il est pâle!

ANDROCLÈS

Il est impassible.

PHRYGIUS

Il est atterré.

CLÉONICE, appuyée au pilier du porche.

Je me sens défaillir.

(Un murmure d'émotion parcourt la salle.)

LE HÉRAUT

Silence, sur la place... Le proconsul va parler

HARPALUS, assis sur son siège de préteur.

Théoklès, fils d'Agathon, tu étais un des enfants privilégiés de cette ville, tu étais riche et libre, comblé des dons de l'esprit et de la fortune. Tu aurais pu devenir le premier citoyen de l'illustre Dionysia, que dis-je ? un des grands de l'Empire, si tu avais voulu te soumettre aux deux pouvoirs institués par Dieu et qui gouvernent la terre : à César et à l'Eglise. Ton père fut un noble magistrat, ta mère une femme pieuse. Mais ton âme perverse semble avoir été conçue dans l'antre d'une montagne sauvage, par une bacchante phrygienne et le démon de la tempête. Dès ton jeune âge, l'orgueil couvait dans ton cœur indomptable. Jamais tu n'as voulu courber ton front devant la croix du Christ, le maître du ciel, ni devant les augustes statues de César, le maître du monde. Tu as fui la cour de [Byzance] et refusé de rendre hommage à l'empe-

reur. Si tu fréquentais les temples payens, ce n'était que pour y chercher des armes contre nous. Aucun dieu ne trouvait grâce devant toi. Misérable insensé, tu voulais être dieu et César toi-même!.. Tes voyages n'ont été qu'une longue conspiration. Pendant sept ans, tu as parcouru le monde dans un dessein mystérieux..., et nul ne sait pourquoi. En Chaldée, en Egypte, tu t'es livré aux rites sataniques de la magie. Tu as erré de la tumultueuse Alexandrie à la vénérable Athènes, et tu es entré comme un ennemi dans Rome, la ville éternelle fondée pour l'éternel pouvoir. Partout, dans les cirques des athlètes, sous les portiques des philosophes, au foyer des mécontents, tu fomentais le doute, la lutte et la révolte. L'œil de César, qui voit tout, te suivait; sa clémence t'épargnait encore. Mais, après ton retour dans ta ville natale, quel est ton premier acte? Un crime monstrueux. On t'a vu, la nuit, avec un vase rempli d'un liquide infernal arrosé de ton propre sang, tracer des caractères sous la statue de César. Le lendemain, la ville entière, saisie d'horreur et d'effroi, lisait les vers sacrilèges, signés: *Harmodius!* — C'est pourquoi, moi, Harpalus, proconsul de César et ton juge, je t'accuse du crime de lèse-majesté. Maintenant défends-toi et ne compte plus que sur la pitié de César ; songe que ta vie est dans mes mains. Regarde autour de toi ! Vois ce tribunal hérissé de piques et cette ville consternée — sur laquelle tu voudrais attirer la colère céleste. La Crosse et la Hache se lèvent contre toi; l'Église et la Cité t'accusent ; César t'interroge. Réponds, toi qui te nommes Phosphoros.

PHOSPHOROS

Je ne veux pas plaider pour moi! Comment descendrais-je à défendre ma vie, lorsqu'elle dépend d'un mot tombé de tes lèvres, ou d'un geste de ta main? D'avance je l'ai livrée à tes licteurs. Mais jusqu'à mon dernier souffle je veux plaider pour ma patrie; je veux chanter un chant funèbre en l'honneur de Dionysia ! Toujours libre jusqu'à ce jour, depuis les temps héroïques; Dionysia fut l'alliée du peuple qui se dit le Peuple-Roi, maisn on la sujette de Rome. La phalange dionysienne a combattu librement pour Alexandre et s'est refusée à Jules César, qui respecta son refus. Ni Tibère, ni Néron — ces monstres — n'ont osé violer ses libertés; ni Trajan, ni Marc-Aurèle, — ces sages — ne l'ont voulu. Les faisceaux consulaires se sont inclinés devant nos portes; les aigles des légions ont salué notre Acropole d'un vol lointain. C'est ton empereur chrétien qui a voulu réduire cette ville en esclavage, sous prétexte de protéger son église. Plus d'archonte, plus de phratries, plus de phalange sacrée. Dionysia a-t-elle rien disputé de ses grandeurs, de ses trésors? Non; elle a tout donné, la pauvre déchue qui fut jadis guerrière et phythonisse. Elle a tout livré à César : ses murailles, ses terres, ses maisons et ses temples... Mais il lui restait un marbre immaculé, un autel, un lieu saint, toujours paré de fleurs, de chevelures de femmes et de trophées d'adolescents. Dionysia pouvait dire aux autres cités de l'univers : « A vous, les richesses et le « pouvoir; à vous, l'or des montagnes et le bruit

« des légions ; à vous les fêtes joyeuses et les triom-« phes du Capitole. Moi, j'ai gardé l'Espérance ; « car je veille à l'autel du dernier-né des dieux ! » — Ah ! l'insatiable César était jaloux de l'Espérance. Pour l'empêcher de renaître à jamais, il a dressé sa propre idole sur l'autel sacré... — Mais l'âme de Dionysia, mère des Héros et des Muses, ne voulait pas mourir sans avoir jeté son cri contre ce sacrilège. Ce cri, c'est moi, le dernier de ses fils, qui l'ai poussé. Eh bien ! oui, c'est moi qui signe *Harmodius* avec tout mon sang. Je préfère mourir avec ce nom ; tous les autres, je les renie !

HARPALUS

Tu en as dit assez pour mériter ta condamnation et trop pour ma patience. Mais où sont tes complices ?

PHOSPHOROS

Plût à Dieu que j'en eusse ! Regarde cette ville muette et ces faces livides. Sont-ce des fronts de conjurés ? Réjouis-toi, Harpalus, et triomphe à ton aise. Je suis seul à te braver. J'aurais des complices, si j'avais des frères d'âme... mais je n'en ai pas !

HARPALUS

Tu en as et je veux savoir qui ! Écoute donc ma sentence.

VOIX, dans le Peuple.

Grâce ! Grâce pour Phosphoros.

LE HÉRAUT

Silence! Ecoutez le jugement!

HARPALUS

Par tes outrages à César tout puissant tu as cent fois mérité la mort. Je te dépouille donc de ton titre de citoyen romain et te condamne à périr par la hache des licteurs, sur l'Acropole, aux pieds de César insulté, après avoir été battu de verges devant tes concitoyens... (Murmures d'indignation dans la foule...) à moins qu'il ne se trouve un ami pour partager ton sort. En ce cas, César — car c'est lui qui le veut ainsi — commue la peine de mort en exil à vie chez les Scythes. Allons, Oreste, plaide ta cause, et voyons si tu as un Pylade.

DAMIS, à Androclès et à Phrygius.

Je ne veux pas l'abandonner!... Si vous ne tuez pas Harpalus, je suivrai Phosphoros.

PHRYGIUS

Malheureux! Ne vois-tu pas que c'est un piège du proconsul pour découvrir les conjurés?

ANDROCLÈS

Alors, frappons! C'est le moment!

PHRYGIUS

Non; les légionnaires nous surveillent et le peuple ne nous suivra pas. Attendons.

LE HÉRAUT

Est-il quelqu'un dans la cité qui veuille suivre Théoklès en exil? Qu'il se montre!

(Les trois conjurés se serrent ensemble comme pour se consulter. Phrygius retient par le bras Damis et Androclès, qui, la main sur la poignée du glaive, sont prêts à s'élancer.)

HARPALUS

Citoyens de Dionysia, je vous prends à témoin que Théoklès, l'ennemi de César, n'a pas trouvé un seul ami pour le suivre en exil. Allons, courage, Harmodius, invoque ton Génie. — Maintenant, licteurs, liez-le et frappez.

(Les licteurs lient les mains de Phosphoros derrière son dos, le forcent de s'agenouiller et lèvent leurs verges pour frapper. Un frémissement court sur la foule.)

CLÉONICE, jetant sa cape et son manteau, s'élance sur le tribunal, arrache les verges aux licteurs et s'écrie.

Arrêtez, misérables ! (Se tournant vers le proconsul et le peuple.) S'il n'est personne parmi vous pour défendre le seul homme libre de la cité, moi, Cléonice de Dionysia, je suis prête à le suivre en exil ou à mourir avec lui ! (Elle prend la tête de Phosphoros dans ses mains et le baise au front. D'un poignard elle coupe ses liens. Tout le monde est interdit.)

PHOSPHOROS se redresse et demeure un instant immobile d'étonnement.

Cléonice ! ma Cléonice ! quel baptême de feu est tombé sur mon front glacé par la mort ? Il fallait tes lèvres pour me ressusciter !

(Grande agitation dans la foule, d'où montent des cris grandissants.)

LA FEMME

Un miracle ! un miracle !

LE VIEILLARD ET LE JEUNE HOMME

Le Héros annoncé!

UNE PARTIE DE LA FOULE

La Vierge du désert !

UNE AUTRE PARTIE DU PEUPLE

Phosphoros! Cléonice! Cléonice! Phosphoros!

TOUS

Un miracle! un miracle! Courons les délivrer!

PHOSPHOROS, tirant son épée.

Harmodius est vivant ! A moi, ses frères !

HARPALUS, se levant, aux licteurs et aux légionnaires.

Frappez les coupables!

DAMIS, ANDROCLÈS, PHRYGIUS se jettent, le glaive nu, sur Harpalus, au cri :

Mort au proconsul!..
(Harpalus tombe frappé à mort sur sa chaise curule.)

PHOSPHOROS, qui est resté immobile, le glaive levé au ciel, devant Harpalus.

L'âme de Dionysia se venge. Salue son Génie qui plane sur la cité...

HARPALUS

Phosphoros !... le dernier né des dieux !... (Il expire.)

(Les légionnaires ont fait un mouvement pour se jeter sur les conjurés. Ils sont arrêtés par les flots du peuple qui les désarme et les repousse. Le corps de Harpalus est emporté de la chaise curule. Cléonice se jette dans les bras de Phosphoros. Ils restent enlacés au haut du prétoire... Un fort coup de cymbale retentit, à gauche, derrière la scène. Les amants restent immobiles, perdus l'un dans l'autre.

DAMIS se précipite sur le devant de la scène.

Écoutez la voix de la cymbale ! Les portes de la ville sont délivrées!

(Fanfare à droite.)

ANDROCLÈS, même jeu.

Écoutez la fanfare de joie! C'est la phalange dionysienne qui reprend l'Acropole!

PHRYGIUS, même jeu.

Écoutez son écho qui se prolonge ! Demain, Dyrapolis s'affranchira du joug de Rome et de Byzance. C'est moi qui l'affirme, le fils de roi!

PHOSPHOROS, se dégageant des bras de Cléonice.

Sois libre de nouveau, ma Dionysia! Que la fanfare de ta joie, que le flambeau de ton espérance bondissent de montagne en montagne, de cité en cité, par toute l'Ionie, par-delà la Grèce et la Propontide, pour dire au monde entier : « Les vieux jougs sont brisés ; il est un dieu qui trône au cœur de l'homme; une joie immortelle jaillit de la terre! »

Le peuple forme un grand cercle autour de l'Agora. Les trois conjurés se tiennent au milieu.)

TOUS

Gloire à Cléonice ! Gloire à Phosphoros, archonte de Dionysia !

PHOSPHOROS, descend du prétoire en tenant Cléonice par la main.

O frères de la cité dionysienne, ce n'est pas moi qu'il faut acclamer : c'est le tout-puissant amour de cette vierge héroïque qui a fait le miracle. Voyez ses bras nus ; ils ont été plus forts que les piques des légionnaires. Voyez les longues flammes que jette l'orbe de ses yeux ; elles ont porté plus loin que les flambeaux et les cierges de vos prêtres. Voyez le cœur de feu qui bat sous la blancheur de son péplos ; il a été plus puissant que tous les cœurs ensemble de la ville dormante. C'est elle qui a brisé mes liens, tiré vos glaives des fourreaux et fait jaillir la Victoire du sol de la Cité comme une déesse armée d'une poignée d'éclairs. — O Cléonice ! je ne te demande pas si tu m'aimes... car, depuis que tes bras m'ont étreint pour me délivrer, ton amour circule dans mes veines et ton souffle embrasé est devenu mon verbe !... Veux-tu donc t'appeler mon épouse et partager mon destin ?

CLÉONICE

Mon héros, mon époux, mon rêve et mon dieu !... Avec toi je veux tout partager, la vie et la mort, le ciel ou l'enfer, l'immortalité ou le néant ! Quand tu n'étais pas encore toi-même, tu vivais splendide

dans ma pensée. Maintenant que la Victoire te couronne, je ne vis plus qu'en toi !

(Ils s'embrassent plusieurs fois avec enthousiasme et demeurent perdus dans la contemplation l'un et l'autre. Les trois Bacchantes sont descendues de l'escalier du Temple de Dionysos, fascinées par le spectacle des amants qu'elles regardent avec une curiosité intense. Tout à coup, elles s'arrêtent.)

AGLAÉ

Devant leurs baisers, ma coupe est impuissante.
(Elle détourne les yeux et baisse la tête.)

CYTHÉRIS

Devant leur sourire, mes fleurs se flétrissent.
(Elle s'affaisse sur les marches du Temple.)

MIMALÔNE

Devant cet amour, je brise mon thyrse !...

(Elle casse son thyrse en deux et se jette sur l'escalier en se tordant de désespoir.)

ALCÉTAS, les yeux fixés sur le couple.

Je suis vaincu par leur beauté.

LYCOPHRON

Tremblez, tyrans de l'Ame, et regardez, dieux immortels : l'Amour tout-puissant au cœur de l'homme et le Couple héroïque, au cœur de la Cité !

SCÈNE VI

LES MÊMES, L'ÉVÊQUE

L'ÉVÊQUE sort brusquement de la basilique.

Un spectacle effrayant et nouveau frappe mes yeux et mes oreilles. Phosphoros, toi qui viens de tuer ton maître et ton juge; Phosphoros, fomenteur de révolte au cœur de la jeunesse et séducteur audacieux d'une vierge consacrée au Christ; tu viens de précipiter cette ville dans un abîme de calamités. On t'acclame, on te salue archonte. Mais moi, dont le bâton pastoral commande à la cité, je te défie de nommer le maître par lequel s'acccomplit ta magie infernale. Si tu oses dire la source de ton pouvoir, tout aussitôt il jonchera la terre comme une statue aux pieds d'argile, et la colère céleste te consumera. C'est pourquoi, par le pouvoir que m'a conféré le Christ, je te somme de proclamer ouvertement le dieu au nom duquel tu soulèves la cité contre ses maîtres légitimes : César et l'Église. Parle ! Si non, je vais te maudire !

PHOSPHOROS

Évêque, qui te dis pasteur du peuple et l'instrument de Dieu, je n'ai pas peur de tes foudres. Si tu ne sais que maudire, c'est toi qui viens de l'enfer. La noble vierge que voici m'a suivi librement. Quant à moi, je ne craindrai pas de nommer mon Génie. Comme ton Christ, l'Archange que j'invoque descend du ciel; *c'est l'autre Verbe du Tout-*

Puissant: et devant tous, je vais le révéler. Écoutez, mes amis, frères d'Harmodius, vous tous enfants de la lutte et fils de la souffrance, jadis mes compagnons de deuil dans le silence de l'oppression, aujourd'hui mes frères d'armes dans la liberté de la joie, sachez-le: en vous tous, vit l'étincelle du dieu caché — le feu ravi du ciel, un brandon de la torche de l'Ange qui éclaire le monde avec des âmes incendiées. C'est le feu divin que je veux réveiller en vous, malgré la hache de César qui accable les corps, malgré la crosse de l'Église qui accable les âmes. Il fut un temps où les dieux descendaient vers les hommes pour les instruire. Voici l'aube de l'âge où l'homme affranchi remontera vers les dieux. La phalange dionysienne a repris l'Acropole; peuple de Dionysos, va-t'en renverser la statue de César! A sa place, sur l'autel du dernier né des dieux, nous dresserons l'Ange qui porte le flambeau, le Génie de la cité nouvelle : Lucifer Libérateur!

LE PEUPLE sort aux cris de :

« Lucifer Libérateur ! »

L'ÉVÊQUE, à part.

Déchaîne ton enfer : je saurai l'ameuter contre toi ! C'est Cléonice qui fait sa force ; à tout prix il faut les séparer. (Il rentre brusquement dans la basilique.)

(Les accords solennels d'une musique nuptiale, où la flûte se marie à la lyre, au frémissement mystérieux des cymbales, résonne au fond du temple de Dionysos. Le Pontife apparaît sous le portique, précédé des jeunes filles qui ont dépouillé leurs voiles de deuil et se montrent en robes de fête. La choryphée porte le flammeum, un

voile de pourpre semé d'étoiles, la seconde tient la couronne d'épousée. Elles en parent Cléonice. Les autres portent des flambeaux. Les jeunes filles se rangent à gauche, la phalange dionysienne à droite, de manière à former une double haie qui conduit au prytanée. — (Crépuscule.)

PHOSPHOROS se retourne tout à coup et aperçoit les flambeaux qui s'allument dans la cour du prytanée. A Cléonice.

Qu'arrive-t-il? Où sommes-nous? Es-tu Cléonice? et suis-je Phosphoros? Es-tu la vierge du désert, toi qui m'apparais sous un voile de feu semé d'étoiles, et qui mêles dans tes yeux, comme en des coupes profondes, les flammes de l'amante à l'orgueil de l'épouse? Ce palais nuptial... ces torches qui nous appellent... n'est-ce pas un songe?... Je tremble devant le rêve accompli et n'ose entrer dans le temple de nos délices...

CLÉONICE, radieuse.

Pourquoi, mon fier héros, deviens tu si timide? Moi, j'ai quitté mon Christ pour toi. Mesures-tu le courage qu'il m'a fallu? Tu es mon Messie désormais, et je ne tremble pas devant mon bonheur; je l'aspire de tous mes sens. Ces flambeaux sont trop pâles, ces parfums trop légers. Le volcan, jadis refoulé de mon cœur, gagne mes tempes et change mon sang en torrents de lave. J'ai soif de mourir en toi!

PHOSPHOROS la regarde avec ivresse.

Comment expierons-nous l'immensité d'un tel bonheur?

CLÉONICE

Eh! que nous importe? Cette nuit divine et nuptiale ne vaut-elle pas l'éternité? Le ciel nous envie; tout le firmament flamboie sur l'atrium. Et puis, tu ne connais pas encore l'Amour!... Que lui font la joie ou la tristesse, le triomphe ou la défaite, la gloire ou l'ignominie, pourvu qu'il soit l'Amour? Il brave tout, s'il reste égal à lui-même, et l'âme aimante trône en souveraine sur le monde, du sein même de la douleur. Du sommet radieux où nous sommes, mène-moi au fond de l'abîme, et tu verras si Cléonice est fière de souffrir pour toi!

PHOSPHOROS

Viens! L'univers est dans tes yeux!

(Ils montent les marches du prytanée. Parvenus sous le portique, ils se retournent. Phosphoros salue d'un geste gracieux la phalange dionysienne. et Cléonice la théorie des jeunes filles. En même temps, les Bacchantes transfigurées s'avancent jusqu'au pied des marches.)

AGLAÉ, versant une libation de sa coupe.

A vous le divin désir !

CYTHÉRIS, jetant des fleurs de sa corbeille.

A vous les fleurs qui ne meurent pas !

MIMALÔNE, élevant deux gerbes de palmes dans ses mains.

A l'Amour triomphant, des palmes et des ailes!

DAMIS s'avance en choryphée de la phalange et récite la première strophe de l'hymme nuptial.

Salut à toi, salut!
Ardente fiancée,

Ton grand jour est venu.
Sous la torche allumée
Nous avons attendu ;
Ta splendeur s'est levée,
Ton héros a vaincu.

TOUS

Évios ! Évios !
Hyménée ! Hyménée !

LA CHORYPHÉE DES JEUNES FILLES

Nous avons revêtu
Le glaive avec le myrte
Et le tyran n'est plus.
Par le myrte et le glaive
Nous avons combattu.
Un Dieu nouveau va naître,
Un héros est venu.

TOUS

Évios ! Évios !
Hyménée ! Hyménée !

(Pendant que le couple se perd lentement vers le fond du prytanée, les jeunes gens et les jeunes filles croisent les flambeaux et les glaives, et récitent alternativement l'épode.)

DAMIS

Marions en ce jour
Les torches et les glaives
Avec du myrte autour.

LA CHORYPHÉE

Entraîne ton beau rêve
Au nuptial séjour.

Un dieu nouveau se lève
Avec le grand Amour !

TOUS

Évios ! Évios !
Hyménée ! Hyménée !

RIDEAU

ACTE IV

LE JARDIN DE PHOSPHOROS A DIONYSIA

Bosquets à grands ombrages avec çà et là des stèles supportant des bustes de sages et de héros. La mer lointaine s'encadre entre les statues des deux dompteurs Castor et Pollux, dont les chevaux marmoréens se cabrent dans le ciel. A gauche, un petit portique à colonnes ioniennes. Dans une niche de l'édicule, se dresse un marbre de Lucifer prenant son vol, le pied posé sur un globe. Devant la statue, l'autel domestique, au pied duquel on voit un trophée d'armes. Non loin, un banc de pierre. A droite, en perspective, la ville dominée par l'Acropole.

SCÈNE I

CLÉONICE, devant l'autel domestique, y attache une guirlande de feuillage et des couronnes de fleurs. PHOSPHOROS est assis sur le banc de pierre. UN GARDE se tient devant lui.

PHOSPHOROS

Rien de Damis?

LE GARDE

Non, maître.

PHOSPHOROS

Rien d'Androclès et de l'armée?

LE GARDE

Rien.

PHOSPHOROS

Rien de Phrygius ?

LE GARDE

Pas d'avantage.

PHOSPHOROS

C'est bien. S'ils viennent, qu'ils entrent sans tarder.

(Sort le garder.)

CLÉONICE

Pourquoi, depuis trois jours, mon amour a-t-il cessé de me dire ses pensées? Pourquoi ce matin est-il muet comme une ombre devant son Aimée?

PHOSPHOROS

Il y a des jours où l'homme a besoin de se recueillir au foyer de son être, pour écouter les voix du silence.

CLÉONICE laisse tomber la guirlande inachevée.

Te taire devant moi? Est-ce que ta conscience a peur de ton âme? Que se passe-t-il ?

PHOSPHOROS

Tu sais tout.

CLÉONICE vient précipitamment s'asseoir sur le banc. Elle prend Phosphoros par les mains, puis elle saisit sa tête entre les siennes et le regarde au fond des yeux.

Ce n'est pas vrai. Qu'as-tu? Quel voile sur tes

yeux? Quelle tristesse au fond? O Phosphoros, réponds à l'âme de ta vie! J'entends en moi comme une éternelle musique de l'amour que j'ai pour toi. Les cordes vibrent avec tendresse ou avec fureur, mais l'harmonie céleste est toujours là. Je te possède par droit de cette force qui n'a ni mesure ni frein. J'ai tout donné — et je veux tout!

PHOSPHOROS

O ma lyre vivante, mon beau désir, mon rêve incarné, comment te résister, chère divinatrice? Eh bien, oui, je souffre. Jusqu'à présent j'avais la foi qui transporte les montagnes, je me sentais des épaules d'Hercule pour les renverser.

J'ai défié les deux pouvoirs suprêmes de ce monde : César et l'Église!... Mais le monde marche derrière eux. Inévitable Némésis, l'univers, que j'ai voulu soulever, va retomber sur moi.

CLÉONICE

Ne parle pas ainsi, mon Phosphoros. Les Victoires aux pieds rapides sont des déesses. Ne sois pas ingrat envers celle qui a touché ton front de son aile blanche et fulgurante. Souviens-toi de ce jour sans pareil. Depuis ton départ avec la phalange, je ne tenais plus ici. Malgré toi je voulus te rejoindre à l'heure suprême. Quand j'atteignis le camp, la tente était vide; le combat commençait. En face, l'armée de César balayait la plaine; l'airain sombre des légions ondulait festonné des couleurs éclatantes des barbares. La colline où je me trouvais

reluisait de cuirasses, de casques et de glaives; c'était le bataillon sacré conduit par toi, avec Damis et Androclès aux ailes. La hauteur voisine se hérissa d'une palissade mouvante; c'était Phrygius avec les cavaliers Gaulois et les archers de Dyrapolis. La montagne et la vallée se renvoyaient les cris de ralliement. La montagne clamait : « Phrygius!... » et la vallée répondait: « Phosphoros!... » Alors, prenant une poignée de javelots, tu t'élanças au milieu de ta phalange en t'écriant : « Pour Lucifer et pour la Cité libre ! » Je brûlais et je frissonnais à la fois; tes gardes m'empêchèrent de te suivre, et, toute une journée, je vis la phalange enveloppée du tourbillon de la bataille, avançant, reculant, les boucliers serrés, parfois en carrés, parfois en triangles, souvent rompus, mais reformant toujours sa carapace agile de ses tronçons épars. Et le destin immobile, planant sur elle, laissait tomber de ses mains égales les dés blancs de la vie, les dés noirs de la mort. Je crus défaillir. Enfin la ligne romaine se rompit et la phalange passa au cri de : « Lucifer et Dionysia ! »

PHOSPHOROS

Et quand le soir, dans le camp des Romains envahi par les nôtres, je vis arriver à cheval, pareille à une amazone échevelée, ma Cléonice accourue sur le champ de bataille — comme je l'enlevai de sa cavale hennissante, ivre d'espace et de fanfares!... Il y avait du feu sur tes lèvres... Alors, oui, alors j'ai vu ma Victoire, je l'ai tenue dans mes bras!

CLÉONICE

Tu t'en souviens... Pourquoi donc douter aujourd'hui ? Rappelle-toi Damis quand il vint avec un captif te demander sa liberté comme pour un frère. L'éphèbe gracieux semblait devenu un jeune Apollon, tant il rayonnait. Rappelle-toi Androclès, couvert de sang et de poussière, mais portant son trophée, calme et fort comme Hercule. Rappelle-toi Phrygius, proclamé roi par les siens, te donnant la main avec la fierté d'un Jupiter. Grâce à toi, l'un avait conquis une âme, l'autre un trophée, le troisième une couronne. Ils venaient montrer leurs conquêtes à leur maître. Car c'est toi qui les avais remplis de ton souffle, c'est toi qui les avais exaltés jusqu'à leurs dieux !

PHOSPHOROS

Oui, créer des hommes libres est mon désir. En ce jour, la cité de mon rêve a vécu.

CLÉONICE

Et pourquoi ne vivrait-elle pas toujours ?

PHOSPHOROS

Parce qu'il est des sommets qu'on n'atteint qu'une fois et d'où l'on aperçoit les termes de la destinée.

CLÉONICE

Écoute, mon Feu et ma Lumière ! Sais-tu ce que j'ai senti en ce soir de bataille, quand, haletante,

épuisée, je suis tombée de mon cheval dans tes bras ? Séparés, nous sommes impuissants; unis, nous pouvons tout. Quand nous nous aimons, c'est un monde qui rencontre un monde. Leur choc a son retentissement dans l'infini. Chacun des deux paraît sombrer dans la tourmente. Mais voici que de leur étreinte il naît un monde nouveau !

PHOSPHOROS

Tu dis vrai ! Les rameaux de la Cité nouvelle ont fleuri.

CLÉONICE

Nous en sommes le tronc vivant.

PHOSPHOROS

Et la cité vivra, tant que la sève ira du tronc aux branches.

CLÉONICE

Et qu'ensemble nous serons un corps, une âme, une même pensée.

PHOSPHOROS

Ainsi nous sommes invincibles.

SCÈNE II

LES MÊMES, LYCOPHRON s'est avancé à pas lents, s'arrête devant le couple, les deux mains appuyées sur son bâton, et le regarde.

CLÉONICE

Le devin !

PHOSPHOROS

Lycophron !... La première fois que je t'ai vu, tu m'as prédit la victoire et ta prophétie s'est réalisée. Maintenant des rayons douteux filtrent à travers tes paupières fatiguées. Qu'apportes-tu, vieillard toujours courbé sous l'ombre de l'avenir ?

LYCOPHRON

Sois sur tes gardes, Phosphoros; ne t'endors pas sur ta victoire. L'heure du trouble approche. Défie-toi de l'évêque... défie-toi des chrétiens. Veille sur ta Cité!

PHOSPHOROS

Laissons conspirer l'évêque et ses moines. Damis, Androclès et Phrygius sont les colonnes vivantes de ma cité. Eux aussi, ils veillent. Tant qu'ils seront debout, je n'aurai peur de rien.

LYCOPHRON

Tremble pour Damis ; son cœur tendre et fidèle n'a pas ta force ; — la tempête peut briser l'arbrisseau. — Réfrène l'audace d'Androclès ! il est violent et téméraire; — le lion peut tomber dans les rêts du chasseur. — Défie-toi de l'orgueil de Phrygius ; il est ambitieux. Tu l'as fait roi; sa couronne en veut à ton flambeau.

PHOSPHOROS

Me défier de Damis, de Phrygius et d'Androclès? Mais je me fie à leurs poitrines plus qu'aux rem-

parts des forteresses. Alors dis à mon âme de se défier de mon corps, de mes bras, de mon cœur bouillonnant.

LYCOPHRON

Souvent le corps a trahi l'âme.

PHOSPHOROS

Viens-tu me prendre mon courage ?

LYCOPHRON

Je viens le tremper contre l'adversité !

PHOSPHOROS

Vieillard imprudent, c'est toi qui m'as poussé au temple du Dieu inconnu, où m'apparut mon fulgurant Génie, c'est toi qui m'as lancé, glaive au poing, dans ma course éperdue. Pourquoi me parles-tu de malheur et de mort, quand tu m'avais promis la Victoire et l'Immortalité ?

LYCOPHRON

La Victoire est la flamme qui surgit des grands bûchers. Et l'Immortalité est fille de la Mort. (Il fait quelques pas vers le fond, se retourne entre les Dioscures en levant les bras et disparaît.)

PHOSPHOROS

Craintes de vieillard ou songes de devin, à quoi bon les scruter ? Rassemblons la phalange. Je sens se préparer la grande bataille entre le monde et moi.

CLÉONICE

J'en serai, n'est-ce pas?

PHOSPHOROS

En ce jour, Cléonice veut donc lutter à mes côtés ?

CLÉONICE

Si je le veux? Je l'exige. S'immerger dans l'amour jusqu'à l'oubli de l'univers est une joie humaine ; combattre et vaincre ensemble — est un plaisir des dieux !

PHOSPHOROS

Tu seras toujours ma Victoire ailée.

(Il la presse dans ses bras et sort.)

SCÈNE III

CLÉONICE, peu après, LE MOINE

(Restée seule, Cléonice s'approche de l'autel domestique, en détache une palme et va s'asseoir sur le banc de marbre. Bientôt elle laisse glisser la palme à terre et tombe en rêverie. Le Moine sort furtivement d'un bosquet et s'approche avec précaution de Cléonice, en jetant autour de lui des regards scrutateurs. Quand il s'est assuré que personne ne l'observe, il prend une attitude grave, met les mains dans ses manches, se poste à distance et regarde fixement la femme de l'Archonte.)

CLÉONICE se tourne vivement, et tressaille.

Un moine ici? Que me veux-tu?

LE MOINE étend ses mains.

Brebis égarée du Seigneur, la grâce divine soit avec toi.

CLÉONICE

Comment as-tu pénétré dans ce jardin ?

LE MOINE

Les messagers de Dieu viennent par tous les chemins.

CLÉONICE

De quel droit me parles-tu ? Au nom de qui ?

LE MOINE

Notre très saint évêque m'envoie à la femme de l'Archonte. Il veut parler à l'âme de celle qui fut la Vierge du désert. Il sait que la noble Cléonice est la fille du pieux Laodikos, il sait que, si les griffes du démon se sont posées sur elle, la grâce secrète du Seigneur ne l'a point quittée... Oui, tu es restée chrétienne au fond du cœur... Il sait que ton âme est oppressée par les dangers croissants qui menacent la ville... et l'Archonte ! Il s'en inquiète... Viens avec moi... Le pouvoir souverain de celui qui t'a tenue sur les eaux baptismales... t'absoudra... et ses sages conseils te donneront la force de faire triompher Dieu... tout en restant la femme de Phosphoros.

(Il fait un signe de croix.)

CLÉONICE

Tu m'as espionnée pour me surprendre. Parce

que tu t'es glissé comme un voleur dans mon sanctuaire, tu crois pouvoir ramper jusqu'à mon cœur? Moine effronté de la bande hypocrite, dont les livres distillent le miel des saintes paroles et qui attires la haine aux entrailles du peuple, tu as promis à ton évêque, notre ennemi, d'amener Cléonice en pénitente à ses pieds! Va-t'en dire à celui qui t'envoie que la Vierge du désert n'est plus que la femme de Phosphoros. Voilà son roi, son maître et son Dieu. Si l'évêque veut me parler, qu'il vienne ici. Je n'irai pas à lui.

LE MOINE, après un nouveau signe de croix, s'approche subitement de Cléonice et lui parle avec une familiarité insidieuse.

Malheureuse! Ce n'est pas tout! Il s'agit d'un secret impérial... d'un message clandestin de César à notre Saint Père l'Évêque... Il s'agit de la vie de ton époux!

CLÉONICE se dresse, dans une grande émotion.

La vie de Phosphoros!... (Se reprenant.) Mais non; ce n'est qu'un piège. (Haut.) Ah! je comprends; ce sont les projets de l'Archonte qu'on voudrait transmettre à César... Prêtres, gardez-vos secrets, Cléonice sait défendre la vie de son époux... et l'a prouvé!

LE MOINE, se reculant, avec hauteur.

Femme insensée! Sache donc toute la vérité. Le danger vous entoure, il vous guette à chaque pas. Ce n'est pas seulement de César et des alliés que vient la menace, mais du peuple de Dionysia. La

révolte gronde sourdement, l'émeute est prête. On dit partout que le sacrilège de Lucifer amènera tous les fléaux de Dieu sur la cité et que son dernier jour approche. On vous appelle déjà : « Le couple infernal. » A cette heure, les chrétiens s'assemblent dans la crypte. A grands cris, ils pressent l'Évêque de lancer l'anathème contre toi. Mais il hésite encore dans sa miséricorde... Il veut te sauver !... A condition que tu viennes te justifier devant lui.

CLÉONICE

Je refuse. Dieu seul est mon juge.

LE MOINE, *dédaigneusement.*

C'est bien ; je te quitte. Mais prends garde à ce que pensera le peuple de Dionysia. On lui a conté que la femme de Phosphoros avait le courage des martyres chrétiennes. Maintenant on dira : « Elle « est pleine d'audace quand elle passe dans la rue « sur son char, protégée par sa garde ou qu'elle « parade avec l'Archonte devant sa phalange. Mais « s'agit-il de confesser sa foi, elle fuit, elle a peur « comme une lâche payenne... et l'esclave de Phosphoros se cache derrière sa misérable idole ! »

CLÉONICE

Peur de ton maître ? Peur du peuple ? Peur de vous ? — Eh bien, regarde ! (*Elle va vers l'autel domestique, y prend une couronne de lys rouges et la place sur sa tête, puis elle arrache un javelot du trophée d'armes.*) C'est le front couronné de fleurs que j'irai confesser mon amour

et ma foi au tribunal de ton maître, devant tous les chrétiens. S'ils me demandent ce que Phosphoros a fait pour Dionysia, je leur montrerai ce javelot romain, ravi entre mille de la forêt de fer des légions ! Et s'ils veulent me lapider après, eh bien? Lucifer aura sa martyre !

(Elle sort rapidement par le fond.)

LE MOINE, la suivant des yeux.

J'ai réussi !... C'est par l'orgueil qu'on prend les enfants du démon. L'évêque m'a dit : « Le peuple « l'aime ; elle augmente le prestige de l'Archonte. « A tout prix, il faut les séparer avant que la foule « envahisse la maison. » C'est fait !... Elle court à la crypte comme la bête sauvage à la fosse. Sitôt entrée, je barre la porte avec des chaînes de fer. Qu'elle écume dans sa prison, l'hérétique ! et maintenant allons caresser l'émeute, pour qu'avant ce soir je voie crouler sous les flammes la maison du diable !

(Il sort en courant.)

SCÈNE IV

PHOSPHOROS, UN GARDE, bientôt après, DAMIS.

PHOSPHOROS, revenant.

La ville est morne ; pas un signe d'Androclès ; Damis toujours absent... Le devin aurait-il raison? Quels sont les malheurs qui marchent précédés d'un tel silence ? (Au garde.) Où est Cléonice ?

LE GARDE

Elle vient de sortir avec un moine.

PHOSPHOROS

Avec un moine ? Et où sont-ils allés ?

LE GARDE

A la Basilique.

PHOSPHOROS

C'est étrange.

(Entre Damis.)

PHOSPHOROS

C'est toi, Damis ? Enfin !

DAMIS accourt par le fond.

Phosphoros, ta vie est en danger ! Le peuple cerne ta maison. Je t'en conjure, fais garder les portes par ta phalange !

PHOSPHOROS

Eh ! Que m'importe ma maison ! Tu viens du camp ? Que fait Androclès ?

DAMIS

Hélas ! le message que j'apporte est si terrible qu'il fige le sang dans mes veines et raidit la langue dans ma bouche. J'ai chevauché toute la nuit, portant dans mon cœur l'affreuse nouvelle. Maintenant que je dois l'en arracher... le courage me

manque... j'en mourrai ! (Il se laisse tomber sur le banc.)

PHOSPHOROS

Parle ! Je suis prêt à tout.

DAMIS

A trois heures du défilé, au bout de la montagne, un messager s'est élancé vers moi... Le camp est détruit... Androclès, surpris par l'avant-garde de César, est mort en défendant son poste... L'armée en fuite!...

PHOSPHOROS

Comment Androclès s'est-il laissé surprendre ?

DAMIS

Comment ? Voilà le plus affreux : Phrygius nous trahit.

PHOSPHOROS

Phrygius ?

DAMIS

Le lâche t'a toujours envié. Depuis la victoire de César sur les Parthes, Phrygius tramait sa trahison dans l'ombre. C'est lui qui a fait avertir Constantin des mouvement d'Androclès. En retour, César lui garantit son titre de roi de Dyrapolis. A son exemple, toute l'Ionie nous abandonne. Éphèse, Suze, Halicarnasse, Laodicée acclament Phrygius — qui traite avec César !

PHOSPHOROS

Phrygius — que je traitais en frère d'armes!... Je l'ai fait roi de Dyrapolis et il préfère ramasser un carcan sous les verges de César que de vivre et de mourir en homme libre. Le misérable! Mais tout n'est pas fini. Ma phalange ne me trahira pas... Je suis encore l'Archonte de Dionysia et Lucifer me protège.

DAMIS se lève avec angoisse.

Phosphoros, j'ai peur pour toi... César approche. Ses espions fomentent la sédition dans la ville, et le peuple furieux, conduit par son évêque, se lève contre toi.

PHOSPHOROS

L'Ange tombé sous la foudre est aussi l'Ange qui remonte. Nous sommes ses fils, immortels comme lui.

DAMIS

Et pourtant... s'il devait être vaincu par cet autre fils de Dieu, par le Christ pâle et nimbé, descendu de son ciel suave pour mourir et ressusciter dans la nuit sanglante de la terre ?... Phosphoros ! Phosphoros ! Si ton Génie t'avait trompé !...

PHOSPHOROS

Damis, tu as douté de moi !... Maintenant, je suis seul.

(Il s'affaisse sur le banc.)

DAMIS, *effrayé.*

Tu souffres, ami. Je ne puis te voir ainsi. Parle-moi, je t'en supplie... Réponds à ton frère !

PHOSPHOROS, *toujours assis.*

Non, tu n'es plus mon frère. Nous avions une foi commune, brillante comme la torche que jadis les coureurs d'Athènes se passaient à la fète de Prométhée. C'est sur toi que je comptais pour la transmettre au monde; mais tu as laissé tomber le flambeau!.. (*Il se lève.*) Oh ! posséder un seul ami qui croit en vous, c'est posséder la terre; car une âme vaut plus que toutes les richesses. Mais voir mourir sa foi dans le cœur de son meilleur ami, — voilà la suprême douleur ! Moi, je sais que l'esprit qui m'est apparu au temple du Dieu inconnu ne m'a pas menti. Si la foi t'abandonne, laisse-moi et va rejoindre Phrygius. Je resterai seul, pour attendre le peuple, l'évèque et César.

DAMIS

O mon ami ! pardonne si j'ai faibli par tendresse pour toi. Le cœur de Damis sait ce qu'il doit à Phosphoros. A l'âge où l'âme s'épanouit, feuille à feuille, comme un lotus blanc sur le fleuve trouble de la vie, tu as fait éclore la mienne de ton souffle chaud. A l'âge où il faut combattre pour la vérité, tu as marché devant moi et je t'ai suivi. Non, ils ne mentaient pas, les sentiers de mon adolescence, parfumés des pas de la Beauté divine, où je t'ai ren-

contré. Tu as été mon ami, mon frère, mon maître. Tu m'as montré le modèle immortel où j'aspire. Je te dois une âme nouvelle — et c'est pourquoi je crois en toi! — Me voilà prêt à combattre pour les rêves de notre jeunesse. Réponds, Phosphoros, ai-je perdu ma foi ?

PHOSPHOROS le serre dans ses bras.

Pardon, frère, c'est moi qui ai faibli. J'avais douté de toi ! — Et maintenant, si tu veux encore lutter pour Phosphoros, va trouver Cléonice à la basilique. J'ai peur d'un piège de l'Évêque... En ce moment, je le sens, un danger mortel nous menace. — A toute force, ramène-la ici !

DAMIS

Sois tranquille, j'y cours. (Il sort.)

(Crépuscule. — Rumeur de voix derrière la scène.)

UN GARDE

Seigneur, la foule du peuple se presse à la porte du jardin et réclame l'entrée avec des cris féroces. Faut-il la repousser à coups de piques ou de pierres !..

PHOSPHOROS

Ouvrez les portes toutes grandes ! Je veux voir la face de mon peuple en un jour de désastre. Quand on gouverne la cité de Dionysos, il faut savoir lutter avec les monstres de son cortège. — Ouvrez les portes !

LE GARDE, à part.

L'Archonte devient fou.

(Il sort avec un geste de colère.)

SCÈNE V

PHOSPHOROS, LE MOINE, une troupe de PEUPLE, plus tard, CLÉONICE

(Le Moine entre, suivi d'une bande populaire armée de piques, d'épieux et de massues, au cri forcené: « Où est-il ? » — A l'aspect de l'Archonte, seul et calme, debout devant son autel domestique, le peuple, frappé de vénération, se range en demi-cercle à droite.)

LE MOINE, au peuple.

Vous le voyez ! Voilà celui qui vous a perdu. César a dit dans sa colère qu'il réduirait la ville rebelle en cendre, qu'il brûlerait les citoyens dans leurs demeures, et passerait le soc de la charrue sur le sol où fut Dionysia — à moins qu'on ne lui livre Phosphoros, mort ou vivant. A-t-il seulement l'air de s'en douter? Il est debout devant l'idole de son dieu qu'il nomme Lucifer. Mais moi, je vous dis que c'est Satan! (Geste d'effroi du peuple.) Et puis, remarquez-le, tous ses amis l'ont quitté. Même sa femme; Cléonice n'est plus avec lui!

VOIX DU PEUPLE

Où est-elle?

LE MOINE

Dans la basilique, aux pieds de l'Évêque, confessant ses péchés et demandant grâce.

(Murmure d'etonnement dans la foule.)

LE VIEILLARD

Si Cléonice l'adandonne, l'Archonte est perdu. (Il s'avance vers Phosphoros.) César marche sur nous et menace de détruire la ville. Rends-nous la paix et protège nos vies !

LE JEUNE HOMME

Rends-nous nos plaisirs !

LA FEMME

Rends-nous les sacrements qui sauvent !

LE VIEILLARD

A quoi nous sert ton dieu, si la cité va périr !

PHOSPHOROS

A quoi vous sert le dernier né des dieux? A être des hommes libres ; à ne ramper ni devant César ni devant la croix ; à savoir que la Beauté, la Vérité et la Justice sont en vous ; à conclure avec eux un pacte qui vous rende maîtres de vous-mêmes et des autres. Si chacun de vous ne se sent pas un Lucifer pour braver et César et l'Église, vous n'êtes pas dignes de mourir avec moi pour Dionysia, la mère des héros et la cité des âmes libres !

LE MOINE

Vous le voyez, il veut vous faire périr pour son orgueil, il veut vous entraîner au gouffre de Satan. Et vous vous laissez faire? Allez donc! Tuez le fils du démon, renversez son autel. Vous sauverez vos vies et l'Eglise vous recevra en grâce!

LE PEUPLE, marchant sur Phosphoros, qui est resté immobile.

A mort! A mort!

CLÉONICE accourt par le fond et se place entre Phosphoros et le peuple.

Frappez-moi d'abord! Cléonice vivante, vous ne toucherez pas à Phosphoros!

(Elle reste devant lui, les bras étendus. Le peuple recule.)

LE MOINE, interdit.

Je l'avais pourtant enfermée!

LE VIEILLARD

Cléonice!

LA FEMME

La chrétienne!

LE PEUPLE

La Vierge du désert!

CLÉONICE

Sachez-le donc. Ce moine infâme m'a prise au piège. Sous prétexte de me conduire chez l'Évêque et à l'assemblée des chrétiens pour justifier mon

époux, il m'a traîtreusement enfermée dans la crypte comme dans un cachot.

VOIX DU PEUPLE

Est-ce vrai ? Est-vrai ?

LE MOINE

Elle ment !

(Damis entre avec un tronçon de chaîne dans chaque main.)

CLÉONICE

Voici mon témoin.

DAMIS

Cette chaîne barrait la porte de la crypte où ce moine a cloîtré la femme de l'Archonte. Mais je l'ai brisée ! En voici les tronçons !

(Il jette les deux tronçons de chaîne aux pieds du moine.)

PHOSPHOROS prend la main de sa femme et de Damis et s'avance vers le peuple.

Et nous briserons ainsi tous les fers dont vous avez chargé l'âme humaine !..

(Aux paroles de l'Archonte, un groupe de jeunes gens armés de la phalange et un groupe de jeunes filles s'élancent d'un brusque élan des deux côtés de l'édicule où se dresse la statue de Lucifer et l'autel domestique. Les jeunes gens tirent l'épée pour le défendre et les jeunes filles étendent des palmes pour le protéger. En tête des deux groupes, un jeune homme et une jeune fille élèvent des flambeaux clairs. Le peuple recule, étonné.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, L'ÉVÊQUE apparaît entre les Dioscures avec DEUX

DIACRES portant des torches de poix à flammes rouges et fumeuses

L'ÉVÊQUE

Cléonice, femme rebelle, toi qui fus jadis la pure Vierge du désert, écoute-moi. Je vais prononcer l'anathème de l'Église contre le maudit qui a perdu cette ville et institué le culte de l'Ange des ténèbres. Mais je veux tenter de te sauver encore. Détache-toi du pervers, si tu ne veux pas recevoir l'anathème avec lui.

CLÉONICE

N'espère pas me reprendre! Un messager hardi de mon noble héros n'est-il pas venu tout à l'heure briser les barreaux de ton église, où tu voulais m'enfermer avec les ossements des morts pour écraser mon amour sous ta crosse? Mon église à moi est aussi vaste que la terre, aussi haute que le ciel où luit l'étoile de Lucifer. (Elle entoure les épaules de Phosphoros de son bras.) Oui, j'aime l'Ange de Lumière et son héros.

Plus tu le maudiras et plus je l'aimerai! Car je l'aime de cet amour qui précéda la naissance du monde et qui durera plus que lui, dont fluèrent les âmes divines et qui jaillit du cœur de Dieu. Se sachant immortel, cet amour ne craint rien. Il se rit de tes menaces, de tes fers et de tes torches!

L'ÉVÊQUE

Trois fois malheur à toi! Songes-tu que, maudite sur la terre, tu perds encore le ciel?

CLÉONICE, ironiquement.

Et si je me détachais de lui, si je me traînais à tes pieds, celui-là entrerait-il au ciel avec moi?

L'ÉVÊQUE

Jamais! Ce qui vient de Dieu retourne à Dieu; mais ce qui vient du démon retourne au démon. Il est damné en toute éternité.

CLÉONICE

Alors garde ton ciel. Je choisis l'Enfer avec mon Aimé!

L'ÉVÊQUE

Soyez donc maudits tous les deux! Au nom du Père, au nom du Fils, au nom du Saint-Esprit, je vous dis: « Anathème! » et vous livre au pouvoir de Satan! Enfants du Malin, soyez l'horreur des hommes et des esprits, le rebut du jour et la proie de la nuit. Qu'il soit défendu à tout chrétien de vous saluer, de prier, de travailler, de manger avec vous. Qu'aucun prêtre ne vous soutienne dans la mort. Que votre lit soit stérile, votre foyer néfaste. Que ceux qui vous donneront le pain, l'eau et le feu soient maudits avec vous. Que partout où vous poserez le pied, la solitude se fasse. Que la terreur marche devant vos yeux et la mort sur vos talons. Que les peuples vous chassent, que les montagnes vous couvrent, que les fleuves vous engloutissent, que la terre et le ciel vous crient: « Anathème au couple maudit! » (Aux diacres).. Jetez les torches!

Les diacres jettent les torches par terre et les éteignent en les foulant aux pieds). Que vos vies soient foulées comme ces torches! Que vos âmes s'éteignent comme ces flammes!

LE MOINE, montrant le couple au peuple.

Voilà l'Antechrist et sa concubine!

LES JEUNES GENS de la phalange, qui gardent l'autel domestique se jettent, l'epee nue, sur le moine en criant :

Lâche!

PHOSPHOROS, les arrête du geste

Supportons d'un front serein l'anathème des oppresseurs de l'âme et la haine de leurs esclaves.

(L'Évêque sort avec les diacres. Le peuple a reculé de terreur, mais il reste comme fasciné d'admiration par le couple lumineux, qui se tient solennellement devant l'autel domestique entre la phalange serrée et les vierges, dans une forêt d'epées, de flambeaux et de palmes.)

LE MOINE, à part.

Je crois que malgré l'anathème il va les séduire encore! (Haut, au peuple :) Hors d'ici, payens!

SCÈNE VII

PHOSPHOROS, CLÉONICE

PHOSPHOROS

Quel silence lugubre s'est fait tout à coup!... La nuit tombe... et, comme un cercle immense, la solitude grandit autour de nous... Regarde ces tor-

ches éteintes sur le sol et qui fument encore. Sont ce vraiment nos âmes? Est-ce que tout est fini?

CLÉONICE regarde les torches et frissonne, puis, d'une résolution subite, elle saisit la main de Phosphoros.

Non! Tout recommence. D'un seul amour le monde peut renaître, si c'est le grand amour.

PHOSPHOROS la prend dans ses bras et la serre contre lui.

Prouvons-lui donc qu'un homme et qu'une femme qui s'aiment à la clarté d'une pensée immortelle peuvent braver l'univers!...

CLÉONICE

Soyons le temple de la cité vivante!

RIDEAU

ACTE V

LE TEMPLE DU DIEU INCONNU

Même décor qu'au premier tableau du deuxième acte. Nuit d'orage. L'ouragan mugit entre les colonnes du portique. Le tonnerre roule comme s'il ébranlait les assises de la montagne. Le sphinx noir et le sphinx blanc, accroupis devant l'abîme, à l'entrée du sanctuaire inaccessible, apparaissent et disparaissent dans les ténèbres, avec leurs ailes dressées, à la lueur des éclairs qui se succèdent rapidement.

SCÈNE I

HÉRAKLIDOS, qui sort de son refuge à grands pas et se penche à droite vers la vallée.

Personne encore !... Pourtant je suis sûr qu'il doit venir, en cette nuit sauvage, par la ravine obscure qui gagne le sommet escarpé. Mais pas de voix humaine, pas de flambeau dans l'abîme noir et sifflant. La foudre tombe, les vents furieux assaillent la montagne aux quatre coins; les éléments déchaînés hurlent en tourbillons comme s'ils étaient les maîtres de la terre et comme si la Loi éternelle ne les dominait pas. Ainsi, dans les cités populeuses, couronnées de blanches Acropoles, sévissent les passions humaines, quand un sage ou un héros ne sait pas les régler et quand le soleil de la Vérité

ne fait pas des trouées éclatantes dans leurs nuages amoncelés. (*L'orage semble s'éloigner, les éclairs continuent.*) Phosporos ! Phosphoros ! Ta cité va crouler. Mais toi, son dernier héros, annonciateur d'un nouveau monde, tu dois affirmer ta foi jusqu'au bout, sans remparts et sans frères. Si maintenant le monde te voyait faiblir, l'Espérance humaine sombrerait avec le courage d'oser. De ton exemple il doit jaillir une lueur si haute qu'elle éclaire l'avenir. Auras-tu la force de persévérer dans l'épreuve suprême, celle de voir périr ton œuvre en apparence et de croire quand même, ô toi le Héros libérateur, ô toi que ma méditation a couvé comme une mère et que mes pensées ont précédé comme des aigles ! A quoi m'auront servi les arcanes de la science divine fidèlement conservés à travers les siècles? A quoi le pouvoir de contempler les Archétypes, et d'évoquer les Génies, si un Héros n'incarne leur puissance aux yeux des hommes par sa vie et sa mort? Oui, si j'ai vécu jusqu'aux extrémités de l'âge dans ce temple solitaire, comme un cèdre couvert de neige au sommet du Liban, c'était pour voir un héros prendre en main le flambeau de Lucifer! Mais quel sera ton destin final, ô Phosphoros ? — Chose étrange, la voix céleste m'a ordonné, cette nuit, de placer « deux coupes sur l'autel pour la communion de l'Amour suprême » !... Ces coupes, qui les remplira? qui les boira? Je n'en sais rien; j'obéis à l'Esprit qui me parle. (*Il va placer les deux coupes d'or qu'il tient à la main sur l'autel du fond, entre les deux sphinx.*) La voix m'a dit encore : « Les oppresseurs de l'Ame

« menacent le Temple de la Vérité ; mais les enfants « de Lucifer le sauveront en allumant un holocauste. « De l'holocauste jaillira le signe de l'accomplisse- « ment. » Quel est cet holocauste? Mystère. Quelque chose de redoutable et de grand se prépare. Moi, je veille et j'attends. (Nouveaux tonnerre.) Mais l'orage redouble. Les éléments qui se déchaînent vont-ils engloutir comme un fétu de paille ma semence héroïque? Démons de l'air, protégez le fils du Temple; respecte-le, ô foudre du ciel ; car il est, lui aussi, un éclair du Tout-Puissant ! (Il se penche vers la vallée.) Un flambeau... un flambeau dans la ravine !... Par ici, Phosphoros... Par ici !

SCÈNE II

PHOSPHOROS, HÉRAKLIDOS

(PHOSPHOROS entre avec une torche allumée. HÉRAKLIDOS le reçoit dans ses bras et le conduit au milieu du portique.)

HÉRAKLIDOS

Mon fils, mon héros, sois le bienvenu dans mon asile. Tu le vois, le temple de la Vérité ne tremble pas au milieu des tempêtes.

PHOSPHOROS laisse tomber sa torche et s'assied, épuisé, au pied d'une colonne.

Toi seul, tu peux me sauver encore.

(L'orage s'apaise.)

HÉRAKLIDOS

C'est pour te sauver que je t'ai fait venir. C'est ici que se forgent contre les destins les boucliers infrangibles.

PHOSPHOROS

Les signes sont néfastes. Tout m'abandonne : l'Ionie et ma cité. Androclès est mort, Phrygius m'a trahi. Maintenant, à l'heure de la lutte suprême, la cité entière, soulevée par l'Évêque, me menace d'exil... Être exilé par Dionysia, à qui j'avais rendu une âme... Comprends-tu cela, Héraklidos ?

HÉRAKLIDOS

Ils veulent vivre pour eux-mêmes, et toi tu veux combattre pour le dernier né des dieux. Comment pourriez-vous vous entendre ?

PHOSPHOROS

Ce dieu, que deviendra-t-il sans la cité qui lui sert de temple et de piédestal ? Comme l'effort humain, la rigueur de la destinée doit avoir sa limite. — A ton appel, j'ai laissé Cléonice sous la garde de Damis et je suis venu. Maintenant rends-moi ma cité qui m'abandonne, sinon ta magie n'est qu'un leurre et ton Dieu en a menti !

HÉRAKLIDOS

Si tu n'as pas agi par l'arcane de ton désir et si tu ne trouves pas dans cette pensée ta joie suprême — tu n'es pas un héros. Quant à moi, je l'atteste

au nom du Dieu vivant, si je ne t'ai pas montré le vraie Génie de ton âme, je ne suis qu'un imposteur.

PHOSPHOROS

Mais la défaite?

HÉRAKLIDOS

Il n'est qu'une défaite, c'est de douter de soi.

PHOSPHOROS

Mais mon œuvre ?

HÉRAKLIDOS

L'œuvre pour laquelle on meurt revit mystérieusement par une céleste magie. C'est ainsi que la valeur de l'Éternel se prouve à l'Éphémère. T'ai-je promis que tu mourrais riche, vieux et roi ? N'es-tu pas aimé d'une femme divine? N'as-tu pas ressuscité l'âme de Dionysia et fait jaillir un dieu nouveau du sol de la Patrie? Aurais-tu fait ce miracle et goûté pour un jour la joie des Immortels, si je ne t'avais donné le baptême de feu en évoquant ton Génie et ton Étoile?

PHOSPHOROS

Mon Génie et mon Étoile... où sont-ils? Ah! si je pouvais les revoir!

HÉRAKLIDOS

Tu le peux. Mais, songes-y; comme la terre, le ciel a ses lois inéluctables. Le Génie qui gouverne

la vie des héros ne leur apparaît que trois fois : au seuil de l'initiation, au seuil de la victoire et au seuil de la mort. Deux fois déjà tu as vu le tien. Veux-tu dès à présent l'évoquer pour la troisième — et la dernière fois?

PHOSPHOROS

Oui, je le veux, quoi qu'il advienne! Mieux vaut mourir en le voyant que vivre en doutant de lui. Que je sache de lui le dernier mot de ma destinée.

HERAKLIDOS jette de l'encens sur la flamme de l'autel.

Ange de l'Empyrée, qui séjournes dans l'abîme; prince des âmes qui luttent contre le Tout-Puissant au nom de l'Éternel lui-même, je t'évoque. Viens au cri d'un héros qui t'appelle. Lucifer! Lucifer! Apparais! Apparais!

(Lucifer apparaît au-dessus de la fente entre les deux sphinx, assis sur un globe comme au 2e acte. Les mêmes accords impérieux des cuivres annoncent son arrivée, mais ils sont assourdis et comme voiles d'un crêpe de deuil. Une lueur rouge le précède, mais aucun tonnerre souterrain ne l'accompagne. Au lieu de lever son flambeau vers le ciel, il le tient baissé vers la terre, de son bras pendant. Sa face pensive est inclinée sur sa poitrine.)

LUCIFER

Tu m'as appelé avant l'heure et malgré moi. Que me veux-tu, Phosphoros?

PHOSPHOROS

Puissant Génie, ton premier éclair a fait surgir mon âme nue. Il a dressé ma volonté maîtresse sur les ténèbres de l'instinct. J'ai combattu sous

ton signe, j'ai levé ton flambeau dans ma cité. Pareil à toi qui pétris des lutteurs dans l'argile terrestre, j'ai réveillé des âmes, j'ai refondu des cœurs, j'ai suscité des hommes libres. Mais maintenant le monde que j'ai défié retombe sur moi comme un océan qui déborde. Ma cité-mère, devenue ma cité-fille, veut me bannir. J'en appelle à toi mon Archétype, mon Archange, rends-moi mes armes pour combattre, rends-moi ma force et mon peuple !

LUCIFER

J'ai fait pour toi ce que j'ai pu. Tu as combattu ton combat ; tu as eu ta victoire. Les grandes volontés s'expient ; les héros ont leur Némésis.

PHOSPHOROS

Alors, tu m'abandonnes?

LUCIFER

Non ; à moins que tu ne t'abandonnes toi-même.

PHOSPHOROS

Mais l'œuvre? La tienne et la mienne? Que va-t-elle devenir?

LUCIFER

Les temps d'épreuve sont venus. Les miens seront foulés. Le monde se prosterne dans la soumission, dans la prière et dans la peur de l'Éternel. La force est à ceux qui se renient. L'empire de la terre est maintenant à l'autre Verbe de Dieu, au

Christ. Mais je remonterai de mes ténèbres, je briserai ma chaîne, j'agiterai mon flambeau. Un temps viendra où nous régnerons ensemble sur la terre, lui, le Messie, descendu du ciel, et moi, l'Archange, remonté de l'abîme.

PHOSPHOROS

N'as-tu pas d'autre promesse? Que vais-je devenir?

LUCIFER

Tu n'es qu'une des myriades d'étincelles de ma torche. Mais tu peux à ton gré t'anéantir ou vivre par ta volonté.

PHOSPHOROS

Comment faire pour vivre?

LUCIFER

Regarde-moi, le Foudroyé, que rien n'écrase, que rien n'éteint, ni les fléaux, ni les tortures, ni les ruines des siècles, ni la peur de l'Enfer, ni celle de l'Éternité. Voici que l'abîme m'attire, que la nuit m'enchaîne de nouveau. Et pourtant je le sais... il m'appartient... l'Empyrée... l'Empyrée...

(Lucifer a levé son flambeau et plonge lentement dans le gouffre).

PHOSPHOROS

Ne t'en va pas... Arrête!... Un mot... un seul mot encore!...

LUCIFER, du fond de l'abîme.

Per... sévère!..

PHOSPHOROS

Il a disparu... sans un mot d'espérance.

HÉRAKLIDOS

L'Étoile aussi veut te parler... Écoute-la!

(Du fond de la galerie, l'étoile incandescente s'approche comme au 2e acte et s'arrête sur le gouffre aux sons d'une musique suave.)

PHOSPHOROS

Une félicité céleste fuse de son cœur d'or et la gloire de ses rayons est l'assouvissement des esprits.

LA VOIX DE L'ÉTOILE

Phosphoros! Phosphoros! Crois à l'Amour! Si l'Ame élue t'aime encore, dans l'abandon suprême, l'immensité de tes espoirs luira toujours à l'horizon.

PHOSPHOROS

Sera-t-elle fidèle jusqu'au bout?

LA VOIX

Ta foi est la mesure de son amour.

PHOSPHOROS

La reverrai-je en ce monde?

LA VOIX

Espère!

PHOSPHOROS

Et dans l'autre?

LA VOIX

Crois !

PHOSPHOROS

Mais où trouverai-je la vérité suprême?

LA VOIX

Là où l'étoile de Lucifer luit à travers la croix du Christ.

(L'étoile disparaît.)

PHOSPHOROS

Elle pâlit et s'éteint... et pas un mot de certitude pour mon cœur affamé ! — Héraklidos, peux-tu la ramener ?

HÉRAKLIDOS

Aucun pouvoir ne rallumera cette lumière et ne fera vibrer de nouveau cette voix sublime. Tu ne l'entendras plus en ce monde. Mais j'entends d'autres voix. (Il s'approche de l'extrémité du portique à gauche.) Un flambeau dans la ravine ! un messager !

SCÈNE III

LES MÊMES, UN SERVITEUR de Phosphoros.

LE SERVITEUR, haletant.

Je t'ai suivi, Seigneur, à travers la nuit et la tempête, guidé par les montagnards amis d'Héra-

klidos qui protègent le temple. Ne retourne pas à Dionysia; n'y retourne jamais, il y va de ta vie.

PHOSPHOROS

Qu'est-il donc arrivé?

LE SERVITEUR

Tu venais de partir, quand l'assemblée du peuple t'a condamné à mort. Puis ils ont renversé la statue de Lucifer sur l'Acropole et envahi ta maison. Damis l'a défendue avec la phalange, mais il est tombé percé de coups, au pied de l'autel domestique.

PHOSPHOROS

Damis, ma jeunesse fleurie, ma vivace espérance le plus tendre rameau du tronc de ma vie!... Toi aussi!.. Ah! comme tu t'es vengé de mon doute!... Tu m'as ravi la palme du martyre! — Et Cléonice? Tu ne me dis rien de Cléonice!

LE SERVITEUR

Le décret d'exil ne portait pas contre elle. Mais elle a disparu.

(A partir de ce moment, l'orage revient en croissant.)

PHOSPHOROS

Que dis-tu, malheureux?

LE SERVITEUR

Oui, disparue sans trace. Les uns la disent ca-

chée au refuge de la basilique, les autres chez sa sœur Cadmée. D'autres encore la croient morte!

PHOSPHOROS, le prenant à la gorge.

Tu mens!

LE SERVITEUR

Maître, aie pitié de moi. A peine ai-je pu recueillir les bruits qui courent. Je suis venu pour sauver ta vie au péril de la mienne. Ne me reproche pas ce qui n'est pas de ma faute.

PHOSPHOROS

A quoi me servent tes maudites nouvelles? Il ne fallait pas venir sans Cléonice! (Le serviteur s'éloigne.) Que le destin me prenne mes conquêtes terrestres: ma cité, ma phalange, mes frères d'armes et mon dernier asile; qu'il m'ébranche et me tue et me laisse nu sur le sol comme un arbre écorché... c'est son droit; mais il n'a pas le droit de me prendre ma conquête divine... l'âme et le corps de Cléonice!

HÉRAKLIDOS

Et qui te dit qu'il te l'a prise?

PHOSPHOROS

Alors pourquoi n'est-elle pas ici?... Disparue!.. morte!... outragée peut-être et sans sépulture!.. Écoute siffler ce vent et rugir ce tonnerre!.. Dieu, les hommes et la nature sont conjurés contre les enfants de Lucifer. Les éléments ont fait un pacte

avec César et avec l'Église, et pour les servir, la tempête a emporté l'âme de Cléonice loin de Phosphoros!

HÉRAKLIDOS

Laisse la tempête sévir; elle n'est pas immortelle. C'est la volonté de Dieu et l'œuvre des sages inconnus qui veillent sur la terre, — qu'aucune puissance du monde ne pourra séparer la fille du Christ du fils de Lucifer !

PHOSPHOROS

Alors, montre-la-moi! L'ouragan peut-il me rendre sa voix et la mer immense son visage? Cléonice disparue sans trace!... Il n'y a plus pour moi que l'Abîme où s'est englouti mon Génie..., et je vais le rejoindre!

(Il marche vers la fente, comme pris de vertige.)

HÉRAKLIDOS, lui barrant le chemin de son sceptre.

Tant que je porterai ma tiare d'hiérophante et mon sceptre souverain, tu ne passeras pas. (Il le saisit par le bras et le secoue.) Reviens à toi, insensé! Ne sens-tu pas venir à toi une grande âme qui te cherche à travers le chaos des éléments? Écoute... Écoute cette voix humaine qui perce la tourmente...

VOIX, derrière la scène.

Phosphoros! Phosphoros!

PHOSPHOROS

Lumière! j'entends mon Étoile vivante!

LE SERVITEUR, penché sur le rebord du temple.

Des flambeaux! des flambeaux! On monte! On monte!

SCÈNE IV

LES MÊMES, CLÉONICE, suivie de DEUX MONTAGNARDS qui portent des torches. Elle se précipite sous le portique, hors d'haleine, les cheveux défaits.

CLÉONICE

Où es-tu? Où es-tu?

(Au milieu de la scène, elle rencontre Phosphoros. Ils restent quelques secondes en face l'un de l'autre.)

PHOSPHOROS

Est-ce toi, Cléonice, mon étoile de chair et de feu?... Ma cité, ma terre et mon ciel, mon enfer et mon paradis?

(Cléonice se jette dans ses bras avec un cri. Au même instant la foudre tombe d'un coup sec sur le sommet du temple).

CLÉONICE

Tonne, Jéhovah..., l'univers est retrouvé!

(Le tonnerre roule et se répercute au loin.)

PHOSPHOROS

Ame de ma vie! Il est beau de s'embrasser sous le feu du ciel. Je t'avais crue morte!... Mais c'était douter de l'Amour et de Toi!

(A partir de ce moment, l'orage cesse complètement. Une aube blafarde commence à poindre.)

CLÉONICE

J'ai failli périr dans la cité furieuse, sous la maison croulante, avec le noble Damis et les derniers fidèles... Les larmes, la pitié, l'horreur, le désespoir me conseillaient la mort... Mais tu étais loin... Malgré la tempête, j'ai su te rejoindre... Maintenant Dieu même ne pourra plus nous séparer.

PHOSPHOROS

Ne frémis-tu pas devant ta sombre destinée?

CLÉONICE

Je l'ai choisie, mon Phosphoros, et je l'aime entre toutes. Sous la malédiction du monde entier, tu connaîtras mon grand amour. C'est maintenant que la vierge consacrée du désert va brûler des torches de l'Amante et des flambeaux de l'Épouse. Oui, je le jure, devant le grand Solitaire, devant le sage Hiérophante, dans le temple du Dieu inconnu, en face des Sphinx du mystère éternel... dont les voiles s'entr'ouvrent.

PHOSPHOROS

O Cléonice! dans ce lieu terrible et solennel, tu parais grandir d'une coudée. Entre les torches et les éclairs, tu m'es apparue comme une fiancée nouvelle pour un nouveau mariage.

CLÉONICE

Oui, un nouveau mariage dans la suprême douleur, plus profond que celui dans la suprême joie.

PHOSPHOROS

Mais où vivrons-nous ? sans patrie ? sans foyer ? Le sceptre de César s'étend des colonnes d'Hercule à la mer de l'Inde, des neiges des Sarmates aux sables de l'Éthiopie.

CLÉONICE

Nous emporterons dans nos cœurs la patrie éternelle.

PHOSPHOROS

De cité en cité nous traînerons notre martyre.

CLÉONICE

De tes cris de Prométhée, il naîtra quelque vengeur.

PHOSPHOROS

A tes chants d'Océanide les vierges pleureront.

(Ils se donnent la main et se tournent vers l'hiérophante.)

PHOSPHOROS et CLÉONICE, d'une seule voix.

Le couple maudit te salue, Héraklidos !

(Ils s'agenouillent.)

HÉRAKLIDOS

Si le monde entier vous maudit, Héraklidos vous bénit dans son temple. Gardez votre foi, dans le fracas des villes ennemies, dans le silence des déserts torrides. Espérez contre toute crainte, croyez contre tout désastre, aimez d'un amour plus

fort que la mort. Le monde qui vous charge aujourd'hui de sa haine, un jour vous saluera libérateurs, et, comme une île radieuse, la cité future vous sourit du sein des mers. (Il les baise au front et les relève.) Fiancés de l'Exil, relevez-vous Époux de l'Éternité. Mais, avant de partir, écoutez ce que m'a dit la voix d'en haut : « Si vous voulez que « la semence de votre vie repousse en une moisson « humaine, si vous voulez que de votre exemple « surgisse la cité de votre rêve, il faut allumer « un holocauste... » Ainsi m'a dit la voix.

PHOSPHOROS

Lequel ?

HÉRAKLIDOS

Je l'ignore. A vous de trouver le bûcher, le feu et l'offrande. En la consumant, vous sauverez ce temple menacé, et de l'holocauste jaillira *le signe de l'accomplissement...*

PHOSPHOROS et CLÉONICE, d'une seule voix.

Le signe de l'accomplissement !...

PHOSPHOROS

Nous chercherons...

CLÉONICE

Nous trouverons...

(Ils tendent leurs mains vers Héraklidos en signe d'adieu.)

PHOSPHOROS entoure l'épaule de Cléonice de son bras et l'enveloppe de son manteau.

Viens sous le manteau de l'exil!

CLÉONICE

Partons!

PHOSPHOROS

Où allons-nous.

CLÉONICE

En Égypte?

PHOSPHOROS

Au berceau de notre amour?

CLÉONICE

A l'holocauste!

(Au moment où ils vont sortir, deux Montagnards armés de flambeaux les arrêtent. Le jour paraît.)

PREMIER MONTAGNARD

Ne descendez pas la montagne. Elle est cernée par une légion.

SECOND MONTAGNARD

Une troupe de soldats monte vers le temple. L'évêque de Dionysia est parmi eux. Elle crie : « Mort aux enfants de Lucifer! »

HÉRAKLIDOS

Le téméraire! Il ose vous traquer jusque dans

mon sanctuaire! C'est la première fois qu'un prêtre viole ma solitude et me brave dans ma montagne. Ils veulent prendre l'aigle avec ses aiglons pour jeter le nid dans l'abîme. Mais le père défendra ses enfants et Dieu protégera son temple. Restez ici; je veux les arrêter... Plutôt que de laisser toucher à un cheveu de vos têtes, je ferai jaillir des flammes du sol et crouler les rochers du sommet des montagnes! (Il sort.)

SCÈNE V

PHOSPHOROS, CLÉONICE

PHOSPHOROS, à part.

Les légions conduites par l'Évèque... la montagne cernée...

CLÉONICE, à part.

Plus d'issue... Plus d'asile... nous sommes perdus...

(Ils s'interrogent du regard comme pour lire les pensées dans les yeux l'un de l'autre. Phosphoros tire son épée pour montrer qu'il veut la défendre; Cléonice baisse la tête. glacée d'épouvante.)

PHOSPHOROS, à part.

Ainsi le réseau de l'inéluctable destin a resserré ses mailles et va nous étouffer. César et l'Église viennent saisir leur proie au temple de la Vérité. Fils de Lucifer, voici ton dernier combat! Mon Génie s'est englouti; l'Étoile s'est éteinte... Com-

ment me défendre?... (Il marche vers le Sphinx noir.) Réponds, toi, mon dernier témoin, sphinx noir aux ailes ténébreuses, donne-moi les suprêmes conseils du désespoir !...

CLÉONICE, à part.

Ainsi... même l'exil... même le désert nous est fermé !... Je ne te reverrai plus, ma lumineuse Thébaïde où le Christ m'apparaissait. Il n'est donc plus de refuge pour les enfants de Lucifer? Les voilà pressés entre la bouche de l'abîme et l'ennemi mortel qui s'approche. Oh! ces voix prophétiques! Qu'annonçaient-elles? Que voulaient-elles de nous?... Quel est cet holocauste?... (Elle se tourne vers le Sphinx blanc.) Réponds, sphinx de lumière, dont les ailes sont de blancs éclairs, voici l'heure de la révélation suprême!... Montre-nous le chemin...

(On entend la fanfare romaine de très loin.)

PHOSPHOROS

Entends-tu la fanfare de nos ennemis? Je ne puis rester ici. Mon épée s'impatiente. Je veux faire une hécatombe de ces lâches avant de mourir !

CLÉONICE

Arrête ! Que ferais-tu contre tant d'assaillants? Toi mort, que deviendrais-je ? Captive, traînée à Dionysia, insultée par le peuple, emprisonnée par l'Évêque ou livrée à César ? Non. Phosphoros, le temps des hécatombes humaines est passé pour nous. (Saisie d'une inspiration subite.) Par le sang du Christ,

maintenant, j'ai compris! Je sais, je vois, je sens la Vérité! La route de lumière fulgure devant moi!... Phosphoros! Phosphoros! Écoute-moi. La voix qui parle à l'hiérophante n'a-t-elle pas dit: « Les enfants de Lucifer sauveront le temple en allumant un holocauste?... »

PHOSPHOROS

Eh bien?

CLÉONICE

Eh bien, je te le dis, moi, ta prophétesse, cet holocauste, c'est nous-mêmes!

PHOSPHOROS

Nous-mêmes!

CLÉONICE

La voix du Grand Amour est la voix de Dieu, le cri de l'Ame vers l'Infini et la réponse de l'Infini dans l'Ame. Tout à l'heure j'ai crié vers Dieu. Il m'a répondu par la suprême certitude. Il m'a dit: « Il n'est de Vérité que dans l'Amour et dans la Mort! »

PHOSPHOROS

Mourir! quand le sang de la jeunesse bouillonne dans les veines? sans avoir épuisé la coupe de la vie?

CLÉONICE

Comme la vapeur du sacrifice, nos âmes bouil-

lonnantes monteront dans le ciel sur la flamme de l'holocauste.

PHOSPHOROS

Mourir quand l'épée vibre à mon flanc comme une vierge inassouvie? Quand l'œuvre commencée s'effondre?

CLÉONICE

Nous vibrerons dans les espaces infinis, et par le sacrifice, l'œuvre s'accomplira sur terre.

PHOSPHOROS

Mourir quand les merveilles de l'Amour élargissent tes yeux comme des ciels plus profonds sur des mers inconnues?

CLÉONICE

Plus grandes sont les merveilles qui vont s'ouvrir à nous. Ne sens-tu pas que la mort ne peut que nous unir plus ardemment?

PHOSPHOROS

Où veux-tu me conduire, terrible prophétesse, amante funèbre et nuptiale?

CLÉONICE

Dans mon royaume à moi... là où il n'y a plus ni obstacle, ni frein, ni limite... là où, libres enfin, nous mêlerons nos âmes comme deux météores dans une nuit d'étoiles !..

(Ils se reprennent dans leurs bras et se regardent longuement. Leurs lèvres se cherchent et se touchent.)

PHOSPHOROS

Quelle amertume et quelle douceur sur ta bouche ! Quelle aurore inconnue dans la nuit de tes yeux ! Ton baiser de glace et de feu m'a consacré pour ton mystérieux royaume... l'air devient plus léger... les chaînes de la terre tombent... (On entend la fanfare de près. Phosphoros s'arrache au bras de Cléonice et brandit son épée.) Eh bien, oui, mourons ensemble, mais mourons joyeusement, en vrais enfants de Lucifer ! Le monde veut nous écraser? Libérons-nous nous-mêmes. Il veut nous désunir? Unissons-nous pour toujours. La Mort nous cherche? Allons à sa rencontre. Dieu réclame un holocauste ? Offrons-lui superbement, comme une fête, la fleur de nos deux vies, et le rêve héroïque de nos âmes ! Allons par les Ténèbres de la Mort vers un Jour plus divin !

CLÉONICE

Es-tu prêt?

PHOSPHOROS

Je le suis. Conduis-moi.

CLÉONICE tire un flacon d'or de son sein.

Regarde ce flacon. Il contient le remède suprême. Il me vient d'une esclave phrygienne jadis libérée par moi. Son essence est une puissante endormeuse. Elle mène à mon royaume par les limbes du sommeil éternel... Vois-tu ? C'est la volonté du Tout-Puissant... Les coupes libératrices brillent sur l'autel !

PHOSPHOROS

Buvons donc sans trembler la coupe de la délivrance!

(Cléonice verse la liqueur dans les coupes, en donne une à Phosphoros et prend l'autre.)

CLÉONICE

A Phosphoros, porteur de la Lumière!

PHOSPHOROS

A Cléonice, ma Victoire ailée!

CLÉONICE

Au Rêve divin de notre vie!

PHOSPHOROS

A l'Amour triomphant!

CLÉONICE

A Dionysia!

PHOSPHOROS

A la Vie immortelle!

(Ils vident les coupes en même temps. Aussitôt Cléonice chancelle et tombe dans les bras de Phosphoros, la tête renversée en arrière.)

PHOSPHOROS

Cléonice! ne t'en va pas sans moi!... Tes yeux grands ouverts qui dévorent l'espace, que voient-ils?

CLÉONICE

Ah ! ce voyage de monde en monde... avec toi !... Je vois... je vois briller la croix du Christ à travers l'étoile de mon Lucifer ! (Ils s'affaissent ensemble sur les marches de l'autel). Le signe !... (Sa tête retombe.)

PHOSPHOROS

L'accomplissement !
(Ils meurent.)

SCÈNE VI

HÉRAKLIDOS, L'ÉVÊQUE suivi D'UN CENTURION et d'une troupe de LÉGIONNAIRES

HÉRAKLIDOS entre par la droite et aperçoit les corps couchés sur les marches de l'autel.

L'holocauste !...

LE CENTURION

Ils sont morts !

L'ÉVÊQUE

Ils sont terrassés !

HÉRAKLIDOS

Ils sont vainqueurs ! Car ils ont aimé et lutté jusqu'au bout. Heureux ceux qui ont cru à leur rêve ; ils le posséderont.

L'ÉVÊQUE

Le vent du désert balayera leurs cendres et Dieu effacera leurs noms de la mémoire humaine.

HÉRAKLIDOS

Le temple gardera leur tombeau. Du fond des solitudes sacrées, leur fier amour rayonnera sur les hommes comme un flambeau de la cité libre!

L'ÉVÊQUE

Qu'on saisisse ces deux cadavres et qu'on les traîne aux gémonies devant le peuple de Dionysia! Et puis nous reviendrons détruire ce temple de fond en comble, comme nous avons détruit celui de Dionysos!

HÉRAKLIDOS

Prends garde! Retire tes mains profanatrices de ces corps consacrés par l'holocauste de l'Amour. Crains de heurter ta crosse à mon sceptre. Ce temple n'est pas de ceux que tu peux ébranler. Prends garde au Dieu que tu ne connais pas!

L'ÉVÊQUE, aux légionnaires hésitants.

Saisissez les cadavres!

(Au moment où les légionnaires s'approchent, l'Étoile flamboyante apparaît au-dessus des amants. Une Croix de feu brille à son centre. En même temps, une flamme s'élève sur l'autel au pied duquel reposent les corps enlacés. Les légionnaires, effrayés, reculent et tombent à genoux.)

L'ÉVÊQUE, épouvanté, fait un pas en arrière.

Qu'est-ce que cela?

(Il laisse tomber sa crosse.)

HÉRAKLIDOS

Le signe des temps nouveaux — la croix du Christ sur l'étoile de Lucifer. — Comme elle brûle, la Croix de feu au cœur de l'Étoile flamboyante !..

Ainsi se fondent et flamboient dans l'infini ces deux âmes transfigurées. Par son sacrifice, l'héroïque Amour a reconquis la Sagesse divine; l'Ange rebelle a retrouvé son Étoile perdue. — Et maintenant, évêque, au nom du Tout-Puissant qui se manifeste, ramasse ta crosse et va dire à ton peuple ce que tu as vu au temple de la Vérité... Les vrais Héros y viendront allumer leur torche. Car une flamme inextinguible est sortie des enfants de Lucifer !

(Héraklidos étend son sceptre sur le couple mort dominé par la flamme de l'autel ; l'Évêque reste pétrifié, les légionnaires à genoux, et le rideau se ferme sur la vision de l'Étoile et de la Croix devenues incandescentes.)

FIN DES *ENFANTS DE LUCIFER*

LA SŒUR GARDIENNE

A CELLE QUI L'INSPIRA

A L'AME CELTIQUE DE LA FRANCE

JE DÉDIE

LA SŒUR GARDIENNE

Vulneribus cresco

LA SŒUR GARDIENNE

PERSONNAGES

MAURICE DE KERNOËT.
LUCILE, sa sœur.
FULGENCE DE FRÉMEUSE.
SAINT-RIVEUL.
LA MÈRE ANGÉLIQUE, abbesse des Ursulines.
LA DUCHESSE.
LA COMTESSE.
LA BARONNE.
KERALIO } officiers du Roi.
MARIGNY }
VOLNEY, citoyen de Rennes.
ERVOANIK, un vieux pâtre.
GAID, la pastoure.
ULLIAC, un matelot.
UN DOMESTIQUE.

L'APPARITION DE LA SOURCE.

Enfants, Paysans bretons, deux Joueurs de biniou, Dames et Gentilshommes de la cour de Louis XVI.

L'action se passe en Bretagne et à Paris, en 1789.

ACTE I

LE MAIL DU CHATEAU DE KERNOËT

Le château féodal occupe le fond de la scène. Sa façade sévère à machicoulis est percée de rares fenêtres et flanquée de deux tours rondes à toits d'ardoise, en poivrières. Un perron d'une dizaine de marches conduit à la porte d'entrée surmontée de deux blasons héraldiques, dont les vives couleurs se détachent sur le mur sombre. Celui de droite représente un cygne d'argent, essoré sur champ d'azur et percé d'une flèche avec la devise : MORIENS CANAM. Celui de gauche figure un laurier aux branches coupées, sur champ de gueule, avec la légende : VULNERIBUS CRESCO. A gauche, l'entrée d'une chapelle familiale en granit bleu. Portail gothique flamboyant avec une Vierge au gable et deux statues de chevaliers dans les niches latérales. — A droite, une allée de grands ormes. Dans un bosquet de roses, se dresse, sur un piédestal, un Cupidon de marbre, aux yeux bandés, visant de l'arc et sur le point de lancer sa flèche. Entre le château et le parc, une ouverture sur l'étang, le hameau et la lande. Sur le devant, à gauche, une table rustique ; auprès, un fauteuil d'aïeule, sculpté en bois de chêne avec haut dossier gothique. A droite, un banc de pierre.

SCÈNE I

SAINT-RIVEUL, FULGENCE. Saint-Riveul arrive à pas lents par l'allée des Ormes, très absorbé, le menton dans sa main. Il s'arrête près de la statue de Cupidon. A ce moment, Fulgence apparaît sur le perron du château, l'éventail à la main, en galant négligé de campagne.

FULGENCE, du haut du perron.

Bonjour, chevalier.

SAINT-RIVEUL, relevant la tête.

Bonjour, comtesse.

FULGENCE descend les marches et s'approche.

D'où venez-vous de ce pas sournois?

SAINT-RIVEUL sort un Elzévir de sa poche.

De consulter Voltaire sur les moyens de tuer l'ennui. Et vous, où allez-vous de ce pas conquérant?

FULGENCE sort un Elzévir tout pareil, de son aumônière.

Consulter Rousseau sur les avantages de la solitude.

(Ils se saluent réciproquement.)

SAINT-RIVEUL

Comme deux philosophes. C'est admirable, mais faisons mieux. Comtesse, aujourd'hui, je veux confesser votre visage éblouissant et vos yeux miraculeux.

FULGENCE

Je veux bien, mais ce sera mon tour ensuite.

SAINT-RIVEUL

C'est entendu. Or donc, nous voici tous les deux depuis un mois les hôtes de ce château lugubre.

Ça, de grâce, dites-moi, vous qui vous nommez Fulgence de Frémeuse, vous qui êtes jeune, spirituelle, veuve et riche, vous qui avez vu des ducs à vos pieds et seriez digne d'y mettre un roi, si nous ne vivions sous l'insipide Louis XVI, en l'an de grâce 1789, qu'êtes-vous venue faire en ce nid de hiboux?

FULGENCE

Revoir mon amie Lucile de Kernoët. Nous fûmes élevées ensemble au couvent des Ursulines. Nous en sortîmes en même temps, elle pour vivre ici, avec son père, moi pour me marier. Des années passèrent. Le vieux comte de Kernoët mourut peu après le comte de Frémeuse. Lucile me supplia de venir; j'hésitais. Enfin, je me suis décidée et je ne m'en repens pas, car plus que jamais nous sommes amies.

SAINT-RIVEUL

Votre arrivée coïncidait avec le retour du frère de Lucile, revenu d'Amérique.

FULGENCE

J'étais loin de m'en douter, quand je frappai à l'improviste au vieux manoir des Kernoët. J'ai voulu repartir au bout de trois jours; je craignais de troubler les longs épanchements du frère et de la sœur; mais elle m'a retenue de force. — Étrange fille que cette Lucile! Il semble qu'elle vive dans un monde à part. Elle ne voit rien de ce qui l'entoure et devine parfois les choses lointaines. C'est une

âme impénétrable dans un cœur scellé d'un triple sceau. Je ne la comprends pas, mais je l'admire et je l'aime malgré moi.

SAINT-RIVEUL

C'est là toute votre confession ?

FULGENCE

Oui, voilà tout le mystère de mon séjour à Kernoët.

SAINT-RIVEUL

Pourtant, Comtesse, vous me cachez quelque chose. Depuis votre arrivée, le frère de Lucile n'est plus le même. — Qu'est devenu le hardi voyageur, l'officier de la guerre d'Amérique, le pionnier du Canada ? Je le vois plus sombre encore et plus réservé que de coutume. Il ne parle même plus des forêts du Nouveau Monde, on le voit à peine aux repas, il se promène à grands pas dans la salle des Chevaliers ou s'en va seul à la chasse. Aujourd'hui, personne ne l'a vu. Il s'est enfermé là-haut, dans son donjon, avec ses cartes et ses livres. Eh bien, madame la Comtesse, cette belle mélancolie est votre œuvre exquise et savante. Vous avez tourné la tête de ce malheureux Maurice. Je le connais d'ancienne date : l'amour le rend muet, mais cette fois-ci je crois qu'il va le rendre redoutable.

FULGENCE sourit en agitant doucement son éventail.

Pour le coup, c'est vous qui rêvez, chevalier. Je n'ai rien vu de tout cela et je n'y suis pour rien.

SAINT-RIVEUL

Je vais vous refuser l'absolution, car vous n'êtes plus sincère. — Le beau mal, après tout, si vous épousiez Maurice ! Sa sœur est riche par sa mère, et peut se passer de lui. — Le comte de Kernoët est un grand nom, un beau courage. L'avenir serait à lui si vous faisiez de ce Huron un homme de cour.

FULGENCE

Brisons-là, chevalier ; Fulgence de Frémeuse connaît assez la vie pour n'en plus rien désirer sinon le plaisir d'être libre. Pour y renoncer, il faudrait qu'elle rencontrât son maître. Fulgence ne l'a point encore trouvé. — Or ça, monsieur de Saint-Riveul, gentilhomme de la Cour, joueur et libertin, plus digne des soupers de la Régence ou de l'antichambre d'une Pompadour que du temps où la voix d'un Mirabeau tonne contre la noblesse et le roi, quel dessein profond et subtil vous retient en ce castel sauvage ?

SAINT-RIVEUL

Je serai bref. En deux mots, je viens pour épouser Lucile.

FULGENCE, se récriant.

Quelle folie ! Vous plaisantez ! Mais il y a autant de rapport entre elle et vous qu'entre une carmélite et le duc de Richelieu.

SAINT-RIVEUL

Je suis ruiné. Le roi Louis XVI, sottement ver-

tueux, m'a dit : monsieur de Saint-Riveul, changez de vie, refaites votre honneur, épousez une héritière, sinon, je vous exile. Ne voulant pas être exilé, j'épouse Lucile.

FULGENCE

Mais elle vous rira au nez... Cette rêveuse est une fière, une indomptable.

SAINT-RIVEUL tire une tabatière d'or de sa poche et prend une prise entre ses doigts.

Comtesse, avez-vous étudié l'animal humain sur le vif ?

FULGENCE

Oui, un peu.

SAINT-RIVEUL

Eh bien, vous aurez remarqué ceci : — (Il déguste lentement sa prise :) Homme ou femme, quel qu'il soit, l'animal humain, plus rusé que les autres, mais plus fou, a sa passion, sa place sensible, son point vulnérable. Épiez le moment où l'animal imprudent se montre à nu ; — touchez le point faible, — et l'homme ou la femme vous appartient. Vous en êtes le maître.

FULGENCE

Vous ne serez jamais le maître de Lucile.

SAINT-RIVEUL

Tout arrive. Demain, peut-être, vous aimerez le Comte et Lucile sera ma fiancée.

FULGENCE

Vous perdez la tête, Saint-Riveul.

SAINT-RIVEUL, montrant le Cupidon.

Voltaire l'a dit :

« Qui que tu sois voici ton maître.
Il l'est, le fut ou le doit être. »

(Fulgence prend en riant le bras de Saint-Riveul. Ils sortent par la droite.)

SCÈNE II

LUCILE, LA MÈRE ANGÉLIQUE, peu après ERVOANIK, GAÏD, ULLIAC

(Lucile, en peignoir de laine blanche aux manches ouvertes, une cordelière de soie bleue pour ceinture, une petite branche de verveine dans ses longs cheveux noirs relevés en chignon, mais dont quelques boucles retombent sur son col nu. Grande et pâle, elle donne en souriant la main à l'Abbesse. Elles descendent à pas lents les marches du perron.)

LA MÈRE ANGÉLIQUE

Selon l'antique usage, j'ai béni le château au jour de fête de la châtelaine, en mémoire de l'illustre aïeule qui fonda le couvent des Ursulines. Maintenant, ma fille, je vais prier à la chapelle. Mais avant de partir je viendrai confier à ta garde un souvenir sacré.

LUCILE

Je l'attends comme un don du ciel.

(Elle conduit respectueusement l'Abbesse jusqu'à la porte de la chapelle et revient s'asseoir sur le fauteuil gothique en bois sculpté

près la table de chêne. Aussitôt UNE TROUPE D'ENFANTS, portant des gerbes de genêts et des bouquets de fleurs des champs, arrive en sautant et l'entoure avec des cris de joie.)

LES ENFANTS

Vive la châtelaine !

(Derrière les enfants, s'avance le pâtre ERVOANIK, en haillons. Il est très vieux, d'une majesté rustique, presque sauvage. Il s'appuie de la main droite sur une longue houlette de houx, de la main gauche sur l'épaule de sa fille GAÏD. — Derrière eux, à quelque distance, marche le matelot ULLIAC, qui porte en ex-voto un modèle de navire.)

LUCILE, grave et parlant comme dans un rêve.

Soyez les bienvenus, mes amis. Les enfants de la lande et de la forêt sont l'orgueil du château et la garde de l'orpheline, de la grande Esseulée. (Elle s'appuie du coude sur les bras du fauteuil, puis reprend avec une vivacité subite.) Eh bien, mes fidèles vassaux, que m'apportez-vous pour ma fête !

ERVOANIK met un genou en terre et présente une gerbe.

Que Dieu t'accorde longue vie, ma bonne fée, ma reine jolie. Voilà dans ce bouquet, chèvrefeuille, aubépine et fougère. Mais regarde, il y a plus encore, une touffe de blé vert, du champ que tu m'as donné. Prends-la pour que le blé pousse plus gaîment sous le soleil de Dieu...

LUCILE prend la gerbe.

Merci, Ervoanik. Le blé semé par toi sera du froment d'or.

REVOANIK se relève.

Je te dois tout, maîtresse. Je n'étais qu'un pau-

vre pâtre affamé, sachant les vieilles histoires et vivant avec son chien dans un trou de rocher. — Tu m'as donné un beau toit de chaume et un champ de terre... un champ à moi, rien qu'à moi, as-tu dit. — Depuis ce jour, je ne suis plus le pauvre pâtre, je défriche la lande pour toi avec mon coutre; et tu m'as dit qu'un jour, moi aussi, j'aurais une terre, un grand morceau de terre...

LUCILE

Tu l'auras, Ervoanik, quand les temps seront venus.

ERVOANIK

C'est si beau de voir pousser le blé, quand les cloches sonnent et que la terre est à vous !

LUCILE

Et toi, qu'apportes-tu, Gaïd, avec tes yeux bleus et verts comme la mer sauvage?

GAÏD s'agenouille et dépose sur les genoux de Lucile un écheveau de lin filé.

De la laine filée par moi. Que Dieu vous accorde longue vie et pour mari un beau seigneur !

LUCILE

Merci, Gaïd, tu as donc bien travaillé?

GAÏD

Oui, tout l'hiver, quand le troupeau était rentré et que père contait ses éternelles histoires.

ERVOANIK

Elle aime mieux faire la pastoure et chanter au bord des routes que filer la laine sous l'œil de son père.

GAÏD

Oh! Mademoiselle, vous m'avez promis que si je travaillais bien, vous me donneriez un voile de mariée, vous savez, ce beau voile brodé par vous que j'ai vu dans votre armoire.

ERVOANIK, d'un air courroucé.

Elle est folle. Tais-toi, Gaïd.

LUCILE, enjouée.

Tu auras le beau voile, le jour où tu trouveras un épouseur.

GAÏD s'approche, à voix basse.

Je l'ai déjà trouvé... mais père ne veut pas.

LUCILE

Nous verrons plus tard. En attendant, travaille et fais ce que dit le père. (Gaïd se lève en faisant la moue.) Mais toi, Ulliac, quelle merveille tiens-tu dans ta main? Te voilà tout grave. On dirait que tu portes la bannière du navire à la procession.

ULLIAC s'avance.

C'est *l'Émeraude*, Mademoiselle, notre bateau, celui que M. Maurice a fait construire, la corvette qui a fait le voyage d'Amérique avec nous et

qui le refera encore, oui *l'Émeraude* en personne, mademoiselle Lucile. — Soyez tranquille, pas un sabord n'y manque, pas une vergue, pas une voile. C'est moi, Ulliac, qui l'ai taillée et peinte pour vous! Elle est fringante et coquette, n'est-ce pas? Et pas lourde, la coquine, légère comme une mouette.

LUCILE, émue.

Et tu me donnes ce beau navire qui semble prêt à franchir les mers?

ULLIAC

Si je vous le donne? Mais il vous appartient depuis longtemps, je n'attendais que ce jour pour vous en faire hommage. Quand notre corvette sortit de la baie d'Hudson, un croiseur anglais nous serrait par la hanche de babord. Une heure de plus et nous étions pris. Alors je pensai à la sœur de mon maître, à Mlle Lucile... et je fis vœu, si nous en réchappions d'offrir, pour elle un navire à Notre-Dame de Kernoët. — Aussitôt une saute de vent... *l'Émeraude* file au large — et nous voilà sauvés! (Il met un genou en terre). Pardonnez, châtelaine, j'acquitte mon vœu.

LUCILE se lève solennellement, prend le navire des mains d'Ulliac et le presse sur son cœur, puis elle donne sa main à baiser au matelot et le relève.

Ton présent, Ulliac, est le plus beau de mon jour de fête... je ne l'oublierai jamais!

ULLIAC, confidentiellement.

Si nous repartons en Amérique pour le grand voyage, vous serez des nôtres, n'est-ce pas, madame la châtelaine?

LUCILE, qui presse toujours le navire contre elle.

Pour sûr!... (A part.) Franchir l'Atlantique avec Lui!..

GAÏD s'est approchée en tapinois d'Ulliac et lui chuchote à la dérobée.

Ce soir... au bout de la lande... près de la ravine...

ULLIAC de même.

J'y serai...

ERVOANIK, qui a observé toute la scène d'un œil jaloux et défiant et a vu les têtes de la pastoure et du marin se rapprocher, s'interpose brusquement.

Pas de paroles entre ma fille et toi! Tu es un vagabond des mers et tu n'as rien à toi que tes loques. Gaïd n'épousera qu'un homme qui a de la terre.

ULLIAC

Garde ton fumier sur ton chenil. Moi, j'ai toute la mer grande à moi — et les pastoures — quand je veux!

ERVOANIK lève sa houlette pour le frapper.

Voleur!

LUCILE

Paix entre mes vassaux. — Calme-toi, mon bon

Ervoanik. La terre et la mer, vois-tu, ont besoin l'une de l'autre. Allez déposer vos offrandes dans la chapelle. A tous merci et bénédiction. (Rendant le navire à Ulliac.) Pour celui-là, c'est moi qui le protège.

(Elle se rassied.)

(Ervoanik s'avance vers le porche en s'appuyant sur l'épaule de Gaïd qui se tourne pour faire un signe au matelot.)

ULLIAC, montrant le pâtre du geste.

Avec ça qu'il en a de la terre... lui!..

(Il entre dans la chapelle.)

SCÈNE III

LUCILE, LA MÈRE ANGÉLIQUE

LA MÈRE ANGÉLIQUE sort de la chapelle avec un coffret d'ébène dans ses mains. Elle le pose sur la table, devant Lucile, et reste immobile devant elle.

Te souviens-tu de ta mère, Lucile ?

LUCILE, assise.

Je ne l'ai vue qu'une fois, hélas! Elle vivait retirée au cloître et je fus élevée par une tante maussade. J'ai aimé ma mère sans la connaître. Quand elle est morte, je l'ai pleurée.

LA MÈRE ANGÉLIQUE

Elle s'est éteinte dans mes bras. Ce coffret renferme son portrait et une lettre pour toi. Cette lettre est le testament de son âme pour sa fille aimée.

J'ai dû lui faire le serment de te remettre ce coffret quand tu serais en âge de te marier. (Lucile prend la cassette.) Il renferme le secret de ta mère et peut-être de ta destinée.

LUCILE

Ma destinée ?

LA MÈRE ANGÉLIQUE

Te voilà pleine de vie et d'espérance, mais ton cœur est trop ardent et ton âme trop haute pour trouver le bonheur sur la terre. Tu ne le trouveras qu'en Dieu.

LUCILE

Quitter mon frère? Jamais !

LA MÈRE ANGÉLIQUE

En ce monde, ma pauvre enfant, quand nous ne quittons pas les choses, elles nous quittent. Le jour où quelque passion fatale entrera dans ton cœur impétueux et solitaire, je prévois pour toi un abîme de souffrance. Sois heureuse si tu peux, mais souviens-toi qu'il est un remède à toutes les détresses, un pardon à toutes les fautes, un port suave après tous les naufrages... Et si tu viens, ma fille, en naufragée, sache que ces bras s'ouvriront pour toi tout grands.

LUCILE regarde l'Abbesse d'un œil presque sévère, puis elle incline la tête et lui baise la main.

Merci, ma mère.

LA MÈRE ANGÉLIQUE

Adieu ! je te bénis !

(Elle sort.)

(Lucile se rassied, pensive, et appuie la tête sur sa main.)

SCÈNE IV

LUCILE, MAURICE

MAURICE, il a l'air de chercher quelqu'un dans le parc, puis il revient lentement vers Lucile, qui ne le voit pas approcher.

Lucile, comme tu es sérieuse aujourd'hui !

LUCILE lève tranquillement les yeux sur lui.

Tu le sais bien, je suis toujours triste à mon jour de fête.

MAURICE

C'est ton jour de fête, aujourd'hui ? Est-ce possible ? Je l'avais oublié.

LUCILE, à part.

Pour la première fois...

MAURICE

Pardonne, ma Lucile adorée ! C'est mon travail absorbant, acharné, ces cartes... ces mers inconnues... Oh ! mais maintenant je vais porter des branches de houx et de gui dans ta chambre.

LUCILE

Oui, tout à l'heure. Mais d'abord, j'ai de grandes choses à te dire.

MAURICE

De grandes choses? J'écoute.

LUCILE

Oui, de grandes choses. Cette nuit, dans mon sommeil, je me suis crue transportée à la source de toute vie, dans une grande lumière, où les barrières de ce monde ne sont plus, mais où fulgure en traits de feu notre destinée éternelle. — De ce rêve splendide, je n'ai rien retenu, mais, à mon réveil, je me suis sentie trempée de force et de sérénité — et j'ai vu clairemant devant moi — ton avenir.

MAURICE

Mon avenir? Comment peux-tu le voir quand moi-même je n'en sais rien?

LUCILE

Je le puis, j'en ai le droit. Souviens-toi des jours de notre adolescence où je devinais tes pensées avant qu'elles fussent écloses, où je dépliais feuille à feuille la fleur de ton âme, cette fleur virginale... sitôt fanée... que les anges seuls respirent... et que moi j'ai connue. Souviens-toi de nos lectures passionnées, de nos veillées d'hiver, de nos longues courses dans les landes, de nos haltes au crépuscule et comme nous partions inquiets, sans savoir où nous emporterait notre ivresse, quand se levaient les tempêtes d'automne. Ah! comme les hirondelles, nous cherchions quelque chose dans nos courses éperdues, dans notre vol à deux...

MAURICE, *tristement.*

Oui, nous cherchions la mer...

LUCILE

Souviens-toi du grand frisson qui nous saisit, quand, du haut d'un cap, nous vîmes, pour la première fois, la ligne infinie de l'Océan qui embrasse le monde... et un seul navire luttant, voiles déployées, sur l'immensité houleuse... un navire en partance pour l'Occident !... Oh! alors c'en fut fait de la paix de l'adolescence — la jeunesse orageuse commençait... Et nous fîmes un grand rêve à deux...

MAURICE, *entraîné.*

Le rêve d'Amérique...

LUCILE

Nous rêvâmes de fonder ensemble, un jour, parmi les forêts vierges, une tribu d'hommes libres et nobles avec nos libres volontés et nos cœurs vierges et forts, t'en souviens-tu ?

MAURICE

Arrête, Lucile, tes souvenirs m'étouffent.

LUCILE

Je veux qu'ils te réveillent! T'en ai-je voulu d'être parti seul pour le Nouveau-Monde, pendant que je languissais au couvent des Ursulines? Tu devins le compagnon des Washington, des Rochambeau, des

Lafayette, des héros d'outre-mer pour la conquête d'une terre libre... Moi, j'étais seule sur la terrasse de mon couvent, en face de la mer déserte... Mais j'avais tes lettres, je te suivais sur l'Atlantique, sous la cabane des Indiens, dans les forêts inextricables, où rampent les lianes et les serpents. — Ose me dire que je n'ai pas vécu de ta vie, que je n'étais pas avec toi, plus qu'aucun de tes frères d'armes, malgré l'Océan qui nous séparait.

MAURICE

C'est vrai. Dans les combats, je te sentais près de moi, et dans les nuits silencieuses de la savane, je croyais entendre le chant de ton âme.

LUCILE

Mais tu vas repartir... (Lui saisissant le bras d'un élan subit.) Et tu m'emmèneras!

MAURICE

Je ne suis pas sûr, Lucile, de repartir.

LUCILE

Tu n'es pas sûr? Oublies-tu ta mission?

MAURICE

Dans l'âge mûr, il faut renoncer aux rêves de la jeunesse.

LUCILE

Les faibles les renient, les forts les accomplissent!

(Elle désigne le blason de gauche, sur la porte d'entrée du château.) Regarde ce blason : un laurier aux branches coupées, sur champ de gueule, avec la fière devise : *Par mes blessures, je croîtrai.* C'est celle des Kernoët. (Montrant le blason de droite.) Regarde aussi l'autre blason, qui rivalise d'audace avec le premier : un cygne d'argent essoré sur champ d'azur et percé d'une flèche d'or avec sa légende : *En mourant je chanterai!* Ce sont les armes de ma mère et les miennes. Pourras-tu jamais renier ces devises ? Ne sont-elles pas l'appel héroïque de ta race et de mon cœur, le cri de notre espérance, le chant triomphal de nos deux âmes parties d'un même essor ? — Et maintenant, Maurice, si tu retournes au Nouveau-Monde, laisse-moi te suivre sur ton navire. Oh! ta Lucile ne demande pas à partager ta gloire et ton bonheur... mais ta douleur et ton effort, je les veux... je veux le partage de ton œuvre !... Quand elle sera faite, j'irai m'endormir sous un tertre de fleurs sauvages, à l'ombre d'une forêt vierge... Et tu viendras rêver quelquefois au tombeau de Lucile...

MAURICE, angoissé.

Toi? mourir avant moi? Mais tu es folle ! (Avec résolution.) Eh bien, oui, si je repars pour le Nouveau-Monde, je t'emmène!

LUCILE, posant ses deux mains sur ses épaules.

Quel bonheur! Accomplir notre rêve! Mais il y a un nuage sur ton front.

MAURICE se détourne brusquement.

Ce n'est rien. Qu'est-ce que ce coffret ?

LUCILE

Le testament de ma mère, que vient de me remettre l'Abbesse.

MAURICE

De cette mère mystérieuse, morte au couvent et que je n'ai jamais vue?

LUCILE

Oui, et l'Abbesse m'a dit que ce coffret contenait peut-être le secret de ma destinée.

MAURICE

Entre nous, tout est étrange et presque surnaturel, Lucile. Nous n'avons pas la même mère. Pourquoi ton père taciturne fuyait-il ta vue? Pourquoi étais-je seul à te protéger ? Sais-tu bien que je me suis demandé quelquefois si tu étais vraiment ma sœur ?

LUCILE, effrayée.

Et si je n'étais pas ta sœur... Que serais-je donc?

MAURICE

Je ne sais pas... Tiens, ouvrons ce coffret.
(Il met la main sur la cassette.)

LUCILE l'écarte d'un mouvement précipité.

Non ! Le secret de ma mère m'appartient.
(Elle retire la clef de la cassette et fait un pas vers la chapelle.

MAURICE

Que vas-tu faire?

LUCILE

J'ai besoin de prier.

(Elle entre dans la chapelle.)

SCÈNE V

MAURICE s'assied dans le fauteuil, et s'accoude. FULGENCE sort à pas de loup de l'allée et s'arrête près de Cupidon, en observant Maurice.

FULGENCE, qui s'est rapprochée.

Monsieur le comte de Kernoët, quelle fortune de vous rencontrer!

MAURICE se lève et salue, froidement.

Madame, excusez-moi, je ne vous savais pas ici.

FULGENCE

Est-ce bien à vous, monsieur le châtelain, d'être si farouche? On ne vous reconnaît plus. Que sont devenues nos promenades sous les ormes, nos chevauchées dans les bois, nos causeries du soir?

MAURICE

Un nouveau plan de voyage m'absorbe. Le travail est un grand tyran comme l'amour.

FULGENCE

Vous les aimez donc bien, vos solitudes d'Amérique?

MAURICE

Oui, Madame. C'est là-bas, seulement, qu'on est libre et heureux. Ici, quoi que l'on fasse, on est esclave et l'on souffre.

FULGENCE

Pourtant le repos est doux, après la victoire. Ils étaient beaux vos récits émouvants, sous ces calmes ombrages. Je les suivais en haletant, je m'y attachais et voici que vous m'abandonnez.

(Elle penche languissamment la tête de son côté.) Comte de Kernoët, pourquoi me fuyez-vous ?

MAURICE, d'une impétuosité subite.

Oh! vous le savez bien, subtile et cruelle charmeuse, vous savez bien que je vous aime! Depuis l'ardente chevauchée où votre regard roulait tous les désirs d'une vie fougueuse, depuis ce moment où je vous ai prise dans mes bras à la descente de cheval, je ne me possède plus. Mon être est changé, mes projets incertains, mon calme perdu. J'oublie les longs desseins et les vastes pensées, je ne respire plus qu'en vous! J'ai beau me dire qu'un rude voyageur, qu'un soldat d'Amérique, qu'un rêveur comme moi n'est point fait pour fixer une femme comme vous, un être de luxe et de beauté,.. sans vous maintenant, la vie me paraît impossible. J'ai

beau me dire qu'heureuse, admirée, veuve et belle, vous avez aimé plus d'une fois ; j'ai beau être jaloux de votre passé, de votre présent, de votre avenir..., mon cœur, enivré et fou, vous appelle et vous veut telle que vous êtes, charmante, capricieuse, tyrannique, avec votre grâce de reine et de fée. Il se dit que ceux que vous avez aimés un instant peut-être avaient, plus que moi, le charme des manières, l'esprit du monde, la finesse des cours; ils n'ont pu vous donner une âme libre avec une vie tout entière. Car c'est elle que je mets à vos pieds... (D'une voix anxieuse.) Dites-moi seulement, Fulgence, m'aimez-vous?

FULGENCE, la tête penchée sur son éventail.

Comte de Kernoët, vous me plaisez, et votre amour me flatte. Permettez que je l'éprouve.

MAURICE

Essayez. Je vous défie de le mettre en défaut!

FULGENCE

Vous êtes très libre et très fier; je le suis comme vous. Pourrons-nous nous entendre? Vous aimer serait grave, vous épouser le serait d'avantage; vous ne rêvez que voyages et conquêtes au Nouveau-Monde; moi je n'aime que la terre de France. Renoncez-vous pour moi à vos projets d'Amérique?

MAURICE, après une hésitation.

J'y renonce.

FULGENCE

Vous êtes un gentilhomme attaché à sa terre natale. Renoncez-vous pour moi à la terre bretonne, pour vivre à Paris et à la Cour?

MAURICE, se faisant violence.

J'y consens.

FULGENCE

Vous avez une sœur très rare et très noble. Je la connais un peu puisqu'elle fut mon amie de couvent. Elle exerce sur vous un singulier empire et possède, dirait-on, la clé de votre âme. Je suis très jalouse. Si je vous épousais, je prétendrais la posséder toute seule. Consentiriez-vous à vous séparer de Lucile pour moi?

MAURICE, interdit et embarrassé.

Me séparer de Lucile ? Mais elle est une partie de moi-même et nos deux vies n'en font qu'une seule!... Quand nous étions enfants, c'est moi qui la protégeais... Que deviendrait-elle sans moi ? Non, c'est impossible.

FULGENCE

Comte de Kernoët, votre amour est en défaut.

MAURICE

Comment ?

FULGENCE

Vous aimez Lucile plus que moi.

MAURICE

Ces deux amours sont de nature diverse; ils ne peuvent se gêner.

FULGENCE

Il suffit; j'ai vu lequel était le plus fort.

MAURICE

Vous ne comprenez donc pas que je vous adore? Mais je vous en prie, ne touchez pas à Lucile!... Mon fraternel amour pour cette sœur est comme un écueil dans la mer... Les vagues le submergent, mais ne l'ébranlent pas!

FULGENCE

Comte de Kernoët, l'épreuve est terminée. Vous ne m'aimez pas.

MAURICE

Écoutez-moi, je vous en supplie!

FULGENCE

C'est inutile, je ne vous aime plus.
(Elle monte les marches du perron et se retourne sur le palier.)
Comme il m'a résisté! Serait-ce un homme, celui-là ?

SCÈNE VI

MAURICE, LUCILE

LUCILE sort de la chapelle et s'approche de son frère, qui est resté comme pétrifié.

Maurice, qu'as-tu?

MAURICE

Un mal irrémédiable.

LUCILE

Lequel ?

MAURICE

Ah! Morgane est revenue!...

LUCILE

Morgane ?... Morgane?... Ce nom surgit du fond ténébreux de ma mémoire comme une fleur lumineuse d'une eau sinistre. Que me rappelle-t-il donc?

MAURICE

Souviens-toi de la fontaine que nous visitâmes un jour et où tu t'endormis d'un si étrange sommeil que je dus t'éveiller en frôlant tes paupières de mes lèvres. Le pâtre Ervoanick nous dit qu'elle était maudite et habitée par la fée Morgane, si belle qu'elle donne la mort à qui l'évoque. Tu croyais alors à ces contes du vieux de la lande et tu refusas d'y retourner.

LUCILE

Et je n'ai plus revu la fontaine enchantée.

MAURICE

Mais moi, à ce nom de Morgane, je sentis s'éveiller en moi tous les désirs d'un sang jeune et fougueux. Mon imagination s'éprit de la fée Morgane

et je revêtis ma chimère de toutes les grâces, de toutes les beautés. Je la voyais fuir sur la cime des bois, je roulais avec elle à travers la tempête, et l'éclair me semblait le feu de ses baisers... Étais-je assez fou? J'appelais ma fée décevante avec des cris pendant le jour, avec des larmes pour des nuits entières... Quand je te confiai ma folie, tu te mis à rire d'abord, puis tu devins jalouse de Morgane.

LUCILE

Oui, je m'en souviens.

MAURICE

Il y a longtemps que Morgane est oubliée. Au régiment, sur mer, en Amérique, j'avais d'autres soucis. Eh bien! aujourd'hui, elle est revenue!.. mais ce n'est plus une chimère, un fantôme; c'est une femme vivante, de chair et de sang, qui me tient comme elle, qui s'attache à mes flancs et me tue!

LUCILE

Une femme? Laquelle?

MAURICE

Fulgence, ton amie.

LUCILE, atterrée.

Fulgence!

MAURICE

Oui, d'abord je l'ai presque haïe. — Mais il y a

tant de langueur sous sa fierté, tant de caresses dans sa raillerie. Elle est autrement dangereuse que Morgane. Je l'aime, te dis-je. — Mais elle *ne* m'aime pas! Elle me l'a dit tout à l'heure... Écoute, Lucile, ma bonne sœur, tu es son amie, tu fais des miracles comme les saintes, car tu sais imposer ta volonté aux autres. Gagne-la pour moi, force-la de m'aimer, tu le peux. Persuade, enjôle, menace. Mais il me faut Fulgence, je la veux pour femme! Entends-tu? Sinon j'en deviendrai fou et j'en mourrai! Me promets-tu de lui parler?

LUCILE, qui est restée comme fascinée par un incendie, les yeux fixés dans le vide, tourne la tête vers son frère, lui tend la main, et d'une voix douce.

Je le promets.

SCÈNE VII

LUCILE, bientôt après FULGENCE, plus tard MAURICE

LUCILE s'est assise, comme anéantie, dans un fauteuil.

Cela devait arriver. Fulgence... ou une autre... Il me reste le cloître.

(Fulgence descend le perron, elle aperçoit Lucile et se dirige vers l'autre côté. — Sa démarche est fiévreuse, ses mouvements rapides; elle froisse son éventail et s'assied sur le banc de marbre, près du Cupidon.)

LUCILE, s'approchant d'elle.

Dis-moi, Fulgence, n'as-tu jamais pensé qu'il se-

rait beau d'aimer dans la paix d'un manoir comme celui-ci?

FULGENCE

Pourquoi cela?

LUCILE

Parce que tout y invite à aimer, le mystère de la nature et celui du passé. On se cacherait dans la Solitude comme dans une forêt profonde dont l'Amour serait l'Enchanteur merveilleux. A Paris, tu regretteras ce château solitaire! N'est-on pas mieux sous ses ombrages qu'à Versailles?

FULGENCE

Je le déteste, ton manoir, avec ses revenants! Et puis, ton frère me persécute.

LUCILE

Dis plutôt qu'il t'aime.

FULGENCE

Je n'en crois rien.

LUCILE

J'en suis sûre.

FULGENCE *se lève.*

Tout à l'heure, il m'a bravé superbement. C'est le premier homme qui l'ait osé; je le hais!

LUCILE

Non, tu l'aimes déjà.

FULGENCE, avec un rire nerveux.

Moi? tu te moques. Je pars demain.

(Lucile entoure Fulgence de ses bras et la regarde fixement.)

Comme tu es froide, Lucile! On dirait une statue de marbre.

LUCILE

Parlons sérieusement. La vie de mon frère est entre tes mains. Il t'aime éperdument; il mourra de cet amour, si tu ne deviens pas sa femme. Et puis, *je veux* que tu l'aimes.

FULGENCE

Ah! te voilà redevenue la Sybille du couvent, celle qui me domptait, avec ses grands yeux noirs, moi l'indomptable. Mais maintenant, je suis plus forte. Tu n'auras pas raison de moi.

LUCILE

Je ne veux pas te dompter, mais t'épanouir. Si tu savais comme Maurice est bon dans sa force et tendre dans sa violence!.. (Avec une douce taquinerie.) — Voyons, laisse-moi lire dans tes yeux comme autrefois. Oh! votre colère est grande, madame la Comtesse, mais sous son nuage je reconnais le petit dieu qui rit — et ne pardonne pas. Allons, avoue!

FULGENCE, se dégageant.

Si cela était, je ne te pardonnerais pas à toi. Devenir esclave, moi qui suis libre et veux le rester? Non, c'est impossible. Laisse-moi partir.

LUCILE

Écoute, Fulgence, mieux vaut aimer une fois que mille. Laisse-moi te dire le bonheur d'aimer.

FULGENCE

Tu le connais donc?

LUCILE

Je le pressens comme si je le connaissais depuis toujours et s'il était toute ma vie.

FULGENCE

En quoi consiste-t-il?

LUCILE

S'oublier dans ce qu'on aime.

FULGENCE

Mais c'est s'anéantir.

LUCILE

Non, c'est renaître. Vivre pour soi, c'est la mort; se donner, c'est revivre plus grand dans un espace sans limite.

FULGENCE

Si j'aimais, Lucile, ce serait autrement. Je voudrais régner en souveraine sur l'homme de mon choix.

LUCILE

Eh bien, Maurice sera le maître de ta vie, mais, si tu l'aimes, tu régneras sur son âme.

FULGENCE

Si je te prenais au mot, ne tremblerais-tu pas devant ton œuvre?

LUCILE

Non.

FULGENCE

Ne me disais-tu pas au couvent : « Moi seule je tiens la clef de son âme et, quoi qu'il fasse, j'y régnerai toujours? »

LUCILE

C'était alors... et non pas maintenant.

FULGENCE

Lucile, tu aimes étrangement.

LUCILE, avec une solennité douce, regarde Fulgence en face.

Tu ne sais pas comment aiment les sœurs...

FULGENCE l'embrasse.

Tu brûles, maintenant. La statue de marbre aurait-elle un cœur de feu?

LUCILE

Voici Maurice.

(Fulgence, embarrassée, la quitte et va cueillir des roses dans la charmille.)

MAURICE, à Lucile.

Eh bien?

LUCILE

Elle ne veut pas l'avouer encore, mais sois tranquille, elle t'aimera.

MAURICE

Lucile, tu es adorable. Que ferai-je pour toi?

LUCILE

Va la trouver.

MAURICE, à Fulgence.

Comtesse, voulez-vous parcourir mon domaine avec moi ?

FULGENCE, prenant son bras.

Volontiers.

MAURICE, montrant les roses qu'elle tient à la main.

Et ces roses, m'en donnerez-vous ?

FULGENCE

Nous verrons, si vous ètes sage.

SCÈNE VIII

LUCILE, seule d'abord, plus tard SAINT-RIVEUL.

LUCILE seule, elle s'assied.

C'est fait. Il est heureux... Mais j'oubliais la cassette. (Elle ouvre la cassette posée sur la table et en retire un portrait en miniature.) Le portrait de ma mère... je le reconnais bien. Quel charme profond dans sa mélancolie ! (Elle retire une lettre cachetée du coffret.) Une lettre avec le cachet de ma mère. (Lisant l'adresse.) « A Lucile « de Kernoët. » Je ne sais pourquoi j'ai peur de l'ouvrir comme si j'allais rompre le sceau de ma destinée. (Elle ouvre et lit.)

« MA LUCILE ADORÉE !

« Je n'ai plus que peu de jours à vivre et tu es « ma dernière pensée. J'avais juré de te cacher le « secret douloureux de ta naissance et la faute de ta « mère, mais son poids est trop lourd pour mon « cœur défaillant. J'ai besoin de ton pardon et je « sais que ton âme sans tache me l'accordera après « ma mort. Sache donc que ta mère fut une grande « coupable. Tu n'es pas la fille du comte de Ker- « noët, mais d'un hôte funeste et trop cher à mon « cœur, le chevalier de Trévern. Je te portais dans « mon sein quand le comte découvrit mon crime. « Il tua le chevalier en duel et me fit enfermer aux

« Ursulines par ordre du Roi. Sa vengeance implacable fut de me séparer de toi. Pendant quinze « ans j'ai expié ma faute au cloître. Une seule fois, « tu t'en souviens, je t'ai vue toute petite au par- « loir ; le pâtre fidèle t'avait apportée. Alors j'ai « reconnu ton âme céleste dans tes yeux. Elle ne « m'a plus quittée. Ton regard et ton étreinte ont « rempli mes dix ans de solitude. Tu es le fruit de « ma faute, mais tu es aussi l'ange de ma rédemp- « tion. Pardonne-moi et prie pour l'âme de...

« *Ta mère*, qui t'aime et te bénit. »

Quelle étrange révélation ! Maurice est l'enfant d'un premier lit. Nous avons une autre mère..., et son père n'est pas le mien... Il n'est donc pas mon frère... et je ne suis pas sa sœur !... (A voix basse.) Un autre sang coule dans nos veines... et nous aurions pu nous aimer... autrement peut-être... (A voix haute.) Ah ! pourquoi ai-je rompu le sceau de cette lettre ? Des pensées troubles s'élèvent autour de moi. (On entend au loin un air de cornemuse lent et mélancolique.) Le pâtre qui joue du biniou sur la lande ! Pourquoi mon cœur se serre-t-il au son de la vieille cantilène ? (Avec un sourire douloureux.) Ah ! c'est elle que nous écoutions jadis, Maurice et moi, couchés dans les genêts, au lever de la lune d'été. Alors elle modulait l'avenir immense, maintenant elle pleure le passé à jamais perdu ! (Elle frissonne.) Je sens que Maurice est tout près avec Fulgence. (Elle s'avance sous la charmille et regarde à travers les branches.) Ils marchent en silence au bord de l'étang... Ils s'arrêtent... Elle penche sa tête

vers lui... Les voilà perdus dans les yeux l'un de l'autre et l'univers est oublié ! (Elle se détourne brusquement et revient agitée sur le devant de la scène.) Pourquoi leur en voudrais-je ? Leur amour n'est-il pas mon œuvre et n'est-ce pas son bonheur que je contemple ? Mais moi aussi peut-être j'étais faite pour un tel bonheur. Que vais-je devenir dans ma solitude ? (Le crépuscule se fait. Saint-Riveul apparaît au fond et rôde de loin atour de Lucile. Celle-ci reprend le portrait de sa mère et le couvre de baisers.) Ma mère, conseille-moi !

(Saint-Riveul, qui s'est approché peu à peu par derrière, saisit la main de Lucile et la baise.)

LUCILE pousse un cri, cache le portrait dans son sein et regarde Saint-Riveul avec épouvante.

Vous ici ! Que me voulez-vous ?

SAINT-RIVEUL

Oh, fi, Mademoiselle ! Vous défier de moi ? ne pas me dire vos secrets ? Croire que je pourrais en abuser, moi, Saint-Riveul, l'ami de feu votre père? C'est une injure... une cruauté ! Vous regardiez une miniature... le portrait d'un ami ? le prince de vos pensées ?... un chevau-léger à boucles blondes ?... un capitaine des gardes à brune moustache? Pourquoi ne point me le confier ?

LUCILE a écouté, les bras croisés, comme pour défendre son trésor.

Vous êtes un fat et un impertinent. (Elle sort le portrait de son sein dans un mouvement d'impatience et le lui montre.) C'est le portrait de ma mère. Regardez et rougissez devant cette sainte !

SAINT-RIVEUL

En effet. Comme vous lui ressemblez, mademoiselle Lucile ! Elle était bien belle et bien dangereuse, Mme de Trévern !

LUCILE tressaillant.

Mme de Trévern ? De quel droit donnez-vous ce nom à ma mère ?

SAINT-RIVEUL faisant semblant de s'être trompé.

Oh ! pardon, Mademoiselle. Ma langue a fait un faux pas. Je voulais dire Mme de Kernoët.

LUCILE

Vous savez donc...

SAINT-RIVEUL

Toute l'aventure. Votre père n'a pu l'oublier, le pauvre homme.

LUCILE

Mais il s'est vengé en m'arrachant ma mère qui en est morte, et moi je porte sa blessure au cœur !

SAINT-RIVEUL

Évoquons des souvenirs plus gais, Mademoiselle. Il y a nombre d'années, je vins au château. Le comte de Kernoët désirait notre union. Vous aviez quinze ans à peine ; je vous faisais déjà la cour. Un jour, une vieille Bohémienne nous dit la bonne aventure et nous promit que nous serions mari et

femme. Comme je m'écriais ravi : « Lucile, y consentiriez-vous? » vous vous fâchiez tout rouge. Moi je vous admirais! D'un instant à l'autre, la petite fille timide était devenue une femme superbe de colère.

LUCILE, distraite.

Vraiment? Je ne m'en souviens plus.

(Elle se met à regarder de nouveau le portrait de sa mère.)

SAINT-RIVEUL

Mais moi je m'en souviens toujours. Depuis ce jour je vous aime, Lucile, et aujourd'hui je vous répète : Voulez-vous être ma femme?

LUCILE hausse les épaules, comme perdue en d'autres pensées.

Vous savez bien que je ne vous aime pas.

SAINT-RIVEUL

Vous m'aimerez quand vous me connaîtrez. Et puis, pouvez-vous rester seule? Maurice est amoureux de Fulgence; il va l'épouser. (Lucile remet brusquement le portrait dans son sein.) Qu'allez-vous devenir dans la solitude affreuse de ce château? Avec moi, ce serait la vie brillante, Paris, la cour, le monde.

LUCILE

Cette vie, je la déteste et la méprise. Je n'en avais rêvé qu'une, sérieuse et douce, à côté de mon frère, ici, dans notre manoir féodal, ou bien, immense et libre, là-bas, en Amérique. (D'une exaltation douce.) Car

Maurice était l'univers pour moi. Je sais qu'au fond son âme m'appartient à jamais, il ne pourra pas me la reprendre. (D'une violence subite et passionnée.) Et pourtant Fulgence, cette Fulgence que je lui ai donnée, me le prend tout entier ! Je ne pourrai même plus veiller sur lui, elle m'empêchera de le voir, elle va me l'emporter! Car elle est jalouse de mon amour de sœur... et de sa puissance... Oui, jalouse !

SAINT-RIVEUL, observant Lucile, avec acuité, à part.

Ils ne sont pas du même sang... Il y a plus qu'un amour de sœur dans cette passion-là... Voilà le point vulnérable... Maintenant, je la tiens.

LUCILE, à part, l'œil fixe.

Je suis seule... seule... Il ne me reste que le cloître.

SAINT-RIVEUL, penché à son oreille.

Épousez-moi et nous suivrons Maurice où vous voudrez.

LUCILE, avec un sursaut de joie.

Vous me promettriez cela ?

SAINT-RIVEUL

Cela et plus encore. Écoutez-moi bien. Une fois que vous serez ma femme, Fulgence ne sera plus jalouse de vous. Vous ne serez plus pour elle la sœur de Maurice, vous serez Mme de Saint-Riveul, vivant dans le monde. Elle vous croira occupée de

moi, ou d'un autre. Or, je connais Fulgence de Frémeuse. Ambitieuse et dominatrice si Maurice se livre sans réserve, elle fera du héros d'Amérique un hochet de salon. Mais, au fond, elle est capricieuse et passionnée. Si Maurice tient bon, il en sera le maître. Vous qui le connaissez, vous sauriez d'un mot le plier à vos desseins. Sinon, tombant de chute en chute à la servitude honteuse de l'amour, il livrera les clefs de son âme à cette femme et mettra sa tête altière sous ses pieds nus dans l'ombre de l'alcôve.

LUCILE, effrayée.

Serait-ce possible ? (Tristement.) Et pourtant, c'est en regardant dans mon cœur qu'il s'est découvert. Quand je le conseillais, c'était pour qu'il fût lui-même !

SAINT-RIVEUL

Et s'il cesse de l'être, qui le lui rappellera ?

LUCILE

Personne.

SAINT-RIVEUL

Vous le voyez, vous seule pouvez le sauver. Ai-je votre promesse ?

LUCILE, comme revenant au sentiment de la réalité.

Non ! C'est impossible. (Elle s'assied et se couvre un instant le visage de ses mains. — A part.) Ah ! cette lutte est affreuse. — Abandonner Maurice... ou livrer mon

corps à cet homme comme une proie! car il ne possédera jamais la moindre parcelle de mon âme... Perdre mon frère ou me perdre, moi!

SAINT-RIVEUL, qui l'observe de près.

Songez que le cloître vous sépare de lui pour toujours et que moi, je vous ramène Maurice.

LUCILE, à part.

Me faire nonne et n'être plus rien, plus rien pour lui... ou me profaner pour rester sa sœur!... Pour sauver mon frère, faut-il me jeter dans la gueule du monstre?

SAINT-RIVEUL fait quelques pas vers le fond et revient.

Je vois le couple triomphant, qui vient, l'amour au cœur, la joie au front, consentez-vous?

LUCILE se levant, d'une voix sourde.

J'y consens. (Elle donne sa main à Saint-Riveul qui la saisit, avec force.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, FULGENCE, au bras de MAURICE

FULGENCE, rayonnante.

Lucile, tu avais raison, mieux vaut aimer une fois que mille. Tu m'as ébranlée, ton frère m'a convertie... Voici mon seigneur et mon maître. Re-

garde-nous donc! Regarde-moi! je suis une autre femme. Regarde-le! c'est un autre Maurice. Vois comme il est beau de ma joie!

(Lucile reste muette et la tête baissée.)

SAINT-RIVEUL, bas à Lucile.

Vous ne répondez pas? Dois-je annoncer nos fiançailles?

LUCILE, sans bouger.

Oui.

SAINT-RIVEUL

Comte de Kernoët, comtesse de Frémeuse, je vous félicite de grand cœur, d'autant plus qu'à votre joie j'ai des droits nouveaux. C'est aujourd'hui, paraît-il, la journée des surprises et des couples heureux. Nous faisons un quadrille. (Il prend la main de Lucile, qui la lui laisse sans relever la tête.) Mademoiselle de Kernoët vient de promettre sa main à monsieur le chevalier de Saint-Riveul, qui met sa vie à ses pieds.

MAURICE, interdit, quitte le bras de Fulgence et s'avance d'un pas.

Quoi? ces fiançailles sans me consulter? Lucile, tu ne dis rien? Tu laisses ta main dans la sienne?... C'est donc vrai?

LUCILE le regarde tout à coup d'un air farouche.

C'est vrai!

MAURICE lui prend la main et l'entraîne à part, du côté de la chapelle.

Alors tu aimes cet homme?

LUCILE

Et pourquoi non ? N'aimes-tu pas cette femme?

MAURICE

Mais toi, ma Lucile, je te croyais intangible.

LUCILE

Tu veux donc que j'aille au cloître? Si tu l'exiges, j'irai.

MAURICE

Dieu m'en garde ! Mais te voir aux bras de Saint-Riveul, c'est comme de voir s'effrondrer ma jeunesse sacrée et mon rêve divin.

LUCILE

Vraiment? Il s'est effrondré en toi, peut-être... Mais il ne mourra pas ici, dans son sanctuaire.

(Elle pose sa main droite sur son cœur.)

MAURICE

Tu le jures ?

LUCILE

Je le jure, Maurice.

MAURICE

Tu es un ange du ciel, mais quel sombre mystère est en toi?

LUCILE

Assez ! N'essaye pas de le pénétrer. Je n'en sais rien moi-même. Mais ce mystère est un pouvoir terrible et sublime qui doit s'accomplir dans nos vies.

MAURICE

Tu me fais peur. Tu sembles une druidesse couronnée, armée de la faucille, qui marche hautaine à quelque sanglant sacrifice. — Qui donc es-tu?

LUCILE

Je suis ta Sœur Gardienne.

MAURICE, reprenant subitement sa gaieté.

Oh, oui, tu l'es. Ne m'as-tu pas donné Fulgence? Eh bien! je te donne Saint-Riveul, puisque tu l'aimes. (Avec une câlinerie fraternelle.) Et maintenant, petite sœur, laisse-moi t'embrasser comme autrefois sur tes grands yeux de ce baiser qui t'éveillait dans la bruyère de tes longues extases.

(Il s'est approché, la prend doucement par la taille et veut l'embrasser au front.)

LUCILE l'arrête brusquement, en lui saisissant le bras.

Non, pas aujourd'hui. — (En ce même temps, Saint-Riveul s'est emparé de l'autre main de Lucile et la baise à plusieurs reprises, ce qui arrache Lucile à son rêve.) Que faites-vous?

SAINT-RIVEUL

Ce n'est qu'un premier gage, madame de Saint-Riveul.

LUCILE, d'une gaîté forcée.

Eh, prenez donc, c'est votre droit.

Lucile prend le bras de Saint-Riveul. — Des paysans viennent et des joueurs de biniou. Fulgence prend le bras de Maurice Ils montent le perron au haut duquel paraissent deux domestiques, avec des flambeaux d'argent.)

LUCILE prend brusquement le bras de Saint-Riveul.

A moi, les enfants! En avant les binious! De la joie! De la joie! Je veux qu'on danse toute la nuit pour ma fête!

(La porte de la chapelle s'ouvre. L'intérieur apparaît illuminé de cierges. Une troupe d'enfants s'en échappe, en agitant des branches de genêts. Ils entourent Saint-Riveul et Lucile avec des clameurs. — Ervoanik, Gaïd, et Ulliac s'agenouillent, en offrant des bouquets. Le biniou joue un air de danse frénétique et la toile tombe au cri retentissant :

ERVOANIK, GAÏD, ULLIAC, LES ENFANTS.

Vive la Châtelaine!

RIDEAU

ACTE II

Un boudoir chez la Duchesse, à Paris, au faubourg Saint-Germain. Stuc blanc à panneaux peints ovales. Porte ouverte au fond. A gauche, fenêtre et porte fermée; au-dessus, une peinture mythologique; table à écrire, fauteuils auprès. A droite, une cheminée surmontée d'une glace et d'une pendule en lyre dont un Amour marque les heures; chaise-longue à côté.

SCÈNE I

FULGENCE, en toilette de ville, est assise près de la table à écrire; LUCILE, en robe de mousseline bleu pâle, légèrement décolletée, à fichu croisé, une rose piquée au corsage, et à demi étendue sur la chaise-longue, est plongée dans la lecture d'un livre. Dans une salle voisine, des violons jouent en sourdine un menuet. M. de KÉRALIO et M. de MARIGNY entrent par le fond, donnant le bras à la COMTESSE et à la BARONNE; un peu plus tard, ULLIAC.

LA COMTESSE, au bras de Kéralio.

Comment appelez-vous cette contredanse?

KÉRALIO

Les moulinets brisés.

LA COMTESSE

Prodigieux!

LA BARONNE, au bras de Marigny.

Et l'autre?

MARIGNY

Les fêtes de Paphos.

LA BARONNE

Divin...

KÉRALIO

Et maintenant, allons nous battre. Mais avant cela, Mesdames, daignez nous attacher vos cocardes blanches.

(Lacomtesse et la baronne tirent de grandes cocardes blanches de leurs bourses de jeu et les attachent aux chapeaux emplumés de ces messieurs.)

KÉRALIO

Merci, ma toute belle. Avec cela, j'en remontrerai aux patriotes cabaleurs.

MARIGNY

Et moi, aux braillards sans-culottes.

(On entend une grande rumeur dans la rue.)

LA BARONNE, effrayée.

Qu'y a-t-il?

-ULLIAC, en livrée de domestique, son bonnet de marin sur la tête, entre par le fond.

Il y a là un sergent du Royal-Allemand. Le prince de Lambesc fait dire à M. le comte et à M. lebaron qu'illes attend à la caserne. Les troupes

vont sortir... (Se frottant les mains) et cela va chauffer.

MARIGNY

C'est bien, nous venons. (Sort Ulliac.)

(Cris dans la rue : A la Bastille! A la Bastille! La baronne, effarouchée, se serre contre la comtesse.)

LA COMTESSE

Vous n'avez donc pas peur?

KÉRALIO

Peur, quand vous êtes là?

MARIGNY

Peur? Mais nous fringuons.

LA BARONNE cesse de trembler et part d'un éclat de rire.

Comme ils sont gentils!

KÉRALIO

Et maintenant, les rubans aux épées.

LA COMTESSE

Ah! les rubans brodés par nous! (Elle tire un ruban de sa bourse de jeu.) Le mien est d'or.

LA BARONNE, même jeu.

Le mien est rouge!

(Kéralio et Marigny tendent la poignée de leurs épées.)

KÉRALIO, à la comtesse.

Plus soyeux que vos cils!

MARIGNY, à la baronne.

Plus frais que votre bouche! (Pendant qu'elles attachent les rubans aux épées, Kéralio embrasse la comtesse et Marigny prend un baiser à la baronne.)

LA COMTESSE

Finissez vos folies!

LA BARONNE

Sommes-nous au bal masqué?

MARIGNY

Mieux que cela, Madame, sur le champ de bataille.

KÉRALIO

Ces baisers nous rendront invincibles.

LA COMTESSE

Il fallait au moins attendre la fin du combat.

KÉRALIO

A l'heure du combat comme à l'heure du berger, les baisers d'avant valent mieux que ceux d'après.

(Ils partent vers le fond, se retournent et saluent.)

LA COMTESSE, le menaçant du doigt.

Au revoir, mauvais sujet!

LA BARONNE

Adieu et revenez vite! (Kéralio et Marigny sortent.) J'ai

beau faire, je tremble comme une feuille. Dire qu'ils vont mourir peut-être!

LA COMTESSE

N'y pensez pas. Il y a un Dieu pour les libertins!

LA BARONNE

Triste temps ! Adieu les jeux d'amour !

LA COMTESSE

Au contraire, les baisers vont pleuvoir comme grêle.

LA BARONNE

Alors, vive la Révolution!

(Elles sortent par le fond avec des rires gais.)

SCÈNE II

FULGENCE, LUCILE, un moment après, ULLIAC.

FULGENCE se lève avec impatience.

Comprends-tu ces fous qui dansent sur un volcan?

LUCILE

Heureux ceux qui portent le bandeau et ne voient pas venir la tempête.

(Fulgence tire une sonnette, Ulliac entre.)

FULGENCE

Quelles nouvelles?

ULLIAC

Mauvaises, madame la Comtesse. Le peuple a pillé les armes des Invalides. Vingt-quatre mille mousquets brillent au soleil et roulent dans Paris comme un fleuve d'acier. J'ai vu un forgeron en tablier noir forger des piques à faire pirouetter l'enclume... Il disait, au milieu des gerbes d'étincelles : « Désormais, chacun va se forger son tonnerre!... » Le tocsin hurle et toute la ville crie : « Aux armes! »

FULGENCE

Qu'ont-ils donc ?

ULLIAC

Madame, ils ont faim et disent qu'ils veulent être libres.

FULGENCE

Où est M. de Saint-Riveul?

ULLIAC

A Versailles, prendre les ordres de la Reine. Mais il n'est pas sûr qu'il puisse revenir. Les chemins sont encombrés de soldats et les barrières brûlent.

FULGENCE

Et M. le comte de Kernoët?

ULLIAC

Il a dit qu'il irait à la Bastille et qu'il voulait tout voir.

FULGENCE

A la Bastille? Mais on le tuera!

LUCILE

Sois tranquille. Il est gardé, je le sens. Pas un cheveu de sa tête ne sera touché.

FULGENCE, à Ulliac.

Alors, vous l'avez vu sortir?

ULLIAC

Oui, Madame, avec la duchesse.

FULGENCE, à part.

Toujours la duchesse! (Haut, à Ulliac.) C'est bien, laissez-nous.

(Ulliac sort.)

FULGENCE

Que dis-tu de tout cela?

LUCILE

Rien. Bientôt, la voix formidable du Destin tonnera sur le monde. Moi, j'attends la voix de Dieu qui ne parle qu'au fond de nous-mêmes. Jusque-là, je me tais.

FULGENCE s'assied près d'elle, et lui prend la main.

Lucile, je n'ai ni ta force ni ta douceur. Tantôt je m'affole, tantôt je m'exaspère, tantôt je tremble et la peur me glace. La France est en délire, la

royauté chancelle, nos vies sont en danger. Eh bien, le croirais-tu? ce n'est pas cela qui m'inquiète le plus. Dans la tourmente grandissante, les êtres les plus chers, les parents, les amis, sont changés. La Révolution est entrée dans les âmes; dans chacune apparaît un démon inconnu. Je ne reconnais plus ni Maurice, ni Saint-Riveul, ni toi, ni moi-même! Quel jour sinistre s'est levé sur nous? Parfois, ton silence m'effraie comme s'il couvait la foudre... Lucile, que se passe-t-il en toi?

LUCILE

En moi? Je suis toujours la même et je ne sais pas ce que tu veux dire.

FULGENCE

Il y a un mois que je suis revenue de Kernoët avec Maurice pour vous rejoindre ici avec la duchesse; il y a un mois que nous sommes en face l'une de l'autre... et pas un seul instant tu ne m'as ouvert ton cœur. J'ai quitté une amie, je retrouve une étrangère. Tu sembles nous éviter, Maurice et moi. As-tu donc oublié qu'il est ton frère et que je suis ta meilleure amie?

LUCILE

Vous êtes si occupés des grandeurs de Versailles. Comment t'y suivrais-je? Ce n'est pas mon royaume.

FULGENCE

Hélas! Maurice n'y a guère réussi — et par sa

faute ! — Mais tu sembles plus loin encore de ton mari que de nous. Où en es-tu, avec Saint-Riveul ? Voyons, dis-moi la vérité.

LUCILE

Je vais te sembler étrange et peut-être pervertie ; pourtant, je ne suis que l'instrument d'une destinée que je n'ai pas faite et dont j'ignore le dernier mot. Je n'ai jamais aimé Saint-Riveul.

FULGENCE

Alors, comment as-tu pu l'épouser ?... On le croirait d'une autre. De ta part, Lucile, c'est monstrueux !

LUCILE

Je savais que je n'aimerais jamais personne. Mon rêve d'amour est trop vaste et trop haut, pour la terre. J'ai songé au cloître pour l'assouvir, mais le cloître me parut un tombeau. Je voulais connaître le monde, vivre la vie. Saint-Riveul se présenta, je l'épousai. Le jour même de nos fiançailles, nous convînmes de notre liberté réciproque et absolue. Je lui cédai toute la fortune qui me vient de ma mère ; il renonçait à tous ses droits d'époux sur moi. Le lendemain de notre mariage à Kernoët, nous partîmes pour Paris. Il mena tout un mois sa vie de libertin, allant des intrigues de l'Œil-de-Bœuf aux orgies du Palais-Royal. Bientôt, je m'aperçus qu'il voulait faire de moi, non seulement le marchepied de sa fortune, mais l'instrument de son

ambition. Je refusai ; il se dépita. Mon dédain éveilla en lui je ne sais quel désir sauvage. Il voulut me dompter par la force, m'asservir en me profanant. Une nuit, il pénétra dans ma chambre ; je m'éveillai à sa voix sifflante et sous sa main brutale. Le gentilhomme était devenu un monstre, à la fois tigre et serpent ; il faillit me terrasser. Mais j'avais caché sous le coussin un petit poignard ; ma main parvint à le saisir, je l'en blessai au bras. Il me lâcha, plein de stupeur, et ma voix, étranglée d'horreur, s'échappa dans ce cri : « Si vous me touchez, je vous tue ! » Mon geste et mon regard lui prouvèrent que je disais vrai. Il sortit. Ah ! le monstre à face de courtisan, aux entrailles de pierre, au cœur de boue !... J'ai voulu savoir ce qu'est le monde où nous vivons, Fulgence. Je le connais maintenant... Mais il me connaît aussi... Ceci me défendra ! (Elle tire un petit poignard caché sous la rose de son corsage.)

FULGENCE

Malheureuse ! Je connais Saint-Riveul. Ta résistance n'aura fait que fouetter son caprice et le changer en frénésie. Il est capable de tout.

LUCILE

Il n'a pas plus de prise sur moi que le fer sur le diamant. Une volonté vierge est aussi transparente qu'infrangible. C'est du feu cristallisé !

FULGENCE

Alors, c'est la mort qui veille à ton chevet.

LUCILE

Je ne la crains plus ; mes espérances m'ont précédée.

FULGENCE

Tu es terrible quand tu hais, Lucile, mais comme tu saurais être douce à celui que tu aimerais d'amour !

LUCILE se lève brusquement.

Ah! celui-là ne doit pas exister. Dieu ne l'a pas voulu.

FULGENCE

Pourquoi ? N'a-t-il jamais glissé sous tes cheveux et sur ta nuque le frisson des sens qui descend jusqu'au fond du cœur brûlant ?

LUCILE, l'interrompant et jetant son bras autour du cou de Fulgence.

Parle-moi de celui que tu aimes... de Maurice! Toi aussi, tu as des secrets à me dire. Il y a de l'orage entre vous. Qu'est-il donc arrivé? Confie-toi à ta sœur.

(Elles se rasseyent près de la table à écrire.)

FULGENCE

Un court paradis, suivi d'un enfer dont je ne vois pas la fin, telle est mon histoire. (D'un ton fier qui prend peu a peu l'accent du triomphe.) Notre lune de miel passée au château de Kernoët, après ton départ avec Saint-Riveul, fut l'ivresse dans le bonheur. Maurice était à moi, corps et âme, comme jamais homme ne le

fut. Oh! je me sentais bien la souveraine absolue. de son cœur. Le matin, nous errions dans la campagne, le soir sous les ombrages profonds du parc, sans nous quitter des yeux, les lèvres toujours avides. L'ardeur du jour se déversait dans la langueur des nuits, comme la coupe trop pleine d'une liqueur généreuse.

LUCILE

Et maintenant?

FULGENCE, inquiéte et agitée.

Tout a changé depuis notre retour à Paris. Subitement, un voile est tombé entre nous. Je l'ai présenté à la Reine, espérant obtenir pour lui le grade de capitaine des gardes du corps. Et devant Marie-Antoinette, il a vanté Mirabeau et l'Assemblée Nationale, si bien que l'auguste souveraine lui dit en rejetant sa tête en arrière : « Êtes-vous du tiers ou de la noblesse, monsieur le comte de Kernoët ? » Maurice n'a rien répondu, mais il n'a plus remis les pieds à Versailles et ne va plus que chez nos ennemis. La carrière que j'avais rêvée pour lui est perdue. Depuis, c'est la guerre entre nous.

LUCILE

Et la raison de tout cela?

FULGENCE

Tu n'as pas deviné? C'est la Duchesse!

LUCILE

Comment?

FULGENCE

Oui, la Duchesse, cette amie qui devait servir d'intermédiaire entre Maurice et la Reine, la Duchesse qui m'avait promis de faire notre gloire et notre fortune, eh bien, c'est elle qui m'a pris le cœur de Maurice, c'est elle qui me trahit!

LUCILE

Maurice, te trahir après deux mois de mariage? Tu es dupe de ta passion. Ce qui vous désunit, ce n'est pas une femme, ce sont deux manières de comprendre la vie. Pendant que vos sens déchaînés s'étreignaient comme deux torrents furieux, vos âmes étaient aussi loin l'une de l'autre que le lac des montagnes du fleuve de la plaine.

FULGENCE

Je suis sûre de ce que je dis. Je sais, j'ai vu, j'ai entendu.

LUCILE

La preuve.

FULGENCE

Le jour de la présentation à Versailles, pendant la fête de nuit, d'invisibles musiciens jouaient un menuet au fond de l'Orangerie.
(A ce moment, les violons reprennent le menuet derrière la scène — Fulgence tressaille.) — C'était celui-ci ! La Reine et

les princesses, parées de plumes blanches comme des oiseaux de paradis, venaient de passer. — La Duchesse au bras de Maurice venait après. Je voyais tout du fond d'un bosquet. Ils marchaient lentement dans les ombres du soir. Elle chuchota quelques mots à son oreille. Il était question de fuite.

LUCILE

De la fuite du roi, sans doute.

FULGENCE

Non, de la leur. Je l'ai compris à leurs têtes rapprochées, à leurs voix frémissantes.

LUCILE

Tu divagues, ma chère ; je connais Maurice. Il n'aime pas la Duchesse.

(Les violons cessent de jouer.)

FULGENCE

Ah ! tu crois ? Eh bien, ce n'est pas tout. Un soir, je revenais d'une visite en voiture. Au fond d'une étroite ruelle ; à la lueur d'une lanterne, j'ai vu passer Maurice avec une femme au bras...

LUCILE, inquiète.

Tu l'as reconnue ?

FULGENCE

Elle était masquée et portait un domino noir.

LUCILE, tressaillant, à part.

C'était moi!

FULGENCE

C'était le déguisement habituel de la Duchesse. Es-tu convaincue, maintenant?

LUCILE, troublée.

Je ne sais pas... tu te trompes... je t'assure...
(Maurice et la Duchesse entrent par le fond.)

FULGENCE

Tiens! Les voilà dans le même costume! Ose me dire encore que je n'ai pas raison!

SCÈNE III

LES MÊMES, MAURICE, LA DUCHESSE, en domino noir. Elle porte le masque de la Régence, satin noir et lèvres blanches.

LA DUCHESSE ôte fiévreusement son masque et son domino, les jette sur un fauteuil et apparaît en robe de satin blanc, plumes blanches et diamants dans les cheveux.

J'étouffe sous ce masque... Je suis morte de peur! Ah! Fulgence, quelle aventure! J'ai voulu porter les ordres de la Reine à Lambesc. Mais j'avais compté sans cette foule sauvage... Des hommes accoutrés de haillons, de gibernes volées, coiffés de casques étranges, brandissant des sabres, des marteaux et des piques, nous barraient le chemin. Ah! ces insultes! Ces cris de bêtes féroces!

Des femmes du peuple, des furies de la halle, se sont ruées sur moi, m'ont saisie dans leurs mains plus dures que des tenailles. Elles criaient : « C'est l'espionne de l'Autrichienne ! » Et voulaient m'arracher mon masque. Elles m'auraient tuée — sans votre mari qui m'a sauvé la vie !...

FULGENCE, sèche et amère.

Je ne vous comprends pas, madame la Duchesse. Vous exposez votre vie en pure perte et vous exécutez mal les ordres de la Reine. Sortir en un tel jour, dans ce costume de carnaval, avec le masque d'Arlequin, c'est de la folie — et vraiment, il n'en est plus temps...

LA DUCHESSE, avec hauteur.

Madame la Comtesse, sachez que, dans ma vie consacrée tout entière au Roi et à la Reine, j'ai passé partout sous ce déguisement. Clubs, salons, Palais-Royal et faubourgs, j'ai tout visité. Partout j'ai rencontré la bonne grâce et le sourire de la politesse. Paris, qui se moque de tout, respecte le masque du plaisir. C'est pour cela que je l'ai choisi. Mais vous avez raison... les temps sont bien changés. Grand Dieu, que va devenir le Roi, si la Bastille est prise ?

MAURICE

Un Roi, Madame, est un homme puissant qui contraint les autres à l'aimer en travaillant pour eux. Saint Louis et Henri IV furent des Rois. S'ils vivaient

aujourd'hui, ils raseraient la Bastille et le peuple dresserait leur statue sur ses ruines. Mais que faire avec ce pauvre Louis XVI, qui ne sait ni combattre, ni céder et qui recule après chaque menace? Aujourd'hui, il n'est plus d'autre roi que Mirabeau. Voilà l'athlète qui vit, qui respire et qui palpite avec la nation frémissante. Sa voix de lion est le bélier qui heurte la Bastille.

LA DUCHESSE

Ah! pauvre et noble Reine! Jamais je n'oubliera son regard d'adieu... Quelle fierté dans son angoisse! Son courage indomptable brillait à travers ses larmes, lorsqu'elle me dit : « Allez à Paris pour nous, ma seule amie, mais gardez votre vie. C'est aux Reines à donner la leur quand il le faut! » Je crains que tout ne soit perdu. (Elle met son mouchoir sur ses yeux pour essuyer ses larmes, puis l'ôte brusquement.) Monsieur de Kernoët, ne nous abandonnez pas dans la détresse!

MAURICE

Soyez tranquille, Madame, je veillerai sur vous.

LA DUCHESSE sonne, entre Ulliac.

Dites à mon valet de pied de préparer ma voiture. Je pars cette nuit pour Versailles.

FULGENCE prend Ulliac à part.

Faites atteler notre landau. Nous partons pour la Bretagne sur-le-champ.

ULLIAC, en s'en allant.

Je crois que la tête leur tourne dans la bourrasque. Ça ne connaît pas la mer.

(Il sort.)

(La duchesse prend Lucile par le bras. Elles sortent par le fond.)

SCÈNE IV

FULGENCE, MAURICE

FULGENCE, s'approchant de lui.

Maurice, m'aimes-tu toujours ?

MAURICE, froidement.

Cela va sans dire. Pourquoi cette question?

FULGENCE

Eh bien, prouve-le-moi sur-le-champ et pars avec moi, dans une heure, pour la Bretagne.

MAURICE

Que signifie ce brusque départ ?

FULGENCE

Paris n'est plus tenable.

MAURICE

Et Versailles ?

FULGENCE

Pas davantage.

MAURICE

Je croyais que vous l'aimiez.

FULGENCE

Plus maintenant.

MAURICE

Vous êtes capricieuse comme la mer, Madame, et moi je suis tenace comme un Breton.

FULGENCE

Prenez garde à ce que vous allez faire, monsieur le Comte, et ne bravez pas cette fois-ci Fulgence de Frémeuse. Venez-vous avec moi?...

MAURICE

J'en suis fâché, Madame, partez si vous voulez. Moi, je ne quitterai point Paris avant la fin de la lutte.

FULGENCE

Ah ! c'est ainsi?

MAURICE

Oui, c'est ainsi, et c'est vous qui l'avez voulu. Eussé-je quitté Kernoët sans vous? Je ne pensais qu'à de lointains voyages, à des combats d'outre-mer sur des terres libres. C'est vous qui rêviez de rubans, de cour et de fêtes brillantes ; c'est vous

qui m'avez traîné à Versailles pour faire de moi un garde du corps. Le Roi et la Reine n'ont pas voulu me reconnaître comme un des leurs, et peut-être ont-ils eu raison. Mais, quitter Paris le jour où le destin d'un peuple se joue dans une lutte suprême... jamais!... Vous pouviez ne pas me conduire ici, mais à l'heure où la minute est la mère des siècles m'empêcher de vivre cette minute et d'agir selon ma conscience, voilà ce que vous ne pouvez pas. Vous m'avez jeté dans la tourmente, j'y reste.

FULGENCE le prend par le bras et le regarde dans les yeux.

Maurice, je demande ce sacrifice à mon amour.

MAURICE

L'amour vrai n'asservit pas, il affranchit.

FULGENCE, éclatant.

Ah! je comprends, Monsieur. Traître à votre Roi, à votre honneur, à votre femme! Vous parlez de peuple, de conscience et de liberté? C'est la Duchesse que vous aimez! C'est pour elle que vous voulez rester!

MAURICE, étonné.

La Duchesse? Pouvez-vous croire cette folie?

FULGENCE

Je sais tout. Cette sortie, vous l'aviez concertée ensemble pour vous trouver en lieu sûr. Il vous plaisait de mener votre maîtresse au milieu d'une foule

en délire pour la serrer dans vos bras en la défendant. Cette voiture qu'elle a commandée tout à l'heure, elle doit vous emporter cette nuit, Dieu sait où!... Est-ce vrai ou non?

MAURICE

Fulgence, votre injustice m'irrite. Tâchez de vous calmer et de voir la vérité.

FULGENCE

Non! rien ne peut me calmer! Tout ce que je vois, tout ce que vous me dites me confirme dans ma certitude. Il en est temps encore, Maurice, il s'agit de notre destinée, de ma vie entière et de la vôtre!... Partez-vous avec moi?

MAURICE *la regarde et hausse les épaules.*

Je crois que vous avez raison. Je ferais bien d'aimer la Duchesse. Elle au moins m'enseigne le courage en risquant sa vie pour la Reine, mais vous — ne me prêchez que la fuite.

FULGENCE

Assez! monsieur le Comte. Cette insulte est une lâcheté. Je ne vous la pardonnerai jamais. Malheur à vous de n'avoir pas cru à mon amour, et puissiez-vous ne jamais savoir ce qu'est la haine de votre Fulgence!... Adieu!

(*Elle sort par la porte de gauche. Maurice s'assied, pensif.*)

SCÈNE V

MAURICE, LUCILE, rentre du fond, se rassied sur la chaise longue et reprend sa lecture comme si elle ne voyait pas Maurice.

MAURICE se lève et s'approche d'elle.

Toujours plongée dans tes livres ?

LUCILE, levant la tête, avec un sourire.

Je me suis délaissée. Dieu ne peut plus m'affliger qu'en toi.

MAURICE

Chère Lucile, tu es belle comme la lune sous un nuage, mais triste et muette comme elle.

LUCILE

Oui, souvent obscurcie, jamais ternie.

MAURICE

Mais pourquoi me parles-tu si peu?

LUCILE

Est-il besoin de la parole? Il me suffit d'un regard pour deviner tes pensées. Depuis t'avoir quitté, je me suis relevée en Dieu. Et maintenant, c'est dans le silence que nos âmes se pénètrent le mieux.

MAURICE

Tu dis vrai. Le chaud rayon de tes yeux est une

caresse et un langage. Auprès de toi, je retrouve la paix de mon enfance, la foi de ma jeunesse. Écoute un souvenir. Quand je fis escale en Terre-Neuve, j'y vis des marins cultiver l'héliotrope sur de petits carrés de terre, au milieu des glaces du pôle. Dans la pauvre fleur frileuse ils respiraient la Bretagne lointaine. Eh, bien! Lucile, comme ces marins exilés, je me penche sur ton âme pour respirer la patrie perdue dans son parfum suave.

LUCILE sourit et penche la tête.

Tiens, lis cette pensée de Fénelon.

(Elle lui tend le livre et lui indique le passage.)

MAURICE lit.

« Nous retrouverons bientôt ce que nous avons « perdu. Nous en approchons tous les jours à grands « pas. Encore un peu et il n'y aura plus de quoi « pleurer. C'est nous qui mourons. Ce que nous « aimons vit et ne mourra point. »

LUCILE

Comprends-tu? « Ce que nous aimons ne mourra point. » Quelle douceur, quelle consolation dans cette pensée! Tu ne mourras pas, Maurice, puisque Lucile t'aime...

MAURICE

Tu rêves de la patrie éternelle, où nous devons nous retrouver un jour, mais n'est-elle pas un songe, une chimère de notre désir?

LUCILE

Non; car j'y vis, elle m'enveloppe, je la vois! — Un soir, tu m'écrivais d'Amérique sous une tente de sauvages. Tu me disais qu'en approchant du Niagara on voit s'élever, à six milles de distance, une colonne de vapeur blanche à l'horizon, et qu'on entend déjà le tonnerre de la chute dans le silence des forêts vierges. Eh bien! moi, dans la forêt sinistre de la vie, je vois monter la blanche colonne des âmes et j'entends la voix de l'Éternité...

MAURICE

Et moi, Lucile, je n'entends que la voix de la tourmente qui s'approche. N'entends-tu pas son bruit lointain et formidable? Sur mer, quand le ciel devient noir, quand le vent se lève, on peut lutter avec les éléments... On tire les cordages, on cargue les voiles, on est debout au gouvernail de son vaisseau et l'on se bat avec la tempête. Mais nous, que pouvons-nous faire dans l'ouragan du peuple déchaîné? Nous sommes pareils à ces Indiens qui se laissent aller à la dérive vers le Niagara. La cataracte mugit tout près. ils ont jeté leurs rames, et la barque lancée sur le rapide glisse comme une flèche vers le gouffre qui guette sa proie...

LUCILE se lève impétueusement.

Qu'importe le gouffre... si la délivrance est au-delà?... (Elle semble prise d'une gaîté fébrile et marche à grands pas dans la chambre.) Moi aussi j'ai envie de sortir, de

respirer la fièvre qui court dans l'air et de me mêler à la foule. (Elle saisit le domino et le masque de la Duchesse qui traînent sur une chaise.) Te souviens-tu de l'autre jour, où nous nous évadions en cachette comme deux écoliers. J'avais pris le déguisement de la Duchesse pour ne pas être reconnue. En revenant du club breton, tu as voulu me conduire au bal travesti de la Marquise. Là, j'ai vu danser une femme avec un tambourin. Ah! qu'elle semblait heureuse dans sa folie! Eh bien! il me semble ce soir que moi aussi je pourrais danser avec un tambour de basque, oui danser et chanter sur le gouffre, comme les Indiens!... (Elle rit d'un rire saccadé.) Viens-tu? (Maurice reste interdit. Lucile rejette brusquement le domino et le masque.) Non, je ne veux plus de ce mensonge. Fulgence est déjà jalouse de la Duchesse...

MAURICE

Ah! tu sais donc?...

LUCILE, mystérieusement.

Si elle me voyait sous ce costume, elle deviendrait jalouse de moi. (Avec une énergie concentrée.) Et je ne veux pas que cela soit!

(Elle laisse aller sa tête sur l'épaule de Maurice avec une mélancolie passionnée.) La joie fait mal!

MAURICE, essuyant ses larmes.

Qu'as-tu, sœur adorée?

SAINT-RIVEUL apparaît un instant dans le fond et s'esquive aussitôt. Un roulement de tambour dans la rue et des coups de canon lointains font tressaillir Maurice et Lucile.)

MAURICE

Écoute! On attaque la Bastille; il faut que j'y sois. Si le peuple souverain l'emporte sur la vieille royauté... je veux la voir tomber.

LUCILE, se blottissant contre lui.

Ne t'en va pas... je pressens un danger qui vient sur moi...

MAURICE

Alors je reste.

LUCILE, se rassurant.

Non, ce n'est rien. (D'un accent ferme et solennel.) C'est la voix de ta destinée qui t'appelle. Il faut lui obéir. Va!

MAURICE

Et ce danger qui te menace?

LUCILE place sa main sur son sein.

J'ai des talismans pour me défendre.

MAURICE

Ton grand secret, quand le saurai-je?

LUCILE

Quand nous aurons passé — le gouffre...

(Elle lui fait un signe d'adieu plein de tendresse, et, le bras étendu, lui commande de partir. Maurice lui envoie un baiser de la main et sort par le fond.)

SCÈNE VI

LUCILE, SAINT-RIVEUL

SAINT-RIVEUL entre lentement et s'arrête au milieu de la scène.

Que faites-vous là, Madame?

LUCILE, qui s'est accoudée à la cheminée, sursaute à la voix de son mari.

Je lisais.

SAINT-RIVEUL

Une lecture à deux, agrémentée de rires et de baisers. (Il prend le livre sur la chaise longue et en regarde le titre.) Fénelon! de la prose d'évêque? Exquis! J'aurais parié pour un traité de chorégraphie. Car vous avez failli danser tout à l'heure comme une gitana. Je l'ai vu... de mes yeux. Pardieu, Madame, voilà bien du nouveau!

LUCILE

Pourquoi cet espionnage ridicule? Est-ce de l'argent qu'il vous faut?

SAINT-RIVEUL

Non!

LUCILE

Alors que voulez-vous de moi?

SAINT-RIVEUL

Vous le saurez tout à l'heure. Mais je viens de Versailles et je veux savoir si les ordres de la Reine sont exécutés. Que font Lambesc et Bésenval?

LUCILE

Je ne sais pas.

SAINT-RIVEUL

Que fait la Duchesse? Que fait Maurice?

LUCILE

Je l'ignore.

SAINT-RIVEUL

Ainsi voilà tout ce qu'a trouvé le centre royaliste de la capitale! Comme à Versailles, vous avez tous perdu la tête. Il fallait depuis trois jours canonner ces émeutiers de farine et refouler dans leurs boutiques ces patrouilles de manants avec leurs chefs de section et leurs électeurs. Et puis, un gibet haut de quarante pieds pour les meneurs — et je vous promets que c'en était fait des bonnets rouges. (Haussant les épaules.) Maintenant, les gardes françaises fraternisent avec la canaille. Mais tout n'est pas fini. Il ne sera pas dit qu'un ramassis de bourgeois ivres et de sans-culottes affamés aura raison d'une armée de cent mille hommes. — Pour en revenir à vous, Madame, votre place n'est plus ici. Vous allez me suivre à Versailles.

LUCILE

Jamais ! Oubliez-vous nos conventions ? Vous n'avez aucun droit sur moi et aucun ordre à me donner. Je vous ai promis ma fortune et vous m'avez promis la liberté.

SAINT-RIVEUL

Dans la limite de votre honneur et du mien. Je vous ai permis de suivre Maurice pour surveiller sa conduite vis-à-vis du Roi et de respecter votre goût bizarre de vie monacale, mais non pas de me rendre complice de vos intrigues d'amour et de vos fantaisies incestueuses.

LUCILE

Vous osez me dire cela, vous ?

SAINT-RIVEUL

Je vous ai observée tout à l'heure, et si le crime n'est pas accompli, il est sur le point de l'être.

LUCILE

Pauvre débauché, vous ne comprenez rien à la hauteur de nos âmes ; je vous défends de m'insulter et d'attenter à l'honneur de mon frère !

SAINT-RIVEUL

Et moi, je vous défends de le revoir !... Que sont mes promesses de fiancé auprès de mes droits sacrés de mari ? Une condescendance d'amoureux pour mériter votre main, un respect de la pudeur

d'une jeune fille, que doit oublier la femme. Vous êtes ma femme, après tout. Vous avez consenti à m'épouser et vous m'appartenez indissolublement. J'ai pour moi l'Église et le Roi, et si vous refusez de m'obéir... je vous fais mettre à la Bastille.

LUCILE

Cent fois la Bastille plutôt que vous !

SAINT-RIVEUL

Ne me poussez pas à bout, Lucile... Vous avez tort de croire que j'en voulais à votre fortune. C'est vous que j'aime, c'est vous que je désire depuis dix ans et c'est vous seule qui me résistez !... N'exaspérez pas ma passion par vos dédains. L'autre nuit, vous m'avez blessé, mon sang a coulé et je n'ai rien dit, mais depuis ce moment je vous aime avec fureur. Vous me tuerez si vous voulez, mais vous serez à moi... dussé-je vous mettre un bâillon sur la bouche !...

(Il la saisit par le bras.)

LUCILE

Laissez-moi ! (Elle tire son poignard et le menace, mais Saint-Riveul, d'un mouvement habile, s'empare de son poignet et lui arrache le couteau.) Misérable ! Elle pousse un cri et s'affaisse sur la chaise longue la tête dans ses mains.)

SAINT-RIVEUL croise les bras froidement.

Vous voilà désarmée... Maintenant, Madame, vous m'appartenez. (La scène s'est assombrie graduellement. Il fait nuit. Une rumeur s'élève dans la rue.)

SCÈNE VII

LES MÊMES. LA DUCHESSE, suivie de la COMTESSE et de LA BARONNE, entre par la porte de gauche. Un groupe de GENTILSHOMMES pénètrent par le fond, précédés d'ULLIAC, qui porte un candelabre de bougies et le dépose sur la table à écrire. A la fin de la scène, MAURICE

LES GENTILSHOMMES entourent Ulliac d'un air inquiet.

Quelles nouvelles du combat ?

LA DUCHESSE, LA COMTESSE, LA BARONNE

Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il ?

ULLIAC croise les bras d'un air important.

Il y a que le peuple a franchi le premier fossé de la Bastille. Un charron a tranché les chaînes du pont-levis à coups de hache. C'est comme à l'abordage, paraît-il.

UN GENTILHOMME

Et maintenant ?

ULLIAC

Et maintenant le peuple victorieux va revenir.

LA DUCHESSE, LA COMTESSE, LA BARONNE

Et alors?

ULLIAC

Alors ils disent que les cocardes blanches vont passer un mauvais quart d'heure.

LE GENTILHOMME

Coquin, tu oses nous dire cela ?

ULLIAC

Moi, je ne dis rien. Je dis ce qu'ils disent.

LE GENTILHOMME

Eh bien, achève.

ULLIAC

Ils disent que moi, ils m'épargneront — parce que je suis du populaire, — mais qu'ils régleront votre compte à tous.

LE GENTILHOMME

Prends garde, nous allons t'étrangler d'abord.

ULLIAC

Essayez. Eux ou vous, ça m'est égal. Je sers M. Maurice et je reste à la manœuvre. Allez à la vôtre. C'est comme ça sur l'Océan.

LA DUCHESSE

Que faire ? — Sauvez-nous, Saint-Riveul !

LA COMTESSE ET LA BARONNE

Sauvez-vous !

LES GENTILSHOMMES

Oui, sauvez-nous, et s'il le faut tirons nos épées !

(Lucile a relevé la tête au nom de Saint-Riveul. Maintenant,

elle se dresse de toute sa hauteur et ses yeux dilatés prennent une expression visionnaire. Elle regarde dans la glace et puis se retourne en frissonnant vers les assistants.)

LA DUCHESSE, LA COMTESSE, LA BARONNE

Qu'a-t-elle ?

SAINT-RIVEUL

Ne l'écoutez pas. Elle est folle.

LUCILE parle comme en extase, d'une voix haletante et cadencée, qu'entrecoupent régulièrement les détonations lointaines du canon et les volées du tocsin.

J'ai vu la Mort passer dans cette glace et vous menacer de ses ailes noires. Elle tombe, la citadelle du mensonge et de l'oppression... elle tombe... et tout un monde croule avec elle... Mais, ciel et terre! quel tourbillon d'angoisse et de fureur... quel travail d'enfantement pour que naisse un monde nouveau ! Le feu d'en bas s'est déchaîné et se répand sur les nations comme la lave d'un volcan... Des massacres... des tombereaux... Tous les peuples en guerre... une armée de gloires et de batailles... et tout cela pour qu'il sorte de la tourmente... le siècle nouveau né... l'Enfant radieux qui porte dans ses mains le glaive de justice, les libertés du monde et les joies de la terre !... (Elle se tourne vers les assistants qui font cercle autour d'elle.) Ah ! vous voulez être sauvés, défenseurs malheureux de la citadelle du mensonge et de la tyrannie ?... Pâles ombres, vous croyez être... et vous n'êtes déjà plus. La tempête va vous balayer comme des fantômes... Vous, madame la Duchesse, votre noble tête aux yeux si purs, au

diadème étincelant, tombera sur l'échafaud... la vôtre aussi, Comtesse, et la vôtre, Baronne... (Elle marche sur Saint-Riveul, qui recule, effrayé.) Vous, monsieur de Saint-Riveul, vous n'aurez pas cet honneur, vous êtes trop lâche et trop infâme !... Vous mourrez méprisé de tous et rongé de misère à l'étranger... (Elle revient sur le devant de la scène.) Mon Dieu, que d'échafauds... que de têtes coupées... quelle mer de sang... (A voix basse.) Quoi? Le Roi?... la Reine aussi? Ah! le couperet !... (Elle tombe évanouie, la tête en arrière, sur la chaise longue. Maurice entre par le fond.)

TOUS l'entourent.

Eh bien ?

MAURICE, grave et sombre.

La Bastille est prise. Le peuple souverain s'y précipite comme la mer. Il monte, il bouillonne dans ses huit tours monstrueuses, pour refluer jusque dans ses fondements. Il jette ses canons dans les fossés et porte ses prisonniers en triomphe...

LA COMTESSE

Et M. de Kéralio?

LA BARONNE

Et M. de Marigny ?

MAURICE

La cocarde blanche les a perdus. Leurs têtes, hissées sur des piques, se promènent dans Paris.

LA COMTESSE, affolée.

C'est horrible !

LA BARONNE, de même.

Fuyons !

SAINT-RIVEUL

Il est temps d'émigrer. Laissons les fous ici.

(Tous sortent, sauf Maurice et Lucile.)

SCÈNE VIII

MAURICE, LUCILE

(On entend dehors le bruit des crosses de fusils tombant sur le pavé et la voix des patrouilles nocturnes qui échangent les mots d'ordre : « Patrie » et « Liberté ». Des torches, qui passent dans la rue, jettent des lueurs d'incendie sur les murs du boudoir.)

MAURICE s'assied, pensif et accablé, près de Lucile, qui dort d'un profond sommeil.

Qu'est-ce encore ? Des patrouilles qui passent. Elles échangent le mot de ralliement : « Patrie et Liberté »! Et moi? Suis-je libre? Ai-je encore une Patrie ? — Tout s'est effrondé autour de moi ; il ne me reste — que Lucile !... O fleur suave, quel Dieu t'a fait germer au bord de mon gouffre ? La tempête aurait-elle brisé la rose diaphane dont aucune abeille n'a fouillé le cœur d'or ? (Il se penche sur elle.) Mais que vois-je, un objet caché dans son sein? (Il retire du sein de Lucile un portrait en miniature et une lettre.) Le portrait de sa mère et son testament ! (Il dévore la

lettre d'un coup d'œil.) Que dit-il? Le secret douloureux de sa naissance... sa mère coupable... avec le chevalier de Trévern! Voilà le secret qu'elle me cachait! Lucile, née d'une autre mère, n'est pas la fille de mon père? Elle n'est donc pas ma sœur! Un autre sang coule dans nos veines... Quelle surprise, quel effroi et quelle joie étrange! Mais sous le secret de sa naissance, il y a le mystère de son cœur... Si je la réveillais... (Il la regarde.) Voilà que je n'ose pas... Elle me paraît toute changée... Un beau rêve glisse dans son profond sommeil... Réveillons-la comme jadis, quand nous dormions enfants dans les hautes bruyères... (Il pose à plusieurs reprises ses lèvres sur les paupières de Lucile, qui ouvre les yeux, se redresse lentement et jette autour d'elle des regards étonnés.) Sais-tu où nous sommes?

LUCILE, encore dans son rêve, passe la main sur ses yeux.

A la fontaine de Morgane...

MAURICE

Non, à Paris.

LUCILE secoue la tête.

J'ai vécu des siècles dans un instant,... j'ai traversé les espaces dans mon sommeil... Nous sommes dans un autre monde...

MAURICE

Chasse tes visions, reprends tes sens, rassemble tes souvenirs. Un monde s'écroule autour de nous. ... La Bastille est tombée!

LUCILE, se reprenant tout à fait

Je le sais; mais qu'importe ce monde qui croule ? Il nous rend plus libres. Plus de fers, plus de barrières, plus de masques. Et maintenant, nous entrons en possession de notre univers, de celui dont nous rêvions depuis si longtemps. Je le vois qui se déroule devant moi comme, du haut d'une montagne, une terre onduleuse sous un ciel sans limite...

MAURICE

Chère Lucile, je t'en prie, descends de ton ciel et reviens sur la terre. Ces vastes horizons, je voudrais t'y suivre, mais je ne les vois pas. Et qui nous guidera dans ces parages inconnus ?

LUCILE

Nos âmes unies et souveraines. (Avec un enjouement mystérieux.) Tout à l'heure, je rêvais que nous fendions l'océan sur ton beau navire hérissé de sabords et de canons. Les vagues se dressaient comme des montagnes. Mais devant mon désir tout s'apaisa... et dans l'aurore ardente... des terres vierges surgirent des flots...

MAURICE

Tu me ravis et tu m'effrayes... Je consens à te suivre dans ton rêve, mais avant cela... je veux savoir le secret de ton âme que tu me caches...

LUCILE, effrayée.

Lequel ?

MAURICE

Celui dont tu m'as dit avant ton mariage: « C'est un mystère terrible et sublime qui doit s'accomplir dans nos vies. »

LUCILE se lève, épouvantée.

Non, jamais! plutôt la mort! Sache que le mot de l'énigme prononcé par nous pourrait nous séparer pour toujours!

MAURICE

Eh bien, je ne veux plus vivre dans cette angoisse!

LUCILE

Maurice, je t'en supplie!

MAURICE

Lucile! sur mon âme, il faut que je sache tout! Nous sommes parvenus à la minute décisive de nos vies, à la minute qui peut enfanter une éternité de douleur ou de joie... (Lucile se laisse retomber sur la chaise longue, le visage dans ses mains.) Eh bien, ce que tu ne veux pas me dire, je le pressens... Pour la première fois, je devine, je comprends... notre vie. Tout s'éclaire, l'enfance, la jeunesse, le présent, l'avenir... tout resplendit d'un jour nouveau qui m'éblouit comme la foudre!... (Un silence. Il semble fouiller péniblement dans sa mémoire.) Oh! ce souvenir révélateur! Te rappelles-tu *le lys rouge de l'étang?* (A ce mot, Lucile relève la tête et suit d'un œil hagard le récit de Maurice.) Au fond du parc, où les ormes épais tamisent la lumière, il y

avait jadis un étang, et, sur l'étang, une île... Là... sous l'ombre d'un grand cèdre, poussait un glaïeul solitaire, un beau lys rouge... Le calice pourpré de la fleur hautaine éclairait comme un flambeau à trois flammes ce sombre lieu de délices. Que de fois nous fîmes le tour de l'île dans une petite nacelle, en regardant la fleur étrange. Tu me disais : « Comme il brûle, le lys rouge ! Mais n'y touche pas, il me semble qu'il y aurait du sang après tes mains. »

LUCILE

Maurice ! Maurice ! pourquoi me rappeler ces choses ?

MAURICE

J'admirais la fleur comme toi, et comme toi je la désirais. Malgré toi, un jour, je sautai hors la barque et je cueillis le lys rouge. Tu poussas un cri... oh ! ce cri, je l'entends encore.

LUCILE *porte la main à son cœur.*

Et moi je sens encore ici la cassure de la tige...

MAURICE

Je t'apportai le glaïeul flamboyant d'un air de triomphe. Tu le pressas sur ton cœur et me dis d'un air farouche : « Tu as tué notre rêve »... En vain je voulus te consoler, tu t'enfuis hors du parc dans la lande sauvage. Le lendemain, je te surpris dans ta chambre, la tête renversée sur ton bras reployé en arrière, comme le Génie de la Douleur éternelle. Le

glaïeul déjà fané se mourait au fond d'un vase. Je tombai en sanglotant à tes pieds, mais tu fus impassible. Jamais je n'ai pu comprendre ce qui s'est passé alors. Si tu le sais, Lucile, dis-le moi.

LUCILE se lève et regarde devant elle, comme hallucinée.

Il me semblait qu'en cueillant *le lys rouge* tu avais brisé la fleur de mon âme.

MAURICE

Cette fleur n'est-elle pas à moi ?

LUCILE, avec enthousiasme.

Oh ! oui, tout entière !

MAURICE

Eh bien, tes rêves d'alors sont devenus la substance de notre vie. Le beau glaïeul a refleuri. Le lys rouge jette ses trois flammes dans le cœur de Lucile.

LUCILE, suffoquée.

Tais-toi !

MAURICE

Écoute... Si personne ne doit le savoir... je puis bien le murmurer à ton oreille... le grand secret de nos cœurs à jamais incompris des autres... Devant les hommes tu es ma sœur... mais tu ne l'es pas par le sang. Devant la Nature souveraine, tu es ma femme..., devant Dieu tout-puissant, tu es l'unique Aimée !

LUCILE

Arrête! Tu vas blasphémer!

MAURICE

Les cris de l'âme sont-ils donc des blasphèmes? L'homme est-il si loin de Dieu? Des anges ne se sont-ils pas incarnés sur la terre pour aimer comme nous? — Eh bien, oui, notre amour contient tous les amours; sœur, femme, amante, tu es tout pour moi, tu es ce que tu as toujours été, ce que tu seras à jamais, tu es ma Lucile!

(Il prend sa tête entre ses mains et l'embrasse sur les cheveux, sur les tempes, et puis sur les lèvres.)

LUCILE, immobile, se laisse faire comme en extase.

Ah! le crime... le gouffre!... le gouffre!...

MAURICE, lui montrant le médaillon et la lettre.

Non, ce n'est pas un crime, car tu n'es pas ma sœur!

LUCILE, avec un cri de joie.

Ah! tu sais donc mon secret! Alors c'est Dieu qui me l'arrache!

MAURICE

Tu m'aimes donc d'amour, toi aussi?

LUCILE

Je vis de cet amour depuis que je respire, et maintenant j'en mourrai avec délice!... Emmène-moi où tu voudras!...

MAURICE

Qu'avons-nous besoin du vieux monde? Allons vers le nouveau. L'avenir est aux âmes héroïques et tendres qui s'unissent d'un pacte indissoluble. Un amour comme le nôtre peut conquérir un univers et en créer un autre. Nous avons plongé dans le gouffre, nous en sortons trempés d'audace... nous sommes le couple qu'emporte la tempête, mais en qui frissonnent et chantent les races futures. Allons par delà l'Atlantique!

LUCILE

Oui, partons... La terre est trop petite pour notre amour... elle nous étoufferait en nous maudissant. Un navire! un navire! Sur l'Océan! sur l'Océan!...

(Rumeurs et cris dans la rue.)

MAURICE

Il est temps de fuir. Je vais faire atteler une voiture de poste. Tu viendras me rejoindre au coin de la ruelle, près du club des Bretons. Ulliac te conduira; il vient avec nous.

LUCILE

Mais il faut me cacher sous un déguisement pour sortir d'ici. Lequel? (Prenant le domino de la Duchesse.) Personne ne me reconnaîtra sous ce domino. On me prendra pour la Duchesse. (Elle s'enveloppe du domino et prend le masque dans sa main.) Masque de la Folie, peu m'importe. Sous lui m'atteigne la mort; il cache

un bonheur sans frein. Sous lui, je ne suis plus Lucile, je suis l'Amante de Maurice dans un Nouveau-Monde ! (Elle met le masque, accompagne Maurice jusqu'au fond de la scène et se jette à son cou sous la porte. — Ils restent embrassés. Au même moment, Fulgence entre par la porte de gauche et les oberve.)

MAURICE

A tout à l'heure ! Quelle ivresse !... Bientôt nous dirons adieu à l'Europe !

(Il sort.)

SCÈNE IX

LUCILE, FULGENCE

En apercevant Fulgence, Lucile, prise d'un mouvement de terreur, veut s'enfuir par la porte de gauche. Fulgence lui barre le chemin. Lucile se jette vers le fond et rencontre encore Fulgence devant elle. Voyant qu'elle ne peut fuir, Lucile se réfugie près de la cheminée et s'y accoude comme une statue, dans une attitude de défense,

FULGENCE

Un instant, Madame. Vous n'auriez pas besoin de vous cacher sous ce masque.

Je sais qui vous êtes. Je vous ai vue trop souvent sous ce déguisement folâtre qui cache votre personne austère.

Je sais que vous êtes la Duchesse et que Maurice vous attend. J'ai vu votre baiser d'adieu. Je ne vous empêcherai pas de le rejoindre, mais avant de par-

tir, vous m'entendrez. Vous m'avez reçue sous votre toit. Je vous ai livré mon cœur, mon avenir, ma destinée et celle de Maurice. Vous m'avez accueillie, vous m'avez souri comme la plus noble des protectrices. Ce sourire était donc pour me tromper et cet accueil pour me trahir? (Se rapprochant de Lucile, après un silence.) Vous ne savez donc pas que j'aime cet homme? Cet homme qui me trahit lâchement, cet homme qui aurait pu devenir mon maître, oui, le maître de la fière Fulgence, cet homme est le seul que j'aie vraiment aimé. Il était ma conquête et mon trésor; pour vous, il n'est qu'une fantaisie sans doute — et pour ce caprice — vous me prenez tout? (Nouveau silence.) Mais répondez-moi donc! Dites-moi que vous l'aimez d'un fol amour, que vous ne pouvez pas vivre l'un sans l'autre, que, pour vous posséder, vous foulez tout aux pieds, femme et mari, honneur et devoir. Mais parlez donc, dites un mot, un seul. Daignez du moins montrer votre visage pour que j'y voie reluire cet amour superbe... et je vous pardonnerai peut-être... (Lucile détourne la tête.) Vous vous taisez... vous n'osez pas vous justifier... vous avez honte de la lumière... votre amour n'a pas le courage de montrer sa face au grand jour comme je l'aurais, moi, à votre place... Au cri de ma détresse vous répondez par un silence de marbre? C'est bien. Partez avec Maurice; mais malheur à tous deux. Sachez qu'on ne fonde pas le bonheur sur la mort d'une âme. Vous et Maurice avez tué la mienne en éteignant sa dernière étincelle de foi! — Allez, ni l'océan, ni l'Amérique ne vous donne-

ront la paix. Car vous emportez ma malédiction ! (Elle sort par la gauche.)

SCÈNE X

LUCILE, seule d'abord, puis bientôt après UN CHEF DE BANDE, et une troupe D'INSURGÉS.

LUCILE, seule et toujours appuyée à la cheminée, ôte son masque.

Comme elle l'aime!... et c'est moi qui le lui ai donné!... Le dernier voile se déchire; je vois tout maintenant. Affreuse alternative! Pas de bonheur possible pour notre amour.

La malédiction de l'*autre* nous suivra comme une furie, et je deviendrai pareille à Fulgence... oui, sa rivale jalouse et tyrannique ! Q'allons-nous devenir, Maurice et moi? La tourmente de la passion, qui déjà nous enveloppe, n'est-elle pas un inceste de l'âme?... Ah! j'ai gravi trop haut les cimes de l'Amour pour descendre au gouffre de la Volupté sans oublier les horizons célestes. Quoi que je fasse, le choix me brise ou me découronne.

Laisser Maurice à Fulgence, c'est le perdre en ce monde; le lui arracher, c'est perdre mon pouvoir divin. Si je deviens sa femme, je ne serai plus sa Sœur Gardienne! (Elle s'affaisse sur sa chaise-longue, la tête dans ses mains.) Que faire, maintenant? Seigneur, aidez-moi! (Bruit de voix du dehors. Cris du peuple. Une troupe d'insurgés armés entre avec son chef. Les uns sont en costume de Garde Nationale, les autres accoutrés de haillons, armés de fusils, de sabres et de piques. Lucile, qui a repris instinctivement son

masque, se place au milieu de la scène, les bras croisés, comme en méditation.)

LE CHEF DE LA BANDE

Voilà le nid des aristocrates et le foyer de la résistance, et voilà la Duchesse, l'espionne de la Reine... Arrêtez-là ! (Les hommes forment un demi-cercle de piques autour de Lucile. Le chef se tourne vers elle.) Madame la Duchesse, vous êtes notre prisonnière. Il faut nous suivre à l'Hôtel-de-Ville pour rendre compte au peuple de ce qui s'est passé ici. (Lucile ne bouge pas.) Saisissez-la ! (Les insurges se consultent du regard.)

PREMIER INSURGÉ, à son voisin.

Je n'ose pas !...

DEUXIÈME INSURGÉ

Elle a l'air d'un spectre...

TROISIÈME INSURGÉ

... avec son masque de carnaval.

LE CHEF

Découvrez-vous, Madame, ou je vais vous démasquer moi-même.

(Lucile ôte son masque, jette son domino et apparaît pâle dans sa robe d'azur.)

TOUS reculent d'étonnement.

Ce n'est pas la Duchesse !

LUCILE

Tuez-moi, et je vous dirai merci !

LE CHEF

Qui donc êtes-vous ?

LES INSURGÉS

Oui,... qui es-tu ?...

LUCILE parcourt les rangs d'un regard de défi.

Qui je suis?... Une femme qui veut mourir pour son amour, comme vous seriez morts pour la patrie!...

LE CHEF, se découvrant.

Passez, Madame.

(Tous les hommes se découvrent.)

LUCILE, avec un geste de désespoir.

Au cloître!... Au cloître!

(Elle sort d'un pas précipité.)

RIDEAU

ACTE III

LA FONTAINE DE MORGANE

En Bretagne, aux environs du château de Kernoët. — Au milieu de la scène, un bassin d'eau, entouré de roches aux formes druidiques qu'ombrage un bouquet d'aulnes et de trembles. Derrière les roches, le terrain s'élève en coteau. De là, un vieux chêne étend ses branches anguleuses sur la source. Celle-ci forme une nappe d'eau dormante, au pied d'une sorte de menhir couvert de mousse. Dans le roc, à côté de la source, une niche en forme de couchette.

A gauche, le grand mur d'un couvent. Une petite porte, à demi-cachée par un épais rideau de lierre et de chèvrefeuille, donne sur le jardin du cloître.

A droite, une ravine escarpée descend vers une plage déserte. Entre deux falaises abruptes, on aperçoit la haute mer, et, très au loin, un trois-mâts à l'ancre. — Beau soir d'été.

SCÈNE I

ERVOANIK, LUCILE

(Lucile, suivie d'Ervoanik, arrive par le fond. On les voit passer sous le chêne. Ils contournent les rochers et descendent sur la droite. Lucile marche en avant d'un pas rapide et se retourne d'un air inquiet.)

ERVOANIK, essoufflé, s'appuyant sur sa houlette.

Où es-tu, maîtresse ?

LUCILE

Ici. (Elle lui prend le bras et s'y cramponne.) Est-ce que personne ne nous a suivis?

ERVOANIK

Non, personne.

LUCILE

Il me semble que j'entends des voix...

ERVOANIK

C'est le chant des abeilles qui bourdonnent dans les fleurs. La lande est paisible, le troupeau rentre et le soleil descend vers la mer.

LUCILE

Où sommes-nous?

ERVOANIK

Près du cloître où tu voulais aller. Voici la porte du couvent des Ursulines.

LUCILE regarde la porte et baisse la tête. A part.

Déjà! La porte du tombeau. Courage, mon cœur! (Elle s'assied sur une pierre).

ERVOANIK

Maîtresse jolie, tu as voulu que le pauvre pâtre tutoie la noble dame de Kernoët, en mémoire du jour où je l'ai portée toute petite, dans mes bras, au parloir de ce cloître pour voir sa mère. Tu es la

douce reine de la lande fleurie. Mais pourquoi chagriner ainsi le serviteur de tes aïeux? Depuis huit jours que tu t'es réfugiée dans ma hutte, sans que personne t'ait vue au château, tu as à peine ouvert la bouche. Je t'ai préparé de mes mains tremblantes un asile dans la Tour des Fées, au milieu des bois, et je voudrais t'y garder toujours... Mais maintenant, tu t'es traînée ici comme une malheureuse... Que t'ont-ils fait là-bas? Quel grand mal as-tu donc au cœur? Dis-le à ton vieil Ervoanik.

LUCILE

Ce mal est trop profond. Ne cherche pas à le comprendre, tu y perdrais ta peine.

ERVOANIK

C'est donc vrai que tu veux te faire religieuse?

LUCILE

Oui, le cloître seul peut me donner la paix. (Elle se lève. A part.) Il me faut la barrière, le mur infranchissable, entre Lui — et moi! — (Elle fait quelques pas vers la ravine de droite et jette les yeux sur la haute mer, puis revient épouvantée et se cramponne de nouveau au bras du pâtre.) Qu'ai-je vu, Ervoanik?... Un navire à l'ancre, là-bas!... Oui, le trois-mâts de Maurice... Je l'ai reconnu!

ERVOANIK l'entoure de ses bras.

Calme-toi, maîtresse, tu es sous ma protection. (Il met sa main en abat-jour sur les yeux et regarde à l'horizon.) Oui, tu as raison, c'est le navire! Il est revenu, le

vieil ennemi, le rôdeur des mers sauvages, le voleur des enfants, le séducteur des femmes! Tous le suivent des yeux et voudraient partir avec lui... C'est le navire d'Ulliac qui veut m'enlever ma fille Gaïd! Est-ce que, par hasard, le comte Maurice voudrait t'emmener, toi aussi, et t'emporter par delà la grande mer, comme le matelot qui veut me prendre ma pastoure? Depuis longtemps je soupçonnais que le seigneur du château avait jeté un maléfice sur sa sœur... Mais, sois tranquille... Je suis là!

LUCILE

Ah! mon pauvre Ervoanik, ce n'est pas un maléfice. Si Maurice était ici, tu ne l'empêcherais pas de m'emporter à son navire comme tu n'empêcheras pas Ulliac de t'enlever ta Gaïd — à moins que Dieu ne s'en mêle.

ERVOANIK, brandissant sa houlette.

Je suis le Vieux de la Lande-Perdue! Je sais jeter des sorts et je commande aux esprits qui sommeillent sous ces pierres. Qu'il vienne, l'Ennemi — et je jure de te défendre — aussi vrai que nous sommes à la fontaine de Morgane!...

LUCILE

La fontaine de Morgane!... (Elle regarde autour d'elle pour la première fois et s'approche du bassin.) C'est vrai... je la reconnais... La voilà bien, la source mystérieuse, sous la roche des druides, dans sa vasque de fougère... Voilà, sur sa margelle, les mêmes peti-

tes fleurs bleues, si tendres et si tristes... L'eau, qui suinte on ne sait d'où, vient sourdre à la surface en cercles légers sans troubler son miroir transparent... Des herbes onduleuses flottent dans son cœur de cristal. (Se parlant à elle-même.) C'est là que je vins, une seule fois, avec Maurice adolescent. Après avoir bu de cette eau limpide, je m'endormis au bord de la source et je fis un rêve merveilleux dont j'ai perdu la mémoire. Mais il m'en est resté au fond du cœur une lumière inextinguible... comme un rayon qui dort... Depuis ce jour je lis dans les âmes et je pénètre l'avenir... Mais lui, Maurice, ne dormait pas. Il me couvait dans mon sommeil avec des yeux ardents; je sentais mes paupières brûler sous son regard; elles s'ouvrirent palpitantes sous son baiser... Depuis ce temps, son cœur est dévoré du rêve fou de la femme!... A la source défendue, où j'ai puisé la soif de l'Au-delà et la sagesse de l'Invisible — il a puisé, lui, le désir terrible et insatiable! Morgane! Morgane!... Qui me découvrira ton mystère? (Au pâtre.) Dis-moi, Ervoanik, toi qui sais les secrets des pierres et des fontaines, connais-tu celui de la fée Morgane?

ERVOANIK s'approche de Lucile et se penche sur sa houlette.

Parle bas!... Les nonnes du cloître pourraient nous entendre... Les prêtres disent que la fontaine est maudite... Chaque jour de Noël, à minuit, l'Abbesse sort par cette porte pour l'exorciser. (Il se retourne.)

puis chuchote à l'oreille de Lucile.) Mais ils n'y peuvent rien... Morgane est toujours là...

LUCILE

Tu l'as donc vue ?

ERVOANIK

Non, je l'entends parfois... et je l'écoute. Au printemps, quand la source bouillonne, j'asperge trois fois le rocher des druides avec l'eau de la fontaine. Alors... la fontaine se trouble, elle pleure... et de son sein profond monte un soupir plus doux qu'un frémissement de harpe... Il va mourir au loin... comme le son d'une âme... c'est la voix de la fée... Et pour le reste de l'année, je la sens autour de moi. Que je perde une brebis, sa voix, pareille au son d'une clochette, m'aide à la retrouver dans les broussailles. Que je visite un malade, si j'entends la voix aérienne, je suis sûr de le guérir. Qu'un méchant m'appelle pour me tromper, la voix m'empêche de passer le seuil. — C'est Morgane.

LUCILE

Mais pourquoi la fontaine est-elle maudite ?

ERVOANIK

Elle n'est pas maudite..., elle est enchantée. Cela —personne ne le sait plus. — Quand j'avais quinze ans, un berger centenaire, le dernier qui la savait, m'a conté cette histoire. Dans les temps d'autrefois,

deux amants maudits du monde entier se réfugièrent auprès de cette fontaine, alors entourée d'une épaisse forêt. Ils s'y aimèrent tout un jour et s'endormirent le soir. Mais jamais personne ne les a revus. La fée Morgane les avait enlevés dans son royaume. Depuis ce temps, lorsqu'un homme ou une femme aime d'un amour sans espoir, il vient passer la nuit au bord de la source. On raconte que la fée Morgane lui apparaît, resplendissante, pour lui dire dans quel ciel ou dans quel enfer il retrouvera l'âme aimée... Nul n'en sait rien ; mais, le matin, on trouve, dans cette niche, le dormeur ou la dormeuse trépassée.

LUCILE, avec passion.

Vraiment ?...

ERVOANIK, mystérieusement.

Je l'ai vu trois fois. — Ceux qui savent... disent que la fontaine de Morgane... est la Porte de la Mort... qui conduit à l'Amour Éternel !...

LUCILE, saisie et concentrée en elle-même.

Laisse-moi!... Je veux être seule.

ERVOANIK

Tu ne vas pas t'endormir ici ?

LUCILE

Non ; je veux me recueillir en moi-même. Retourne à ta hutte ; je rentrerai seule à la Tour des Fées.

(Elle l'éloigne du geste sans le regarder.)

ERVOANIK secoue la tête, hésite, puis se decide à remonter le sentier qui fait le tour des roches. Il s'arrête en haut, sous le chêne, et dit en étendant sa houlette.

Prends garde à ceux du navire !... Ne t'endors pas à la fontaine!...

SCÈNE II

LUCILE, sur le bord. — Bientôt après, L'ABBESSE

LUCILE, assise sur une pierre.

Maurice me cherche, il n'est pas loin; le temps presse, il n'y a pas un instant à perdre !... et pourtant une main de fer me rive à ce rocher. Renoncement cruel, Bonheur maudit, mystérieux Au delà, comment choisir entre vos gouffres, qui m'appellent tous les trois dans leur éternité sans fond ?...

(La porte du couvent s'est ouverte et l'Abbesse apparaît sur le seuil, illuminée d'un rayon de soleil couchant. Le lierre et le chèvrefeuille retombants forment sur sa tête un dais naturel. Elle tient à la main sa crosse d'ivoire.)

L'ABBESSE

Que fais-tu là, ma fille ?

LUCILE s'approche, tête baissée, et lui baise la main.

Mère, je viens chercher la paix.

L'ABBESSE

Je t'attendais ce soir. On m'avait dit que tu

vivais cachée, en fugitive, chez le pâtre. Pourquoi n'es-tu pas venue au parloir et pourquoi faut-il que je vienne te secourir comme une étrangère, perdue à la fontaine maudite ?

LUCILE

Je n'osais pas frapper à la porte du cloître.

L'ABBESSE

Ton cœur est-il chargé de remords ?

LUCILE

Non, ma mère, mais il est battu de toutes les vagues comme un navire en détresse. Mon frère, qui n'est pas mon frère par le sang, vous le savez, vous qui connaissez le terrible secret de la vie de ma mère — Maurice me poursuit pour m'enlever. Et moi !... (A voix basse.) Moi... je l'aime d'amour !

L'ABBESSE

Malheureuse égarée !

LUCILE

Mais je veux élever un mur infranchissable entre lui et moi. J'implore l'Asile suprême.

L'ABBESSE

L'Asile et la Paix, tu l'auras avec la miséricorde de Dieu, si ton cœur est prêt à renoncer au monde, à la vie, à toi-même, pour te donner au Seigneur, te soumettant à notre règle.

LUCILE

Je suis prête à tout.

L'ABBESSE

Ma pauvre enfant, tu as déjà trop cédé aux attirances du démon, et si tu n'es pas encore coupable, tu as écouté la voix du tentateur dans les abandonnements et les dérélictions. Ton malheureux frère a été ton mauvais esprit.

LUCILE, suppliante.

Mais ce n'est pas mon frère !

L'ABBESSE, sévère.

Il l'est devant Dieu et devant les hommes, et malgré cela il a osé contaminer ton cœur d'un souffle d'adultère et d'inceste. Je ne puis t'admettre au couvent que si la révolte et le péché n'ont pas encore pris possession de ton âme et je vais te soumettre à une première épreuve. (Son d'orgue derrière la scène.) Écoute l'appel du sanctuaire. En ce moment, Yolande, ta compagne d'autrefois, va prendre le voile pour devenir sœur Véronique. Elle entre, parée comme une épouse, dans la chapelle ardente. L'orgue triomphal roule un chant de joie. Les vierges sages, dont la lampe ne s'est pas éteinte, saluent leur compagne. (Le jeu d'orgue cesse pendant qu'on chante les hymnes de l'office, mais il recommence à chaque reprise du dialogue suivant.)

CHŒUR DES NONNES

Hæc est virgo sapiens
Quam Dominus vigilantem invenit

LUCILE, avec une joie tragique qui s'exalte aux voix de l'orgue et au chant des hymnes.

Mon Bien-aimé fut mon Seigneur. Depuis ma plus tendre enfance, je m'étais parée pour lui de ma beauté comme d'une robe nuptiale, je portais à mon sein les roses blanches de l'amour, et ma foi en lui brillait sur mon front comme un diadème de diamants !

L'ABBESSE, sévère.

Mais c'est au Christ sanglant qu'il faut te donner !

CHŒUR DES NONNES

Veni, electa mea, et ponam
In te thronum meum — Alleluia !

L'ABBESSE

En ce moment, le prêtre pose sur sa tête le voile de la pudeur et lui met la ceinture de chasteté pour qu'elle devienne l'Élue du Christ. Serais-tu prête à en faire autant ?

LUCILE, sans entendre la question de l'Abbesse, continue dans une exaltation croissante.

Et moi aussi j'étais une Élue... l'Élue de mon Aimé! Je me disais : « Je ne serai pas sa femme, mais je serai l'air qu'il respire, le ciel qui l'entoure,

le soleil qui le chauffe. Mon cœur sera l'arcane de sa pensée, le trône de sa gloire !

L'ABBESSE, *impérieuse.*

Mais c'est au Christ crucifié qu'il faut t'immoler !

(On entend tinter le glas comme pour un mort. Lucile frissonne. Le théâtre s'assombrit, et l'orgue passe brusquement du chant triomphal des noces aux accents lugubres de l'office des morts.)

L'ABBESSE

Maintenant, la novice s'étend sur la dalle funèbre, les bras en croix. On jette sur son corps le drap des trépassés ; on chante sur elle l'office des morts ; car elle doit mourir au monde dès à présent.

CHANT DES PRÊTRES

Dies iræ, dies illa
Solvet sæclum in favilla,
Teste David cum Sybilla.

L'ABBESSE

Tu l'entends? Il faut mourir, il faut donner ton corps tout entier. Car tu n'es que cendre et poussière !

LUCILE

Dieu terrible, est-ce donc mon corps que tu veux? Le voilà ! Qu'il aille en poussière !... Je n'ai pas peur du jugement. Faut-il, pour trouver la paix, me coucher sous le drap funéraire et passer par les affres de l'agonie ? Je me glisserai dans la tombe... pour mon Bien-aimé...

L'ABBESSE

Ce n'est pas assez. Il faut donner plus encore! Écoute...

CHANT DES PRÊTRES

Judex ergo cum sedebit
Nil inultum remanebit,
Quidquid latet apparebit.

L'ABBESSE

Tu l'entends? Tu comparais dès à présent devant le juge qui voit tout, et ce qu'il te demande en sacrifice, ce sont tes pensées mêmes, tes souvenirs trop chers, tes coupables désirs, ton bonheur maudit — sinon, tu n'entreras pas dans la grâce.

LUCILE, avec une passion sourde et croissante.

Tu veux plus que mon cœur, tu veux plus que ma vie, tu veux le rêve divin du bonheur avec le Bien-aimé... c'est mon plus cher trésor... Eh bien... Prends-le — pour que Maurice soit heureux!

L'ABBESSE

Ce n'est pas assez. Il faut donner tout! Écoute!

CHANT DES PRÊTRES

Quid sum miser tunc dicturus?
Quem patronum rogaturus?
Quum vix justus sit securus?

L'ABBESSE

Tu l'entends? Pour trouver grâce devant ton

juge, ce qu'il faut arracher de ton cœur, c'est ton amour même pour le tentateur, pour le coupable Maurice !...

LUCILE, dans une extrême angoisse.

Oh ! pas cela, je t'en supplie !... Cet amour est la vie de ma vie, il plonge dans mon cœur comme un chêne au roc qu'il embrasse de toutes ses racines. Tu ne l'arracheras qu'avec lui !

L'ABBESSE, dure et froide.

Eh bien, il faut arracher ton cœur avec ton amour — si tu veux sauver ton frère de la perdition.

LUCILE, éperdue.

Tu veux mon amour ? Prends donc mon âme aussi. Qu'elle soit anéantie ! et que Maurice vive ! (Elle tombe à la renverse, aux pieds de l'abbesse et reste prosternée. — Gaïd apparaît dans le fond, sous le chêne. Elle écoute et observe.)

L'ABBESSE, d'un ton grave et radouci.

Te voilà prête, ma fille, à devenir la servante du Christ. Sœur Véronique va prononcer ses vœux. Je vais recevoir la colombe dans l'arche sainte. Reste ici prosternée en prière... (Élevant la voix.) Et quand tu seras prête à faire le grand pas, soulève le marteau de cette porte. Le cloître s'ouvrira pour toi ; mais songe que tu n'en sortiras plus. Pour t'accueillir nous chanterons le *Gloria*. (L'abbesse rentre au couvent. Gaïd disparaît. Nuit complète.)

SCÈNE III

LUCILE, bientôt après MAURICE et GAÏD

LUCILE, seule, se relève, mais reste à genoux.

Tout est accompli. Je ne suis plus qu'une ombre désâmée. L'esprit divin est parti, il erre en quelque ciel lointain et cherche à rejoindre son frère perdu. Moi, je ne suis plus rien...

CHANT DES PRÊTRES, dans le couvent.

In inferno nulla est redemptio,
Miserere, Deus, et salve me.
Miserere nobis !

(Le glas tinte trois coups très lentement.)

(Lucile se traîne à genoux sur les marches de la porte. A chaque coup, elle monte d'un degré. Après le troisième, elle élève les mains pour saisir le marteau.)

UNE VOIX, dans la ravine.

Lucile, es-tu là ?

LUCILE bondit sur ses pieds.

La voix de Maurice !

(Elle se blottit derrière un rocher, à gauche de la fontaine.)

GAÏD accourt en brandissant son fuseau de fileuse, les cheveux au vent.

Monsieur Maurice, c'est ici que je l'ai vue tout à l'heure !

MAURICE, qui la suit.

Où donc ?

GAÏD

Devant cette porte.

MAURICE

Que faisait-elle ?

GAÏD

Elle était à genoux devant l'abbesse pour se confesser. Elle avait l'air bien malheureuse, notre pauvre dame.

MAURICE

As-tu compris ce qu'elles se disaient ?

GAÏD

Non. Seulement à la fin, l'abbesse a dit : « Si tu te sens prête à faire le grand pas, soulève le marteau de cette porte. Le cloître s'ouvrira, mais songe que tu n'en sortiras plus. Pour t'accueillir, nous chanterons le *Gloria.* » Puis, la mère Angélique est rentrée au couvent, et votre sœur est restée couchée sur ces dalles. — Ah ! comme je me serais enfuie à sa place ! mais elle pleurait... Oh ! elle pleurait bien fort.

MAURICE

Elle est donc entrée par cette porte ?

GAÏD, *fouillant les ténèbres du regard.*

Non, elle doit être cachée ici quelque part. Attendez... et vous la verrez venir... Ce serait dommage, pas vrai, que notre chère dame de Kernoët

se fasse religieuse. Nonne, quoi? Mme Lucile? Si jeune, si belle et si riche! On ne chante pas les chansons d'amour, dans la lande fleurie, comme elle les chantait avec moi, quand on veut psalmodier matines et vêpres toute sa vie. Je vous parie, moi, qu'elle n'y tiendrait pas, au cloître... Et même... pour dire... si elle était dans le couvent, je suis sûre que vous et Ulliac vous passeriez par-dessus les murs et que vous l'enlèveriez... (Chuchotant.) Tant qu'on n'est que novice et que les vœux ne sont pas prononcés, ça ne compte pas. (Haussant les épaules.) Et puis, je suis sûre que si vous l'appeliez bien fort elle viendrait à travers les portes fermées à clef. Elle ne peut pas vous faire ce chagrin. (Confidentiellement.) Dans la Tour des Fées, où elle habite, elle a passé toute une nuit, la tête sur mes genoux, sans dormir. J'avais dénoué ses beaux cheveux noirs. Elle disait que ma main calmait sa fièvre. Quelquefois, elle levait la tête en prononçant votre nom.

MAURICE

Avait-elle des larmes dans les yeux?

GAÏD

Non, ils étaient secs, mais ils couvaient des étincelles, comme les braises de l'âtre qu'elle regardait sans fermer l'œil jusqu'au matin.

MAURICE presse Gaïd convulsivement dans ses bras.

Gaïd, tu es une brave fille; je te ferai riche un jour, si nous la sauvons!

GAÏD, riant.

Je crois bien que nous la sauverons !... Nous sommes trois : vous, Ulliac et moi. (Suppliant.) Mais vous ne direz pas à mon père Ervoanik que je vous ai trahi la retraite de Mme Lucile. Il m'a fait jurer par sainte Ursule que je ne vous dirais pas sa retraite. (Tristement.) J'ai juré tout haut par sainte Ursule que je n'en dirais rien, (gaiement) et tout bas par Notre-Dame de Kernoët que je vous le dirais quand même !

MAURICE

Sois tranquille ; ton père n'en saura rien.

GAÏD, insinuante et gênée.

Monsieur le Comte, si nous partons sur le navire, vous m'emmènerez, n'est-ce pas ?

MAURICE

Je te le promets.

GAÏD

On trouvera bien des prêtres pour marier tout le monde dans les Amériques.

MAURICE, effrayé.

Pour marier qui ?

GAÏD, riant.

Ulliac et moi !

MAURICE

Oh! pour cela, oui.

GAÏD

Et maintenant, je vais rejoindre mon matelot — pour qu'il prépare la barque dans la crique de Falhouët.

MAURICE

Mais la mer monte. Pourras-tu passer sous les falaises ?

GAÏD

Quand les vagues me touchent, je saute par dessus. La grande houle me donne des ailes de mouette. Je suis fâneuse de goëmons ! (Elle sort en chantant.)

SCÈNE IV

MAURICE, LUCILE, à demi cachée derrière un rocher et invisible pour Maurice.

MAURICE s'assied, accablé, sur une pierre.

Dans la voiture où j'attendais Lucile, Ulliac m'a remis cette lettre fatale. (Il tire une lettre de sa poche.) Je la sais par cœur : « Dieu ne l'a pas voulu. Je ne puis être à toi dans ce monde, mais je le suis pour l'Eternité. Ne cherche pas à savoir où je vais. — Ta Lucile — » Et puis — plus rien ! Disparue, enfuie... Après cette lettre, je savais bien qu'elle irait à son cloître. Elle a reculé devant ce qu'ils

appellent « le crime ». Mais si ce crime était pour nous la seule vérité, la seule vie, et la seule victoire? Nous avons contre nous, disent-ils, les hommes et les lois, le Roi et l'Église, l'honneur, le devoir, la patrie. Lois iniques, faux honneur, faux devoir, fausse patrie. L'homme libre a-t-il un autre but que de vivre son rêve et d'accomplir son œuvre dans la plénitude de son être ? Et lorsqu'il possède un navire, n'a-t-il pas le droit d'emporter celle qu'il aime vers un nouveau monde par delà l'Océan? Et pourtant Lucile veut s'enfermer dans ce couvent, d'où aucune force humaine ne pourra l'arracher ! — Y serait-elle déjà? Aurait-elle franchi la grille de fer pour me dire adieu? Non, c'est impossible. Je connais trop ma Lucile!...

CHANT DES NONNES (dans la chapelle)

Gloria in excelsis Deo !
Laudamus te !
Benedicamus te !
Glorificamus te !
Hosanna ! Hosanna !

MAURICE

Le chant triomphal! Le Gloria! Gaïd me l'a dit, c'est le salut pour l'entrée de Lucile! Tout est donc fini... la voilà dans le cloître ! Ah ! froide Lucile, tu as pu me faire cela !... tu as voulu le ciel sans moi ? C'est donc l'enfer que je choisirai. Tu m'as trahi, tu n'es plus ma Sœur Gardienne, je ne crois plus en toi. Ils t'ont enseveli vivante, mon éter-

nelle fiancée!... Moi je ne veux plus te voir et je ne veux plus de la vie! — Elle est là, tout près, la falaise où j'ai compris ma propre âme, en voyant l'Océan pour la première fois, et en saluant le premier navire. L'abîme est profond... que la mer me reprenne! (Il se jette dans la ravine.)

LUCILE s'élance de sa retraite.

Arrête, Maurice! Si tu veux mourir, nous mourrons ensemble!... Me voilà.

MAURICE, revenant.

Est-ce toi ou ton spectre?

LUCILE

C'est moi vivante et moi tout entière. Je n'osais pas te rejoindre dans la vie, mais je suis à toi dans la mort!

MAURICE

Tu allais donc me sacrifier à ton Dieu?

LUCILE

Non, je t'ai retrouvé en Lui. Pas de Maurice sans Dieu, mais pas de Dieu sans Maurice. J'ai voulu tuer mon âme, mais rien n'a pu l'empêcher de rester elle-même. Je le reconnais enfin et je le crie tout haut : chaque âme est une pensée de Dieu qui a pour flambeau son amour. Éteindre cet amour, ce serait éteindre l'âme elle-même!... Ah! je n'ai plus besoin du cloître maintenant, puisque

nous allons franchir ensemble les portes de la Mort ! (Elle se jette au cou de Maurice d'un mouvement héroïque et chaste — Un rayon de lune tombe sur le groupe.)

CHANT DES NONNES (reprise du finale).

Gloria in excelsis !
Hosanna ! Hosanna !

MAURICE

Je n'en crois pas mes yeux qui te voient, je n'en crois pas mes mains qui t'étreignent. C'est toi, mon adorée Lucile, et pourtant toute changée... Mais, puisque nous voilà réunis, pourquoi mourir ? Pourquoi ne pas recommencer la vie? Le navire est prêt, le Nouveau-Monde nous attend. (Le rayon de lune disparaît. Il fait nuit de nouveau.)

LUCILE se dégage doucement et secoue la tête.

Après les abîmes que j'ai franchis, je ne puis retourner en arrière. Et puis — je suis ta sœur...

MAURICE

Tu ne l'es plus depuis que nous savons la vérité. Moi je suis fils légitime de Pierre de Kernoët et d'Apolline de Beaufort. Toi, tu es fille adultérine de Renée d'Orglande et du chevalier de Trévern. Pas de lien du sang entre nous; pas d'autre barrière qu'un acte de naissance et les préjugés du monde. Mensonge, hypocrisie que tout cela. De par la Nature, tu es ma femme et non pas ma sœur.

LUCILE

Je le suis par l'Ame — et c'est plus. Je voulais

rester ta Sœur Gardienne en ce monde, mais puisque c'est impossible, franchissons ensemble les portes de la Mort. Il ne sera pas dit que tu puisses douter de Lucile. Si mon ciel doit nous séparer, quel qu'il soit, je partagerai ton enfer !

MAURICE

Il n'y a plus d'autre issue. La vie sans toi m'est impossible ; que le baiser de la Mort nous unisse !
(Ils se donnent la main et marchent vers la ravine.)

SCÈNE V

LES MÊMES, ULLIAC.

ULLIAC remonte la ravine d'un pas pressé.

Maître, Gaïd m'a dit que vous étiez ici.

MAURICE

Qu'y a-t-il ?

ULLIAC, embarrassé.

Un fait bizarre, monsieur le Comte. — Vous savez que Gaïd fane les goëmons près du moulin à vent, là-bas, tout près de la crique où je veille à notre canot. Hier déjà, elle avait vu sur la falaise d'en face une femme assise, enveloppée d'un grand châle. On aurait dit une de nos payses qui vont voir filer les bateaux où sont leurs amoureux et qui ne bougent plus jusqu'à ce qu'elles aient vu le grand mât faire le plongeon sous l'eau. Mais celle-là regardait

notre navire à l'ancre... comme si elle lui voulait quelque chose. Ce soir, elle est revenue et restée comme un bloc malgré la nuit. A la marée montante, *l'Émeraude* a dû lever l'ancre et passer de l'autre côté de la baie, à cause du courant. La femme a cru sans doute que le bateau allait partir et elle est descendue sur la grève en suivant le fanal du navire. La vague battait sous les rochers. Pour le coup, Gaïd et moi nous nous sommes mis à courir comme des chèvres, et nous avons trouvé la pauvre femme dans une crique où le flot entrait. Je crois, ma foi, qu'elle se serait fait périr, tant elle regardait *l'Émeraude*. Alors — j'ai reconnu que c'était madame la comtesse de Kernoët — votre dame, monsieur le Comte — Vierge de Dieu! si je m'en doutais !

MAURICE

Qu'en avez-vous fait ?

ULLIAC

Quand nous lui avons dit que *l'Émeraude* ne partait pas cette nuit, elle s'est laissé conduire au moulin à vent. Elle y est encore — toute mouillée.

LUCILE

A-t-elle parlé de moi ?

ULLIAC

Non, madame Lucile; elle parlait d'une autre dame... de la Duchesse, je crois.

MAURICE

Ramène la comtesse au château — et dis-lui que *l'Émeraude* ne partira pas avant huit jours.

ELLIAC

Oui, monsieur le Comte. (En sortant.) Ça va mal... je vois bien que nous ne partirons pas... Moi j'aurai bien Gaïd malgré le vieux... mais que va devenir Mlle Lucile, la vraie patronne de *l'Émeraude?* Allons, toujours des misères sur le continent. Ça ne va bien que là-bas, sur l'Atlantique.

SCÈNE VI

MAURICE, LUCILE

MAURICE s'assied, pensif, sur un rocher à droite.

(A part.) Fulgence m'aimer à ce point!... Quand je m'étais délivré de tout, pourquoi veut-elle jeter sur moi les vieilles chaînes?

LUCILE, assise sur le rocher de gauche.

Fulgence voulait mourir seule!... Ma rivale m'aurait-elle surpassée?... (Elle se lève et marche vers Maurice.) Tu vois bien, Maurice, que nous ne pouvons pas mourir ensemble.

MAURICE

Pourquoi?

LUCILE

Il faut que tu vives pour Fulgence et pour ta patrie.

MAURICE

La porte de la Mort s'est refermée ; il nous faut reprendre le chemin de la Vie... mais de la vie à deux. Le navire est toujours là, il est prêt à lever l'ancre et à gonfler ses voiles au premier rayon du jour. Partons !

(On entend le bruit des vagues sur la plage, derrière la ravine.)

LUCILE

Maurice, on ne tente pas Dieu deux fois. Entends-tu la voix puissante des vagues qui rythment les destins des hommes dans leur balancement éternel ! Maintenant, elles grondent comme un fleuve débordé ; c'est l'Océan qui revient. Le flux devait nous emporter, et le flux te rapporte — une femme qui t'aime. — Peux-tu la repousser?

MAURICE

Tu es la plus divine des sœurs, mais la plus cruelle des amantes ! J'ai oublié Fulgence, pourquoi me rejeter dans ses bras? C'est dans tes bras que je voulais traverser les mers, c'est sous ton égide que je voulais braver bourrasques et naufrages, et ravir la victoire sur des terres nouvelles — pour dormir sur ton cœur comme sur le cœur puissant du monde d'où viennent tous les flux et tous les reflux !

LUCILE

Écoute-le donc ce cœur qui t'aime et te comprend. A cette heure, la voix de Dieu te parle par lui. Fulgence, elle aussi, a grandi par la douleur; Fulgence te revient une autre. La France t'appelle par sa voix!... Tu as une œuvre à faire dans ton pays, tu l'accompliras avec elle, puisque Dieu le veut ainsi.

MAURICE

Saura-t-elle me suivre dans mes voies?

LUCILE

Elle a voulu mourir, donc elle t'aime.

MAURICE

Fulgence l'ambitieuse peut-elle me comprendre?

LUCILE

Maintenant qu'elle t'aime, elle t'obéira.

MAURICE

Vivre sans toi? Abime, folie! Que deviendrai-je sans les rayons de ton âme?

LUCILE

Crois-tu donc que le sublime amour qui nous unit cessera jamais malgré la distance? C'est maintenant que je serai vraiment la Sœur Gardienne.

MAURICE

O Lucile! Quand jadis nous errions sur les grè-

ves, la mer avait un rythme alangui, entrecoupé de silences comme une plainte d'amour... Écouter avec toi la musique des vagues — c'était presque le ciel. Maintenant la houle monte et mugit en tempête. Entendre sans toi sa voix désespérée dans les ténèbres... ce sera l'enfer!

LUCILE

Non, cet Océan, que nous aimons, nous unira de toutes ses symphonies et de tous ses mirages. — Hier, j'étais assise sur la plage. Le soleil plongeait comme un globe rouge dans la mer et traçait à sa surface un sentier cramoisi jusqu'à mes pieds caressés d'écume. Je sentais couler mes larmes en le voyant disparaître comme si je lui disais un éternel adieu. Et pourtant mon âme s'élançait vers lui, par ce chemin de feu, sur la pointe des vagues. Il me semblait que j'avais comme le Christ le pouvoir de marcher sur les flots. — Maurice, quand je ne serai plus avec toi, regarde le soleil couchant, l'astre de Vérité, et tu me verras voler vers toi, les bras ouverts!

MAURICE

Tu veux donc retourner au cloître?

LUCILE sourit tristement.

Comment le pourrais-je maintenant? J'ai vu le fond de la douleur humaine, je suis une affranchie. Ma défense est en moi-même.

MAURICE

Alors que vas-tu devenir ?

LUCILE entoure doucement son frère de ses bras et le fait asseoir à côté d'elle sur un rocher. Le bruissement de la mer s'apaise en un murmure plus doux et le clair de lune revenu éclaire le groupe jusqu'à la fin de la scène. Lucile parle d'une voix mystérieuse.

Écoute! Nous sommes ici à la fontaine de Morgane... où nous avons dormi jadis du pur sommeil de l'adolescence et bu la première gorgée d'un désir infini. Je serai pour toi — désormais — la belle Morgane,... celle dont tu rêvais jadis et dont je fus jalouse. Tu entendras ma voix dans la source invisible qui pleure, dans le vent léger qui frôle les ajoncs ou qui soupire au fond des bois. Le soir, à ton foyer, tu entendras une voix murmurer ton nom à ton oreille.... Des pensées merveilleuses surgiront dans ton cœur... tu sentiras un parfum de lys et de roses... et tu diras : c'est Elle!

MAURICE

Mais où consulterai-je ma Sœur Gardienne?

LUCILE

Ici, à la fontaine de Morgane. J'habiterai la Tour des Fées, où le pâtre m'a préparé un asile, où Gaïd me sert. Quand tu viendras à la source de Morgane, mon cœur frémira doucement de ta présence... et je viendrai...

MAURICE

Mais je veux te voir à mon foyer.

LUCILE

Je viendrai demain au château, je t'en donne ma promesse, et, sur ma poitrine, tu verras flamboyer — le signe de l'Amour vainqueur !

MAURICE

Il y a en toi un pouvoir surnaturel qui me dompte et me persuade. Tu es comme revêtue d'une armure de diamant, et pourtant le fluide chaud qui s'échappe de tes mains me pénètre d'une félicité nouvelle...

LUCILE

C'est le souffle de Morgane... (Se levant.) Et maintenant, va consoler Fulgence... Elle a besoin de toi. Moi je retourne à la Tour des Fées.

MAURICE se lève aussi.

Nous séparer? mot affreux !

LUCILE

Plus de séparation. Notre amour est le chemin de l'Immortalité! Là où il y a union indissoluble, là commence l'Au-delà. Promets-moi de vivre pour ton œuvre !

MAURICE

Je le promets. Et toi, promets-tu de venir demain?

LUCILE

J'en fais serment.

MAURICE

J'obéis. Et maintenant, laisse-moi te donner le baiser d'autrefois... sur les paupières...

LUCILE

Celui qui m'a rendue voyante après m'avoir aveuglée... Prends-le...

MAURICE, après l'avoir embrassée.

Celui qui m'a révélé l'immortel Amour... quand tu rouvris les yeux...

LUCILE, d'un geste de commandement.

Adieu !

MAURICE

A demain ?

LUCILE

Oui, à demain !

(Maurice gagne le sentier derrière la source et disparaît. Au même instant le clair de la lune cesse. Il fait de nouveau nuit noire.)

SCÈNE VII

LUCILE, seule d'abord, à la fin de la scène L'APPARITION DE LA SOURCE

LUCILE s'effondre sur un rocher, les mains sur son visage, comme anéantie par un long effort. Après un moment, elle se lève et prend une attitude résolue.

J'ai tout accompli. Maurice, je ne te verrai plus avec ces yeux dont toutes les larmes et tous les rayons furent pour toi ! — Tu vas souffrir toi aussi, mais tu seras fort... par moi!... Non, mon âme ne quittera plus la tienne! (Elle s'approche du bord de la source qu'un rais de lune vient éclairer et y cueille une fleur.) Un glaïeul, un lys rouge! Ce sera le signe promis... mon dernier adieu... (Elle fixe le glaïeul à sa poitrine.) Et maintenant, Morgane, source du Sommeil éternel et de l'éternel Amour, je suis à toi. Je t'invoque pour ma délivrance, toi qui commandes aux portes du Trépas. J'ai bu jusqu'à la lie la coupe de la terre; il me faut une autre liqueur. Ouvre-moi ton royaume, que j'entre libre et vierge dans ton Immensité, pour y régner sur mon Frère d'Ame et rester à jamais sa Sœur Gardienne. (Elle s'agenouille, prend de l'eau dans le creux de sa main et en boit.) Aux victoires de Maurice ! A l'Amour éternel ! (Elle asperge trois fois le menhir avec l'eau de la source.) Et maintenant, à moi, Morgane! (Elle se blottit dans le rocher, à côté du bassin. On l'aperçoit dans une attitude somnolente sous un rayon de lune.) Enfin, je vais dormir.

(Nuit profonde.)

VOIX DE GAÏD, qui chante sa berceuse dans la lande.

Un pauvre clerc — son cœur se fane —
S'en allait rêvant de Morgane,
Près de la source aux longs cheveux
Qui lui sourit de ses grands yeux.

O châtelaine ! ô châtelaine !
Ne t'endors pas à la fontaine.
Les brebis dorment sous mon toit,
Un feu clair flambera pour toi.
Viens au bercail de la pastoure,
Lirelanloure...
Viens au bercail de la pastoure.

LUCILE, se soulevant à demi dans son sommeil.

Le navire! le navire! Il appareille! Il se balance sur la houle. Comme il est beau avec toutes ses voiles!

VOIX DE GAÏD, dans l'éloignement

Le clerc dans l'onde diaphane
Entendit soupirer Morgane...
Mais lorsque la fée en sortit
Son pauvre cœur plus ne battit!

O châtelaine! ô châtelaine!
Ne t'endors pas à la fontaine.
Sur ton sommeil, je veillerai,
Et ton doux cœur je bercerai.
Viens au bercail de la pastoure,
Lirelanloure...
Viens au bercail de la pastoure.

LUCILE, dans un sommeil agité.

L'ancre est levée! Les voiles se gonflent! Il part pour la pleine mer! Maurice, ne t'en va pas sans moi !... (Elle retombe.)

(Musique profonde et mystérieuse.)

(L'Apparition sort lentement de la fontaine et se dresse au-dessus, éclairée par une lumière surnaturelle, qui a l'air de sortir de la source. C'est une forme de femme drapée dans une robe blanche aérienne. Un voile léger recouvre son visage. Elle porte une couronne de verveines et tient dans sa main droite un rameau de gui; dans sa main gauche, une coupe.)

LUCILE, se dressant à demi.

Qui es-tu?

L'APPARITION

Celle que tu as évoquée. Je suis Morgane, ton Génie... Je suis le meilleur de toi-même.

LUCILE

Qu'apportes-tu ?

L'APPARITION

La délivrance. Bois cette coupe.

LUCILE se lève lentement, prend la coupe d'un geste somnambulique et la vide d'un trait. Puis elle la laisse retomber dans la source et porte douloureusement la main à son cœur avec un cri étouffé.

Ah! c'est la mort!

L'APPARITION

Ce que tu prends pour la Vie est la Mort, et ce que tu prends pour la Mort est la Vie Éternelle. Regarde-moi!

(Elle découvre son visage.)

LUCILE

O Sœur divine ! Tu me ressembles... mais combien plus belle!

L'APPARITION

Je suis ton âme immortelle!

(Lucile retombe inerte dans sa niche. La figure disparaît.)

SCÈNE VIII

LE PATRE

(Un rayon blafard de l'aube éclaire le paysage.)

VOIX DES NONNES, qui chantent les matines dans la chapelle

Ave, stella maris matutina,
Ave Maria !

ERVOANIK descend le sentier sous le chêne.

Mon Dieu! où est Mme Lucile? Où est notre maîtresse?... (Apercevant le cadavre de Lucile dans la niche.) La malheureuse! Elle s'est endormie à la fontaine de Morgane (Il s'approche.) La voilà, blanche comme un marbre. (il la touche) et froide comme la pierre... Plus un souffle... morte!... (Il tombe a genoux devant elle et se met à sangloter.)

(Une bande rose perce la brume, à l'horizon de l'Océan. Dans l'azur limpide, fulgure l'étoile du matin.)

VOIX LOINTAINES

Ave, Matutina !
Ave, stella maris !

RIDEAU

ACTE IV

LE MAIL DU CHATEAU DE KERNOËT

Même décor qu'au 1er Acte. — Façade et perron du château, au fond ; chapelle familiale à gauche ; parc à droite. — Sur la stèle de la charmille, au lieu du Cupidon aux yeux bandés, on voit une Minerve debout et en armes.

SCÈNE I

MAURICE, assis sur le fauteuil gothique, près de la table de chêne. UN DOMESTIQUE se tient devant lui.

MAURICE

Avez-vous frappé à la porte de Mme la Comtesse?

LE DOMESTIQUE

Oui, monsieur le Comte, et très fort. — Mais la femme de chambre n'est venue qu'à la troisième fois.

MAURICE

Comment Mme la Comtesse a-t-elle passé la nuit ?

LE DOMESTIQUE

Elle a eu un accès de fièvre après sa prome-

nade. Mais quand Mme la Comtesse a su que monsieur le Comte était arrivé, la fièvre a passé comme par enchantement.

MAURICE

Mme la Comtesse désire-t-elle que je vienne la voir dans son appartement ?

LE DOMESTIQUE

Mme la Comtesse est en train de s'habiller et viendra trouver monsieur le Comte ici.

MAURICE

C'est bien, allez. (Sort le domestique.) Après tout ce qui s'est passé, j'aimerais mieux ne plus revoir Fulgence. Mais il le faut. N'est-ce pas le désir de Lucile ? L'étrange nuit que je viens de passer, la plus étrange de ma vie ! Une heure d'enfer suivie d'un songe céleste. Mais tout cela était-il réel ? J'en ai douté pendant cette insomnie, où j'ai vu les tronçons épars de mon être se tordre sans pouvoir se rejoindre. Comment ai-je pu quitter Lucile au milieu de la nuit, à la fontaine de Morgane ? Ah ! elle m'a imposé sa volonté par je ne sais quel sortilège ; la douceur de son adieu m'a laissé une mélancolie et une sérénité nouvelles. Pourtant... parfois une angoisse horrible m'étreint le cœur... J'ai obéi et j'ai cru aveuglément comme un enfant ! Mais viendra-t-elle, grand Dieu, la Sœur Gardienne qui tient dans ses mains lumineuses le sombre écheveau de mon destin? (Il s'accoude le front dans sa main.)

SCÈNE II

MAURICE, SAINT-RIVEUL

SAINT-RIVEUL arrive par le fond à droite, en rôdant. Il reste immobile, à distance derrière Maurice qui ne le voit pas : il sort un portefeuille de sa poche.

Mon but est atteint. Me voilà maître de la situation. Dans ce sachet magique (il serre convulsivement le portefeuille dans ses deux mains), je tiens mon avenir ! (Il en sort différents papiers et les flaire.) Les deux tiers de la fortune de Lucile ; ses terres engagées, ses bijoux vendus, tout est là en bons assignats et en traites solides sur trois banques de Londres. (Il remet les papiers dans le portefeuille et le brandit en l'air.) De ces chiffons dociles comme une armée de lutins et de diables, je puis faire sortir à mon gré une pléïade d'épaules roses et de minois fripons dans un nuage de gaze transparente. Je puis bâtir un palais, ouvrir une maison de jeu, jeter de la poudre aux yeux des grands, corrompre les petits, asservir les faibles. Je puis tout avoir, des valets, des danseuses, des soldats et même — des prêtres ! Délicieux chiffons, votre froufrou de soie, votre sourire de Cupidon fait de moi le maître du monde ! Décidément, il n'y a qu'un seul Dieu — c'est l'Or — et la lettre de change est son prophète ! Il faudrait leur ériger un temple ; les imbéciles qui n'y croient pas sont tous broyés. (Il replace le portefeuille dans sa poche.) Et pourtant il y a une ombre au tableau... Lucile, ma femme...

que j'ai dépouillée... est le seul être qui m'ait bravé et qui m'ait fait peur... Ce jour maudit qui vit tomber la Bastille, Lucile, avec son air de Cassandre échevelée, m'a donné le frisson !... Et plus elle me fait peur... et plus je la désire ! Moi qui me suis joué de tous et de toutes, j'ai été son jouet. Quand j'ai voulu la posséder malgré elle, elle m'a menacé du couteau ; quand je lui ai dérobé le couteau, ses yeux et sa voix m'ont fait reculer. Devant une duchesse, devant des gentilshommes, elle avait l'air de m'écraser comme un ver de terre avec sa stupide prophétie. Eh bien ! cela ne finira pas ainsi. Je ne serais qu'un lâche et je douterais de moi-même, si je n'essayais pas de la terrasser! (Il reprend le ton froid.) Avant mon départ pour l'Angleterre, il faut que je sois le mari de ma femme, ne fût-ce qu'une fois. L'honneur l'exige. Mais où est-elle? Il doit le savoir lui, Maurice. Je saurai le lui faire dire. (Il met les mains derrière son dos et s'approche de Maurice.) Bonjour, monsieur mon beau-frère.

MAURICE, surpris et méfiant, sans se lever.

Ah! monsieur de Saint-Riveul ? Depuis quand êtes-vous ici ? Je vous croyais en Angleterre.

SAINT-RIVEUL

Et moi je vous croyais à Paris, au club des Jacobins. Je me félicite de vous trouver au château de Kernoët. Cela prouve que vous avez encore du sang d'aristocrate dans les veines.

MAURICE

Si le vôtre est si pur, que n'êtes-vous auprès du Roi qui, du fond du château de Versailles, tremble devant Paris et la France? Il doit avoir besoin de vous.

SAINT-RIVEUL

Le Roi songe à se retirer à Metz avec tout ce qui reste de vraie noblesse. J'espère que vous en serez.

MAURICE

J'irai où m'appelle ma destinée, et non la vôtre.

SAINT-RIVEUL

Je ne doute pas qu'elle vous mène fort loin et du train le plus inattendu. Mais vous ne sauriez contester qu'il est dans la mienne de surveiller un peu votre sœur Lucile. (Maurice le regarde fixement.) Je veux dire de surveiller ma femme. Car elle est ma femme. l'auriez-vous oublié, par hasard? (Maurice s'accoude à la table avec impatience.) Jamais je n'ai fait valoir mes droits légitimes, appuyés par vous en un contrat solide, par devant notaire et consacré par l'Église. Vous ne pouvez nier que je fus pour votre sœur un mari modèle, un parfait gentilhomme. De quelle liberté n'a-t-elle pas joui dans les boudoirs de la Duchesse et dans ce Paris révolutionnaire, où vous aimiez à rôder avec elle? Est-ce avec moi qu'elle lisait Fénelon et les poèmes d'Ossian? Est-ce avec moi qu'elle fréquentait les clubs et les bals mas-

qués de la Marquise? Je l'ai laissé faire son apprentissage, vous étiez son mentor. Mais cette disparition subite, après la prise de la Bastille... cette fuite insensée en chaise de poste... suivie de la vôtre... moi, ne sachant ce qu'est devenue ma femme ; la Comtesse de Kernoët vous croyant parti avec la Duchesse; tout cet imbroglio, avouez-le, est le plus compliqué des romans. Il y a là de quoi inquiéter un homme aussi rompu que moi aux plus subtiles aventures. Mais je gage que vous devez savoir où est Lucile... Pas loin d'ici, j'en suis certain... dans quelque colombier des environs... Vous devez tenir les clefs de ce Trianon rustique. Voyons, confiez-vous à moi. Je tiens à le savoir, avant mon départ. Je serai discret. Il y a toujours moyen de s'entendre, à mots couverts et galamment... entre gentilshommes.

MAURICE

Prenez garde, monsieur de Saint-Riveul, de me parler sur ce ton. Car je pourrais vous arracher votre masque de courtisan et vous dire qui vous êtes. Vous avez dépouillé ma sœur de toute sa fortune et vous l'emportez à l'étranger. Oh ! ne craignez rien pour ce portefeuille que vous serrez sur votre poitrine avec tant de dignité. Il m'inquiète peu et je ne prétends pas vous le disputer. Ce mariage ne fut pour vous qu'une belle affaire, soit. N'y cherchez donc pas autre chose. Vous croyez connaître mes secrets, je connais mieux les vôtres. Contre votre promesse, vous avez pénétré une nuit chez ma

sœur Lucile, et vous l'auriez traitée comme la dernière des filles... sans le poignard qui la défendait. Ce jour-là, monsieur de Saint-Riveul, vous ne fûtes pas un gentilhomme, mais un manant.

SAINT-RIVEUL, *s'emportant.*

Vous me rendrez raison de ce mot, et sur-le-champ !

MAURICE, *haussant les épaules.*

Le comte de Kernoët, officier du Roi, volontaire de la libre Amérique et citoyen de France, ne se battra pas avec le chevalier de Saint-Riveul. Il y a trop d'industrie dans ce chevalier-là.

SAINT-RIVEUL, *ironique et froid.*

Je sais ce que je voulais savoir. Votre sotte colère me le confirme. Vous êtes l'amant de Lucile ! Soyez-le donc. Ah ! vous m'insultez, et puis vous refusez de vous battre avec moi ? Eh bien ! quand nous serons les vainqueurs, je vous ferai châtier comme vous le méritez. Prenez-y garde.

MAURICE

Craignez plutôt que la garde civique de Rennes ne vous arrête comme espion de l'étranger. Votre portefeuille ne plaide pas pour vous. Et c'est tout ce qui reste du frêle baronnage de Saint-Riveul.

LE DOMESTIQUE, *au fond de la scène.*

Un envoyé de la ville de Rennes demande à parler à monsieur le Comte.

MAURICE

Amenez-le.

(Saint-Riveul se carre dans une attitude de défi.)

SCÈNE III

MAURICE, SAINT-RIVEUL, VOLNEY

MAURICE

A qui ai-je l'honneur de parler ?

VOLNEY

On m'appelle Volney, ancien étudiant de la basoche, puis sergent de Royal-Marine, enfin citoyen et notable de Rennes. J'ai mérité le titre de *Sentinelle du Peuple* en défendant les États de Bretagne contre les soldats de la cour.

SAINT-RIVEUL

Et moi, Monsieur, si j'avais été à Rennes, je vous aurais fait battre par mes laquais.

VOLNEY

C'est ce qu'ont voulu faire vos gracieux amis. Ils nous ont convoqués au champ de Montmorin sous prétexte de parlementer. Mais nous n'y sommes pas allés — et leurs laquais se sont battus entre eux.

SAINT-RIVEUL

Eh bien! je vous aurais châtié moi-même.

VOLNEY

Vraiment ? Eh bien, je vous aurais désarmé, et pour vous punir, monsieur le chevalier, je vous aurais sauvé des mains de la maréchaussée. C'est ce que j'ai fait pour un des vôtres. (Il s'incline.) Nous avons conquis le droit de nous battre avec vous et même de vous sauver, si cela nous plaît. Aujourd'hui le monde est libre. Tous pour un et un pour tous, *omnes omnibus*.

SAINT-RIVEUL, à part.

Et dire que ces gens-là nous éclaboussent de leur latin !

MAURICE

Monsieur le sergent de Royal-Marine, je vous écoute.

VOLNEY, s'incline profondément.

Sergent — et notable.

SAINT-RIVEUL

On ne peut plus notable, en effet. (Il rit en haussant les épaules.)

MAURICE

Monsieur de Saint-Riveul, vous n'avez pas la parole.

VOLNEY

Monsieur le comte de Kernoët, la ville de Rennes m'a chargé d'un message pour votre seigneurie. (Il montre un pli cacheté qu'il tient à la main.) Il est signé

de nos premiers magistrats. Le représentant de Rennes à l'Assemblée Nationale vient de mourir ; notre ville en réclame un nouveau. Votre nom est illustre. Vous avez combattu pour le Roi et pour la France en Amérique. Membre de la plus ancienne noblesse, vous avez méprisé les privilèges injustes, vous avez toujours défendu les droits du tiers et soulagé les souffrances du peuple. Votre noble et grande sœur, Lucile de Kernoët, a libéré les serfs de son domaine. Elle leur a donné de la terre et une âme libre. Vous-même, au club des Bretons de Paris, vous avez prononcé ces mots : « La France nouvelle ne sortira que des ruines de la Bastille. » Un capitaine du Roi a dit ces mots publiquement avant le 14 juillet. La prophétie s'est accomplie Vos paroles, monsieur le Comte, ont toujours précédé vos actions comme de fiers messagers, et vos actions ont défendu vos paroles, comme des soldats muets, mais fidèles et intrépides. Vous êtes de cette Bretagne de granit, mère des grands cœurs et des fortes volontés, qui aujourd'hui se fiance à la patrie. Car ils sont venus à nous, les envoyés de toutes les villes bretonnes. Ils sont accourus des bords de la Loire, des plages du Morbihan et des rochers du Finistère. Ils sont venus pour affirmer la fraternité de tous les Bretons dans l'âme française, mère des libertés du monde. Ma ville natale fut la première dans ce pacte sacré pour la Liberté et la Justice. Elle a pensé qu'à l'exemple du comte de Mirabeau, qui accepta le mandat de la ville. d'Aix, le comte de Kernoët consentirait à repré-

senter la ville de Rennes à l'Assemblée de la Nation.

(Il lui tend la lettre.)

MAURICE, prenant le pli.

Votre message m'honore et me touche, monsieur Volney. Mais j'ai une grave question de famille à régler aujourd'hui. Je ne pourrai vous répondre qu'après. Soyez mon hôte pour aujourd'hui et veuillez entrer au château. Mon devoir accompli, j'irai vous porter ma décision dans la salle d'honneur.

(Il accompagne Volney jusqu'au haut du perron, où le domestique l'introduit.)

SAINT-RIVEUL

Qui sait si Lucile n'est pas cachée au fond du parc, dans quelque bosquet. Allons la surprendre.

(Il s'esquive par la charmille.)

SCÈNE IV

MAURICE, FULGENCE

MAURICE revient s'asseoir dans le fauteuil, sur le devant de la scène.

Voilà l'appel de la France... mais Lucile... quand viendra-t-elle?...

(Il s'accoude, pensif.)

FULGENCE, en robe noire, très élégante, couverte de dentelles blanches, descend lentement le perron et s'arrête, l'œil scrutateur, d'une attitude hautaine, à quelques pas de Maurice, qui se lève en l'apercevant, mais n'ose la regarder.

Le comte de Kernoët désire parler à sa femme? Cela m'étonne vraiment. Me voici. Qu'y a-t-il?

MAURICE, immobile et embarrassé.

Je suis venu vous parler d'affaires... urgentes.

FULGENCE

D'affaires? Faites donc venir un notaire et qu'il arrange tout cela. Je m'inquiète peu de vos affaires. Vous intéressez-vous aux miennes, peut-être?

MAURICE

Et puis... j'ai su que vous avez été souffrante, cette nuit. J'ai voulu savoir de vous-même si votre mal a disparu.

FULGENCE, railleuse.

Je me porte à merveille. — En vérité, monsieur le Comte, vous vous inquiétez de ce qui ne vous regarde plus. Quoi? Vous m'abandonnez à Paris en pleine révolution. Vous disparaissez avec votre Duchesse, pour me laisser errer toute seule sur les grandes routes. Et puis, un beau matin, vous venez prendre des nouvelles de ma santé. Cela est du dernier galant, mais je ne vous comprends plus.

MAURICE

Vous avez raison, Madame, notre rupture a été si profonde, si complète; vous m'avez signifié votre adieu en des termes tels que je ne pensais pas vous revoir. Excusez-moi si, par un reste d'amitié sincère, j'ai voulu vous parler une dernière fois. Mais, rassurez-vous, je ne suis ici que pour un jour seulement.

FULGENCE, s'oubliant.

Ah! vous allez la rejoindre?

MAURICE

Peut-être.

FULGENCE, se laissant aller malgré elle.

Homme dur! âme ingrate! Ainsi, pour ta belle Duchesse, au froid sourire, aux yeux changeants et faux comme l'opale, tu as pu oublier les semaines passées avec moi, dans ce château, sous ces ombrages, oublier tes transports et fouler aux pieds tes serments? Non, tu ne te souviens plus de notre course à la mer, trois jours avant notre mariage. Tu ne sais plus que nous nous sommes perdus dans la grotte sauvage, de granit vert et rose, la même, oui, la même où j'ai failli périr cette nuit en suivant le fanal du navire qui devait t'emporter avec ta nouvelle amante!... Je n'étais pas seule alors... nous étions deux à voir venir les lames formidables. Tu me serrais dans tes bras éperdûment.

Le rythme intermittent de nos baisers semblait défier le rythme des vagues échevelées qui déferlaient sur les roches et prolongeaient leurs détonations sous les arches profondes de la falaise. Le lendemain, tu passas la journée à la ville — et tu m'écrivis de là — une lettre... Ah! Tu l'as oubliée aussi celle-là... Elle t'étonnerait bien aujourd'hui. (Elle tire brusquement un billet de son sein.) Tiens... lis cette phrase... soulignée par toi... lis donc, par curiosité... Voyons!

MAURICE prend le billet. Après un moment d'hésitation, il lit d'une voix sourde et frémissante.

« Comment vivrais-je sans toi? La nature a « conçu ton âme dans un jour d'orgueil et formé « ton corps dans un jour de magnificence »... (Il regarde Fulgence qui le regarde avec intensité.) Je ne mentais pas en écrivant ceci, et j'avais raison. Oui, Fulgence, vous êtes plus belle encore aujourd'hui qu'alors... (Tous deux font un mouvement pour se rapprocher comme par une attraction réciproque; tout à coup, Maurice reprend.) Mais j'oubliais la fin de la lettre (Lisant.)... « et mon désir éperdu n'est plus que l'esclave de ta volonté... » (Il jette la lettre avec colère.) Voilà ce que j'ai pu dire? Voilà ce que j'ai pu faire? Eh bien, voilà ce que je ne veux plus! Je veux vivre ma vie à moi sous la maîtrise de ma pensée, et vous voulez m'asservir à vos caprices d'ambition, à vos fantaisies d'orgueil mondain. Vous êtes la fille tyrannique d'un monde qui croule, et je suis l'enfant libre d'un monde qui se lève. Vous êtes de la Cour... moi, je suis de la

France. Nous ne pouvons pas marcher ensemble.

FULGENCE, *ironique et amère.*

Vous affranchissez vos serfs de la glèbe. Est-ce donc pour avoir une femme serve? Elle t'obéit donc comme une esclave, la femme que tu me préfères?

MAURICE

Songe-t-on à obéir ou à commander quand les cœurs s'élancent vers le même but, quand les âmes ne font qu'un? Ce qu'elle m'inspire, je le cherchais sans le savoir; ce que je veux d'une énergie sans frein était son rêve inexprimé. Ce que l'un a pensé, l'autre le fait déjà. Si l'un s'oublie pour l'autre, il centuple sa force. Nous allons, la main dans la main, vers une lumière qui grandit toujours, par des horizons toujours nouveaux — et l'un ne dépasse l'autre que pour l'entraîner plus loin!

FULGENCE

Elle te suivra donc partout, ta femme masquée? Pour toi elle trahira son Roi et quittera la France?

MAURICE

Cent mille rois pour l'Atlantique... et la France pour un nouveau monde!

FULGENCE

Et toi tu ferais la même chose pour elle?

MAURICE

Avec joie et sans remords. Vous ne pouvez comprendre ce qu'elle est pour moi. Le vaisseau du désir, l'ancre du salut, l'étoile de l'espérance !... Aussi, je l'attends.

FULGENCE

Elle va venir ici ?

MAURICE

Elle m'a promis de venir et elle tient ses promesses. Si elle ne venait pas, j'en mourrais.

FULGENCE, haletante.

Alors le navire est prêt ? Le fanal va se rallumer ce soir ?... Écoute, Maurice, ne me rends pas folle Il est temps encore d'empêcher un suprême malheur. Si tu m'avais aimée — si tu m'aimais encore — peut-être te suivrais-je jusqu'au bout du monde!

MAURICE, croisant les bras.

Il est trop tard maintenant.

FULGENCE

Trop tard ? Soit. Sache donc que je l'ai vue, ta femme masquée qui se suspend si impudemment à tes lèvres. Elle ne te l'a pas dit, j'en suis sûr. Je l'ai rencontrée au moment où elle allait partir pour se jeter dans tes bras. Je l'ai tenue sous mon regard tout un quart d'heure et je lui ai demandé raison de son infâme trahison. Elle n'a pas osé ré-

pondre un seul mot. Elle s'est cramponnée à la cheminée comme une larve noire avec son masque de mensonge, et elle tremblait comme une feuille. Alors, je l'ai maudite — et ce qui me console — c'est que ma malédiction retombera sur toi ! (Elle se prend la tête comme dans un accès de folie et fait quelques pas vers la charmille.) Ah ! misérables que vous êtes tous les deux, vous avez fait de moi un démon ! (Elle s'affaisse sur le banc au pied de la statue de Minerve. Au bout d'un instant, elle relève la tête et regarde Maurice qui n'a pas bougé.) Rien ne l'émeut, rien ne le touche; il est d'airain. Quel pouvoir surhumain cette femme a-t-elle donc sur lui, même à distance? Faut-il lui dire mon secret ? Eh bien oui, c'est ma dernière chance. (Elle se lève, s'approche et murmure.) Maurice!... Que dirais-tu si tu avais un fils ? — Le quitterais-tu aussi comme tu me quittes?

MAURICE, sans la regarder, comme s'il continuait une méditation intérieure.

Un fils? Moi aussi je l'ai désiré. Lui, au moins, serait l'enfant de mon rêve et le continuateur de ma pensée intime. — L'œuvre que la destinée me défend peut-être d'accomplir — il l'accomplirait, Lui !

FULGENCE

Eh bien, si je te disais que ce fils de ton rêve... ce gage de ton amour d'autrefois, j'en porte le germe dans mon sein... qu'il existe... qu'il vit !

MAURICE la regarde, ému.

Est-ce vrai ?

FULGENCE

Aussi vrai que, malgré ta trahison, je t'aime plus qu'aucun homme de la terre.

(Maurice lui prend les deux mains et la regarde avec passion.

FULGENCE

Alors, tu m'aimeras mieux que l'autre, n'est-ce pas? Ah! je suis sûre que si Lucile était ici, elle serait pour moi!

MAURICE, qui a tressailli au nom de Lucile, lâche Fulgence et détourne la tête.

Pourquoi parles-tu de Lucile?

FULGENCE

N'est-ce pas elle qui m'a donnée à toi? N'est-elle pas ta Sœur Gardienne, comme tu dis?

MAURICE

Oui, c'est vrai...

FULGENCE

Pourquoi ne réponds-tu rien? Est-ce toujours à *l'autre* que tu penses?

MAURICE

L'autre? Oui! (Frappant du pied.) Pourquoi ne vient-elle pas? Est-ce qu'elle trahit son serment? (Comme halluciné.) Et pourtant il me semble que je la vois devant moi — si belle et si majestueuse!

FULGENCE, qui suit ses gestes et ses regards avec anxiété.

Alors... si elle revenait... ta mystérieuse amante... tu me quitterais quand même pour la suivre... Tu nous abandonnerais, moi et ton fils que je porte dans mon sein ?

MAURICE, après une lutte intérieure
d'un geste affirmatif, solennel.

Oui, si Elle le veut... car Elle règne sur mon âme!

FULGENCE se redresse et se reprend tout entière, très digne et très calme.

Alors, adieu, monsieur le comte de Kernoët. Adieu pour toujours, cette fois-ci. Je ne vous suivrai plus, ni vous, ni votre navire. (Avec une légère ironie.) Soyez heureux. (Fièrement.) Moi, je vivrai pour mon fils!

(Elle monte l'escalier du perron. — Maurice demeure immobile, perdu dans ses pensées. Au moment où Fulgence atteint les dernières marches, un cantique funèbre se fait entendre dans l'éloignement et se rapproche peu à peu.)

Voix des paysans, derrière la scène.

Requiem dona eis æternam
Et lux perpetua!..

MAURICE, sortant de sa rêverie.

D'où vient ce chant? Un deuil sur mon domaine!

FULGENCE se retourne sur le perron du château.

Quels sont ces accents lugubres? Ils me glacent jusqu'au fond du cœur!

MAURICE

Seigneur Dieu, qu'arrive-t-il ? Le froid de la mort me saisit!

FULGENCE

Si je voyais venir la femme masquée, je frissonnerais ainsi... Un cortège funèbre... une morte sur un brancard... couchée sous des fleurs... Qui est-ce?

SCÈNE V

LES MÊMES. On voit entrer QUATRE PAYSANS; ils portent sur un brancard le corps de Lucile, entièrement recouvert de fougères et de fleurs. Derrière, chancelle ERVOANIK courbé sur sa houlette et se tenant à peine debout. Puis vient ULLIAC, le front baissé. Il porte un bouquet de buis. GAÏD pleure à ses côtés, le visage dans son tablier. Les porteurs s'arrêtent devant la chapelle. ils posent le brancard en travers de l'entrée En même temps, ils cessent de chanter. Tout le cortège s'agenouille, sauf Ervoanik, qui reste profondément courbé sur sa houlette.

MAURICE est resté devant cette scène comme pétrifié d'étonnement et d'angoisse. Tout à coup, il s'approche du brancard, en soulève une branche et reconnaît sa sœur.

Lucile! Mon aimée! C'est toi?... Mais ce n'est pas possible... tu dors seulement! (Il se jette à genoux, prend la tête de la morte entre ses mains et la couvre de baisers.) Lucile! Lucile! réveille-toi! Froide comme un marbre!... morte!... (Il laisse tomber sa tête sur le sein de Lucile et reste un instant anéanti, puis il la relève et regarde la morte dans une sorte de stupeur.) Elle avait promis de venir... et elle est venue... comme cela!... (Il fait un

geste d'étonnement attendri.) Entre ses beaux seins... sur son cœur à jamais refroidi... voici le lys flamboyant... le signe de l'Amour vainqueur!... Lucile!... ma Lucile!... est-ce ainsi que tu tiens tes serments? (Il se met à sangloter, le visage caché dans ses mains, sur le bord du brancard. Enfin, il se lève et s'adresse brusquement au pâtre.) Comment est-elle morte?... Réponds, Ervoanik!

ERVOANIK

Elle s'est endormie à la fontaine de Morgane... Je l'avais avertie qu'on ne se réveille plus, quand on passe la nuit au bord de la source enchantée. Elle a voulu mourir... Pourquoi? Dieu le sait. Mais moi, mon maître... tu sais bien que je ne survivrai pas à ma douce maîtresse... à la reine de la lande fleurie... (Il chancelle. Ulliac et Gaïd le soutiennent, mais il s'affaisse doucement, la tête contre le brancard aux pieds de Lucile.) Morgane... Morgane... m'appelle aussi...

(Il meurt.)

MAURICE

O pâtre fidèle! à toi la bonne part!... Comme je t'envie! (D'un geste violent.) Si je pouvais te suivre? (Il regarde le lys rouge qu'il tient dans sa main.) Hélas! ce lys de feu, ce flambeau sacré, l'amour éternel de Lucile... m'ordonne de vivre! J'en ai fait serment à ma Sœur Gardienne!

GAÏD, d'un ton mystérieux et passionné, à Ulliac.

Je te disais bien qu'elle était fée, ma bonne maîtresse. Elle me l'avait prédit dans son sommeil. Elle avait murmuré : « Mon linceul de morte sera

ton voile de fiancée »... ! (Elle se laisse tomber en pleurant au cou d'Ulliac, puis s'agenouille auprès de son père mort, devant le corps de Lucile.)

ULLIAC jette à terre son bonnet de marin par un geste de douleur aiguë.

Plus de voyages sur *l'Émeraude!* Plus de joie ! La patronne du navire est morte ! (Il ramasse son bonnet et s'agenouille auprès de Gaïd.) Priez pour nous, notre dame de Kernoët !

FULGENCE, qui a suivi la scène avec une émotion profonde, descend du perron et saisit Maurice par le bras.

Lucile morte ? Et pourquoi ?... M'expliqueras-tu ce mystère ?

MAURICE

Le mystère ? Tu veux le savoir ?

FULGENCE

Oui.

MAURICE

Eh bien, ce n'est pas la Duchesse que j'aime.

FULGENCE

La femme masquée suspendue à tes lèvres ?

MAURICE

C'était ma fausse sœur... Elle n'est pas la fille de mon père.

FULGENCE

Celle qui s'est enfuie avec toi ?

MAURICE

C'était Lucile !

FULGENCE lâche le bras de Maurice et fait un geste d'horreur.

Alors... elle et toi ?...

MAURICE

Non... jamais... Je le voulais, moi... mais elle n'a pas voulu... C'est pour cela qu'elle est morte !

FULGENCE, l'œil hagard, d'un cri étouffé.

Ah !

MAURICE, d'une passion concentrée où se combattent deux sentiments opposés.

Morte pour que je vive auprès de toi !... Oui, morte pour nous ! (Fulgence s'affaisse sur le banc, sous la Minerve, le visage dans ses mains. Maurice se rapproche du brancard, se penche sur Lucile et la baise au front en replaçant le glaïeul sur son sein, puis il la regarde avec plus de calme.) Belle comme une amante et pure comme une sainte ! C'est elle et ce n'est pas elle. Son visage immobile n'est déjà plus qu'une froide copie de l'image vivante qui resplendit en moi. Ton âme s'est envolée, Lucile. Tu as passé dans ce monde comme un ange mystérieux. Tous ceux qui t'ont vue t'ont aimée, mais personne ne t'a reconnue... et tu n'as laissé de toi qu'un sentier de lumière...

FULGENCE s'est approchée à pas lents de Lucile et s'écrie, dans un sanglot de désespoir.

Dire que je n'ai pas compris cette grande âme... et que la voilà rentrée dans le néant !

MAURICE

Détrompe-toi. De telles âmes ne peuvent mourir. Elle respire, elle rayonne dans un plus vaste éther et je sens son amour plus puissant que jamais vibrer jusqu'au fond de mon cœur. Tu le sauras, un jour, Fulgence, on ne possède dans l'Éternité que ce qu'on a perdu dans le Temps! (Aux paysans.) Moi seul je veux avoir la garde funèbre de Lucile de Kernoët. Qu'on transporte son corps dans la chapelle. J'irai la rejoindre tout à l'heure. (Deux paysans emportent le corps de Lucile dans la chapelle, deux autres emportent le corps d'Ervoanik au hameau. Ulliac et Gaïd suivent.)

SCÈNE VI

MAURICE, FULGENCE, VOLNEY, un instant après SAINT-RIVEUL

VOLNEY descend du perron.

Monsieur le Comte, le grand deuil qui vient de vous frapper et auquel ma ville natale s'associera m'oblige à vous quitter.

MAURICE

Un instant encore. Dites à la ville de Rennes que j'accepte son mandat.

VOLNEY

Voilà une conquête, voilà une joie pour toutes les fédérations bretonnes. Quand vous viendrez, monsieur le Comte, nous mènerons la jeunesse de

France à l'autel de la Patrie, entre une charrue, des gerbes de fleurs et des épées!

MAURICE

Ma parole de Breton en gage de ma promesse. Voici ma main, monsieur Volney.

(Sort Volney.)

SAINT-RIVEUL, qui vient de sortir du parc, croise les bras avec mépris devant le groupe.

De quelle France êtes-vous donc, monsieur de Kernoët, de l'ancienne ou de la nouvelle? — de la noblesse ou du tiers?

MAURICE

Des deux. A temps nouveaux, nouveaux devoirs. Je suis de la vraie noblesse.

SAINT-RIVEUL

Un sans-culotte, alors. La noblesse ne s'improvise pas. Elle est fille du temps.

MAURICE

Il y a une noblesse éternelle, celle de l'âme et du courage. Celle-là a le devoir d'agir et le droit de commander quand les tempêtes se lèvent sur les nations. Malheur au peuple qui n'aurait pas cette noblesse et ne suivrait pas son signe. Je vais à Paris défendre la France et la Liberté — fût-ce contre elle-même!

FULGENCE se jette au cou de Maurice, d'un élan subit.

Au nom de Lucile, veux-tu de moi, Maurice ? Je te suivrai partout !

MAURICE l'entoure de ses bras.

Fulgence, il me semble que je te vois et que je te possède pour la première fois !

(Elle cache sa tête dans sa poitrine. — Ils restent embrassés.

SAINT-RIVEUL

C'est charmant. Mais vos têtes tomberont sur l'échafaud.

MAURICE

Mieux vaut mourir pour une vérité que de vivre pour des chimères.

SAINT-RIVEUL

Or ça, mes beaux amoureux, je vais prendre le premier bateau pour l'Angleterre, mais avant de partir j'aimerais bien voir ma femme.

FULGENCE, bas à Maurice.

Il ne sait donc rien ?

MAURICE, de même.

Laisse-moi lui parler... (A Saint-Riveul.) Cette idée vous est venue, vraiment ?

SAINT-RIVEUL, d'un air fat et insolent.

Dame, oui. Elle est ma femme — après tout.

MAURICE

Eh bien, jamais idée ne vint plus à propos. Justement, Mme de Saint-Riveul vient d'entrer dans cette chapelle. Elle vous attend. — Allez !... (D'un geste impérieux.) Allez !...

SAINT-RIVEUL recule, effrayé.

Qu'ont-ils donc ?

(Il va vers la chapelle à pas inquiets en se retournant plusieurs fois, et y pénètre.)

FULGENCE

Que va-t-il faire ?

MAURICE

Ne crains rien. Il trouvera une épouvante qui le poursuivra jusqu'au dernier jour de sa vie.

FULGENCE

Le voilà qui ressort !

SAINT-RIVEUL se précipite hors de la chapelle comme un fou, les yeux égarés, les mains serrées sur sa poitrine, sans voir Maurice et Fulgence qui l'observent.

Lucile ! C'est elle ! sous ces fleurs !... Elle a l'air de dormir... superbe... comme au jour où j'ai voulu la surprendre... mais un cadavre !... Et dans sa main... j'ai cru voir... (Il porte la main à son cœur — Avec un cri.) Ha ! Mais elle ne peut plus me frapper... Elle est morte après tout, et moi je suis vivant, oui, bien vivant... (Il rit.) Ha, ha, ha !... Pourtant — quelle folie ! — dans sa main blanche comme la

cire... j'ai vu le couteau... et cette main se lever à mon approche!... (Un cri.) Ha ! — Allons donc, suis-je fou ? Des morts... pourraient menacer des vivants ! Cette Lucile que j'ai désirée toute ma vie... et que je n'ai jamais possédée... cette Lucile me ferait peur encore maintenant ? (Il se retourne, effrayé.) L'âme... oui, l'âme... pourrait flotter dans l'air... et nous poursuivre... et nous assassiner! L'âme... existerait ?... et la matière ne serait rien alors? — Ce qu'on voit, ce qu'on touche, ce qu'on palpe, mon corps, moi, moi, moi!... Ne serait rien ? Ha, ha, ha, ha! — Quelle folie ! Je suis solide, moi, j'ai tout bravé, mes pareils et les autres, je suis d'acier... Il y a des brelans et des filles à Londres... Elles existent, elles aussi... Elles rient... Elles frétillent... dans une chaude buée de parfums et de chair vivante... loin des cadavres blancs et des fleurs de cimetière... (Un cri.) Ha !... le couteau!... (Il se tâte le cœur.) Mais non, elle n'est plus là, je suis hors de la chapelle. Quel imbécile je suis ! Et puis... j'oubliais !... (Il sort son portefeuille et le serre des deux mains.) Ceci, cela existe!... C'est de la matière... de l'or... oui, de l'or vivant!... En route... partons... en Angleterre... de l'or... oui, de l'or!

(Il s'enfuit par le parc.)

SCÈNE VII

MAURICE, FULGENCE

FULGENCE

Affreux spectacle !

MAURICE

L'air est purifié par son départ. Il ne reviendra pas. Oublions-le, il est mort avant même la tombe. — Il n'est déjà plus.

CHŒUR DES JEUNES FILLES

(Dans la chapelle.)

Ave, stella maris
Ave, Maria !

MAURICE

Entends-tu ce chant si pur, qui plane sur toute chose et semble nous appeler à des sphères plus hautes ?

(Elle lui prend la main.)

FULGENCE

Maurice ! suis-je ta femme, maintenant ?

MAURICE lui met la main sur l'épaule.

Oui, devant Dieu et devant Lucile.

FULGENCE

Joignons nos mains pour aimer comme Elle !..

MAURICE

Oui, pour vivre et pour mourir comme la Sœur Gardienne !

(La toile tombe au chant de l' « Ave ».)

FIN

TABLE

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Imp HENRI DIÉVAL, 57, rue de Seine, Paris.